







POESIES

DE M. L'ABBÉ

DE L'ATTAIGNANT.



POESIES

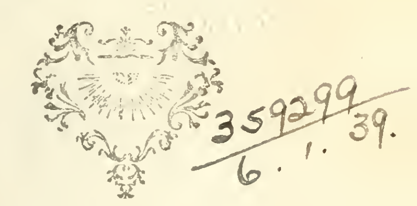
DE M. L'ABBÉ

DE L'ATTAIGNANT;

CONTENANT

Tout ce qui a paru de cet Auteur ſous le titre de PIÉCES DÉROBÉES, *avec des augmentations très-conſidérables ; des annotations ſur chaque Piéce qui en expliquent le ſujet & l'occaſion, & des Airs notés ſur toutes les Chanſons.*

TOME PREMIER.



A LONDRES,
Et ſe trouvent à Paris,
Chez DUCHESNE, Libraire, rue Saint Jacques, au-deſſous de la Fontaine Saint Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LVII.

PRÉFACE.

LA ſatisfaction que l'on a témoignée à la lecture des Poëſies de M. l'Abbé de l'Attaignant dans la premiere édition qui en a été faite ſous le titre de *Piéces dérobées à un Ami*, a engagé le Libraire à en publier une ſeconde ; mais on ſe flatte que celle-ci a encore plus de droit que la précédente ſur les ſuffrages du Public par l'attention que l'on a eue à lui donner toute la perfection dont elle étoit ſuſceptible.

On avoit fait une eſpece de violence à l'Auteur quand on entreprit, pour la premiere fois, d'imprimer ſes ouvrages. Il ſavoit combien peu lui avoient

couté ces productions légeres, & il ne pouvoit croire que ce qui avoit fait l'amusement de son loisir, pût occuper agréablement celui des autres. C'étoient selon lui des vers de société, des saillies passageres qui n'étoient pas faites pour souffrir le grand jour, & qui ne pouvoient tout au plus interesser qu'un petit nombre de personnes qui en avoient fourni le sujet & l'occasion. Mais un ami qui en connoissoit tout le prix, ayant recueilli la plûpart de ces Piéces, & présumant de leur succès par le sentiment qu'il éprouvoit lui-même à la lecture, se donna toutes sortes de mouvemens pour l'engager à lui livrer son porte-feuille, & à consentir à une édition. L'Au-

teur résista longtems, mais l'amitié fit enfin chez lui ce que l'amour propre n'auroit jamais sçu faire. Il ceda à l'Editeur, ou plutôt il laissa enlever tout ce qui lui restoit de piéces manuscrites, encore craignoit-il qu'il n'eût sujet dans la suite de se repentir de sa complaisance. Mais il se trompa; le succès le plus flatteur justifia le zele de l'ami, & mérita à l'Auteur des applaudissemens qu'il étoit bien éloigné de se promettre. A la vérité cette édition pouvoit lui donner quelque défiance. Il ne s'étoit nullement mis en peine de fournir les éclaircissemens nécessaires, & son indifference pour toute espéce de gloire poëtique, l'empêcha même de revoir & de

corriger ſes ouvrages. Le premier ſacrifice lui avoit déja trop couté, pour qu'on dût exiger encore ce travail qui lui auroit été plus pénible que ſes productions même lorſqu'elles couloient de ſource ; & il falloit ſe contenter de ce qu'on avoit pu obtenir. Ainſi malgré les ſoins & les lumieres de l'Editeur, le premier Recueil étoit très imparfait. La plûpart des vers perdoient beaucoup de leurs agrémens par l'ignorance où l'on étoit des ſujets qui les avoient fait naître, & le Lecteur ſe trouvoit en défaut dans ce qui pouvoit piquer d'avantage ſa curioſité. D'ailleurs il y avoit des fautes qui étoient échappées dans la premiere chaleur de la compoſition. Ce-

pendant ces défauts n'ont pas empêché que le Livre ne fut généralement gouté ; les beautés qu'on y remarqua, en rendirent la lecture infiniment agréable, & le débit en fut aussi prompt qu'on auroit pu l'espérer. Les Censeurs, mêmes les plus séveres, lui donnerent de justes éloges dans leurs écrits périodiques. En effet on ne peut disconvenir que les Poësies de M. l'Abbé de l'Attaignant ne réunissent tous les agrémens qu'on peut desirer dans leur genre. Outre cette facîlité qui annonce le génie, ces tours heureux, cette naïveté, cette cadence qui lui sont propres, on y trouve un enjouement plein de décence, de la délicatesse, de la légereté, & c'est presque

partout le langage du cœur & du sentiment. Rien de plus vrai que ses louanges, parce qu'il n'a jamais encensé que le véritable mérite ; mais rien aussi n'est plus flatteur, ni manié plus noblement. On sçait combien ce genre est difficile à traiter. On ne remarque point dans ses éloges ce ton fade & doucereux d'un adulateur interessé, ces hiperboles choquantes, plus capables de dégrader le Poète & le Heros, que de les illustrer ; mais il y regne cette familiarité pleine de noblesse & de décence qui annonce la franchise ; ce ton d'urbanité qui ne se prend que dans l'usage du beau monde, & cet encens choisi dont la vapeur douce & bienfaisante ne peut ni entêter

ceux qui le reçoivent, ni déplaire à ceux qui le voyent prodigué. C'est toujours un sentiment d'estime & d'admiration qui dicte ces éloges; ce n'est jamais l'intérêt, mais quelquefois la reconnoissance; & qui connoît mieux cette vertu que notre illustre Auteur? Qui sçait mieux la réduire en pratique, & payer plus dignement les bienfaits? Qui jamais sçut mieux les justifier par ses remercimens? On peut dire en général de toutes ses productions qu'elles respirent les vertus sociales, l'humanité, la politesse, la bienséance; qu'elles caractérisent l'homme de goût & l'honnête homme, le cœur excellent & l'aimable écrivain; & ce qui lui fait encore un honneur in-

fini, c'eſt qu'il n'a jamais abuſé de ſes talens pour mortifier qui que ce ſoit. Ayant pris pour maxime ce qu'il dit lui-même dans ces vers ſur le talent de la Poëſie : *C'eſt un talent pernicieux quand on en fait mauvais uſage.* La ſatyre lui a toujours paru un mauvais moyen pour s'illuſtrer, & quoique né ſenſible, s'il a eu des occaſions de ſignaler ſon reſſentiment, il a mieux aimé oublier les injures, ou s'en vanger par un généreux mépris. Nul trait malin, nulle ironie piquante ne lui ſont échappés. Son cœur exempt de fiel, ne reſpire que la concorde & la paix. Auſſi a-t-il toujours fait les délices des compagnies ; & partout où il ſe trouve, la joie & la gaité ſignalent ſa préſence ; partout il

ſeme les fleurs ſur ſon paſſage, & ſe voit accueilli avec cet empreſſement flatteur que l'on a toujours pour les hommes à talents qui en conſacrent l'uſage aux plaiſirs de la ſociété. Ceux qui le voyent plus familierement conviendront qu'il n'eſt rien que de ſincere dans cet éloge; qu'il n'eſt point d'ami d'un commerce plus agréable & plus uni, d'une humeur plus égale & plus liante, & d'un caractere plus généreux & plus bienfaiſant; on diroit plus encore, mais il eſt moins queſtion de ſa perſonne que de ſes écrits. Comme il y a toute apparence qu'ils vivront dans la poſterité, les noms qu'il y célebre auront le même avantage. Le beau ſexe ſurtout doit s'en applaudir;

le tems qui moiſſonne ſi rapidement les graces, & qui efface impitoyablement l'éclat de la jeuneſſe & de la beauté, les reſpectera dans les Poëſies galantes de notre Auteur. On parlera encore dans les ſiecles futurs des belles femmes, des femmes illuſtres par l'eſprit & par la vertu, qu'il a encenſées à Paris, à Rheims, & dans d'autres villes du Royaume : on rendra à leur mémoire ce tribut d'eſtime qu'elles ont reçu de ſa Muſe, tandis que leurs charmes brilloient dans tout leur éclat. On peut dire en effet qu'il a excellé dans ce genre de Poëſie qui échappe ſouvent aux plus habiles, parce qu'il n'eſt rien de ſi rebattu. Depuis que les hommes ont reconnu l'empire

de la beauté, ils ſe ſont empreſſés de ſignaler leurs hommages par l'expreſſion des ſentimens qu'elle excitoit dans le cœur. Les fêtes publiques, les mariages, les feſtins, les cérémonies faiſoient naître les occaſions où la beauté recevoit leur encens. Ovide, Horace, Properce, Tibulle épuiſerent tous les lieux communs de la galanterie, & depuis qu'en France on ſe mêla de verſifier, l'Amour eut toujours la plus grande part aux productions poëtiques. Non anciennes Romances ne ſont qu'un tiſſu d'aventures galantes, & nos Poëtes ont toujours traité les myſteres de Paphos juſqu'au ſiécle préſent; il ſemble même que ce ſoit là un attribut de notre Poë-

ſie, & qu'on ne ſçauroit ſe faire une réputation ſur le Parnaſſe, ſans ſe faire un nom à Cythere.

Quoiqu'il en ſoit, on peut dire ſans prévention que les François l'emportent ſur toutes les Nations anciennes & modernes dans le genre dont il s'agit. Nous avons même un genre de Poëſie qu'on peut dire que les Anciens ignoroient. Ce ſont les chanſons, ces petites eſpeces d'Odes ſi propres à peindre l'enjouement & la paſſion. On feroit des volumes immenſes de toutes celles qui auroient mérité d'être conſervées; mais comme la plûpart de ceux qui les ont enfantées, ne ſongeoient rien moins qu'à s'acquerir le nom d'Auteur, ou n'en ont compoſé qu'un très-petit nombre, il s'en

eſt perdu beaucoup, & quelques unes ne ſubſiſtent plus que dans la mémoire des amateurs de ces ſortes de productions. Coulange s'eſt exercé dans ce genre avec ſuccès ; mais on ne craint point de dire que M. l'Abbé de l'Attaignant l'a porté à un point de perfection qui lui aſſure un des premiers rangs parmi les meilleurs Chanſonniers de France. Cette carriere étoit d'autant plus difficile que, comme je viens de le remarquer, un nombre infini de Poëtes avoient déja épuiſé les mêmes matieres, de ſorte que s'il eſt vrai, comme on l'aſſure communément, que *tout ait été dit*, le proverbe eſt encore plus certain par rapport aux ſujets de pure galanterie. De la

maniere dont l'Auteur les a traités, ils ont acquis un air de nouveauté, soit par le tour ou l'enjouement, soit par la vivacité & la force du sentiment, ou par l'harmonie du vers, soit par la finesse ou par la naïveté de l'expression. Ce sont partout des images riantes, & une aménité toujours la même & toujours variée.

Peut-être se trouvera-t'il des esprits jaloux qui envisageront ces amusemens innocens avec des yeux séveres & comme des fruits d'une Muse voluptueuse, qui repugnent à la gravité d'un état modeste & sérieux. Mais a-t-on fait un crime à *Chaulieu*, à l'Abbé *Regnier des Marêts*, & à quantité d'autres, d'avoir brulé quelques grains

d'encens ſur les autels de la beauté ? On ſçait que ces ſortes de piéces ne tirent pas toujours à conſéquence ; que les femmes ſont en poſſeſſion d'être louées, & qu'elles ont un tribut ſur le bel eſprit, qu'il ſeroit de mauvaiſe grace aux Auteurs de leur refuſer, de quelque état qu'ils puiſſent être. C'eſt une politeſſe d'uſage, un Poëte qui s'en diſpenſeroit, feroit mal augurer de ſes talens & de ſon caractere ; & pour peu qu'il ſoit répandu dans le monde il s'expoſeroit à une eſpece de ridicule, s'il portoit le rigoriſme juſqu'à ſe taire en un auſſi beau ſujet de parler. Notre Auteur a prévû tout ce qu'on pouroit lui objecter à cet égard, mais n'ayant rien à ſe reprocher dans

ſes intentions, & peu jaloux de certains ſuffrages, il n'aſpire qu'à ceux du Public raiſonnable ; & comme ſon cœur eſt auſſi pur d'ambition que de malice, il ne craint point que ſa Muſe lui ferme l'entrée aux dignités qu'il a toujours été fort éloigné de briguer. Il a pour lui le monde poli & les connoiſſeurs, & cet avantage lui ſuffit. D'ailleurs s'il y avoit de l'indécence à un Eccléſiaſtique de s'exercer dans le genre galant, il n'y en auroit pas moins à des Dames vertueuſes & de la plus haute réputation de traiter de ſemblables ſujets. Mais le Contes de la Reine *Marguerite*, quoiqu'aſſez libres, n'ont point deshonnoré le Diadême, & on ne voit pas qu'on ait moins eſtimé la vertueuſe,

la modeſte *Deshoulieres*, pour avoir exhalé quelque fois le ſentiment & la tendreſſe dans l'expreſſion la plus capable de les inſpirer.

On jugera toujours mal, quand on ne jugera que par prévention. Mais ſi notre Auteur étoit dans le cas d'avoir beſoin d'une apologie, il ſuffiroit, pour prouver ſes ſentimens ſur la religion, d'objecter aux critiques les piéces où il a traité ſi dignement la morale qu'elle enſeigne, & les myſteres de notre foi : il ſeroit bien difficile de s'exprimer avec tant d'onction, avec tant de force & de dignité, ſi le cœur n'étoit pénétré des vérités que l'on annonce, & d'accord avec l'eſprit. Du moins doit-on convenir que

ce qu'il y a de mondain dans les autres piéces, eſt en quelque ſorte réparé par les vers dont je parle, & où la vertu eſt peinte avec des couleurs ſi aimables, & d'une maniere ſi pathétique & ſi édifiante. La variété eſt l'ame & la ſource du plaiſir : ceux qui n'en trouvent point à lire des Poëſie galantes, quoiqu'on ait lieu de croire qu'ils ſont en très petit nombre, auront dans ce Recueil de quoi ſatisfaire un gout plus ſérieux. L'Auteur a célebré les vertus du plus grand & du plus aimé de tous les Princes, celles de ſon digne Fils, de notre adorable Reine, & de leur auguſte Famille; les evenemens les plus interreſſans ou les plus glorieux de ce Regne, & les exploits

des grands Capitaines de notre ſiécle. Il n'eſt point de vertus, point d'hommes illuſtres de notre tems, ſoit par les talens militaires, ou civiles, ſoit par la littérature ou les Beaux-Arts, dont il n'ait encenſé le mérite. Enfin l'on peut dire qu'il s'eſt acquis des droits ſur la reconnoiſſance de quiconque en a ſur l'eſtime & l'admiration du Public. Quel meilleur uſage pouvoit-il faire de ſes talents? c'eſt encourager la vertu, que de louer, comme il a fait, ceux qu'elle rend recommandables; c'eſt en faciliter l'imitation que d'en mettre les modeles dans un ſi beau jour. Les grands hommes auroient peut-être moins de plaiſir à l'être, ſans cette ſatisfaction délicieuſe que l'eſpoir

de la renommée leur procure ; & il eſt inconteſtable que cette renommée dépend des gens de lettres qui ſeuls peuvent en perpétuer la durée, & la tranſmettre à la poſtérité. L'Auteur ne craint point d'être démenti dans tout ce qu'il a publié à la gloire de ſes Héros, parce qu'il n'a dit que tout ce que le monde connoît comme lui, & n'avoit d'autre interêt à le dire, que ſon empreſſement à leur donner des marques éclatantes de ſon eſtime.

Il reſte maintenant à toucher en peu de mots les avantages que cette nouvelle édition a ſur la précédente, & l'arrangement qu'on a ſuivi dans la diſtribution des piéces. Nous avons remarqué que la premiere manquoit

de

de certains éclairciſſemens néceſſaires, pour mettre le lecteur au fait de bien des choſes dont l'incertitude pouvoit cauſer de l'embaras, & lui diminuer le plaiſir de la lecture. On a eu ſoin dans celle-ci de mettre à la tête de chaque Piéce un petit Sommaire où l'on peut d'un coup d'œil s'inſtruire du ſujet & de l'occaſion qui l'on fait naître ; & l'on trouve de plus, quand il en eſt beſoin, des notes au bas de la page, pour ne rien laiſſer regretter à la curioſité. On ſent combien ce ſecours eſt utile pour entendre le ſens de l'Auteur ; & ſi bien des Ecrivains avoient eu cette attention, on liroit avec plus de fruit & de ſatisfaction quantité d'ouvrages qui ont

épuisé vainement les conjectures de plusieurs laborieux Commentateurs qui se sont mis en peine d'en éclaircir le sens après coup. Ainsi à la faveur de cette nouvelle édition, les œuvres de M. l'Abbé de l'Attaignant ne seront point une enigme pour la posteriré. On y a ajouté de plus un grand nombre de Piéces qui n'avoient point paru dans la premiere, soit qu'elles ayent été composées depuis l'impression, soit que l'indifference de l'Auteur les eût laissé égarer, ou ne se fut pas mise en peine de les rechercher pour les joindre aux autres.

Quant à celles qui ont été faites pour le chant, on a eu soin d'annoncer l'air sur lequel

chacune peut être chantée, & on a même noté tous les airs afin que les amateurs de la Musique y trouvent une nouvelle source d'agrémens. Heureux s'ils peuvent les exécuter avec autant de grace & de précision que l'Auteur qui réunit le double avantage de composer des Chansons aimables, & de les chanter aussi bien qu'il les compose.

Il y aura peut-être des esprits difficiles, de ces lecteurs délicats qui ne voulant rien que de parfait dans un livre, trouveront mauvais qu'on n'ait point retranché de cette édition certaines Piéces qui n'ont pas le mérite des autres; mais outre que tous les lecteurs ne l'envisageront pas avec des

des yeux ſi ſéveres ; on peut dire qu'il en eſt de certaines productions de l'eſprit, comme de ces beautés qui, quoique négligées & ſans parure, n'en ſont ni moins gracieuſes ni moins piquantes ; on a voulu montrer l'eſprit de l'Auteur dans tout ſon naturel ; & ce naturel eſt toujours aimable quoiqu'il paroiſſe quelquefois un peu négligé. D'ailleurs la ſuppreſſion de ces Piéces feroit perdre au Public des morceaux qui méritent certainement d'être conſervés. On a donc mieux aimé lui donner le tout, que de rien dérober à ſon plaiſir, ou que de ne lui mettre ſous les yeux que des lambeaux détachés & ſans liaiſon, qui parlà auroient perdu tout leur prix. Mais n'eſt-ce pas

pouſſer un peu trop loin la dé-licateſſe que d'éxiger que tout ſoit de la derniere perfection dans le Recueil complet des Piéces d'un Ecrivain. En eſt-il quelqu'un parmi les Anciens ou les Modernes, dans les ouvrages duquel on ne trouve quelques ombres, quelques endroits foibles ou peu ſoignés? S'eſt-on crû obligé pour cela de ſupprimer dans ces Auteurs ce qu'on y trouvoit de moins châtié? N'y a-t-il pas plus d'apparence que ſi l'on recouvroit des uns & des autres quelques Piéces perdues par le malheur du tems, ou parce qu'ils ne les jugeoient pas eux-mêmes dignes de voir le jour, quelque foibles qu'elles paruſſent en effet, on les recueilleroit avec avidité,

& qu'on les garderoit précieuſement, parce que tout ce qui vient d'une plume eſtimée, eſt toujours cher aux amateurs des Lettres ? Il eſt peu d'Auteurs, je le répete, qui ſoient toujours ſoutenus, toujours ſemblables à eux-mêmes; mais, ce que dit Horace des Poëmes en particulier, il faut l'appliquer en général aux Piéces qui compoſent un Recueil. Quand le nombre des bonnes rachete ſuffiſamment les autres, il n'y a plus de difficulté de les admettre toutes.

Verum ubi plura mitent in carmine non ego paucis
Offendar maculis.

On ne craint point de dire que notre Auteur a ſuperieurement

cet avantage ; & qui ſçait ſi la plûpart des lecteurs venant à apprendre que l'Éditeur auroit de ſon chef retranché ce qu'il auroit jugé moins bon que le reſte, lui ſçauroient gré de ſa défiance, & ne le blameroient pas au contraire de cette attention, comme d'un larcin fait à leur curioſité ? C'eſt aſſez, je crois, nous juſtifier ſur cet article. Mais il en eſt encore un autre ſur lequel il eſt à propos de prévenir les reproches. C'eſt l'éxactitude avec laquelle on a noté juſqu'aux airs mêmes les plus connus. Il eſt vrai que ce ſecours eſt fort inutile pour la plupart de ceux qui, accoutumés à chanter, n'ignorent aucun des Vaudevilles anciens ou nouveaux qui ont le plus de

cours. Mais le chant n'eſt pas ſi familier à tout le monde. Ce qui eſt connu à Paris ne l'eſt pas également dans les Provinces, & parmi ceux mêmes qui aiment les chanſons, il s'en peut trouver qui ne ſçachant pas aſſez bien certains airs, feront bien aiſes de les trouver notés avec clarté & préciſion pour les rendre agréablement.

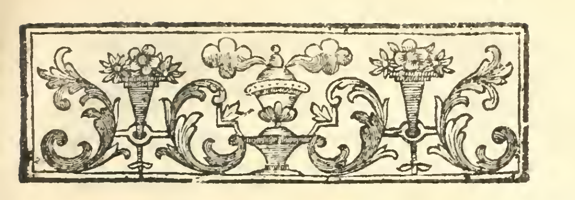
Pour ce qui eſt de l'ordre & de l'arrangement qu'on a cru devoir mettre dans les matieres, on a commencé dabord par les Piéces les plus conſidérables, comme les Epitres qui ſeules forment tout le premier volume. La moitié du ſecond comprend tout ce qui n'eſt point Epitre ou Chanſons, tels que les Madrigaux, Epigram-

mes, Epitaphes, Epithalames, Rondeaux, Sonnets, Fables, Odes, Bouquets, Complimens, Portraits, Inſcriptions, Stances, & autres ſortes de vers qui ne ſe chantent point. Enſuite viennent les Chanſons de toutes eſpeces : celles qui portent le titre de *Portraits*, & où les plus jolies femmes de Paris ſont célébrées ; celles qui roulent ſur le vin & les plaiſirs de la table, ſur la galanterie ; les Chanſons morales & d'autres qui ont été faites ſur divers événemens ; les Caprices, les Saillies, & les Impromptus qui ſont échappés à l'Auteur en diverſes occaſions.

On ne manque jamais d'avertir le Lecteur lorſque quelques-unes de ces Piéces paroiſſent pour la premiere fois, & ne ſe trouvent point dans l'Edition

précédente. On a fait un Livre particulier de toutes celles qui avoient paru ſéparément ſous le titre de *Thémireides*, un autre Livre de celles qu'on avoit données dans un autre Recueil ſous le titre de la *voliere* ; & un troiſiéme enfin de tous les Cantiques Spirituels que l'Auteur faiſoit inſérer tous les quinze jours dans le *Journal Chrétien.* En un mot on n'a rien oublié de tout ce qui peut contribuer à la perfection de ce Recueil, & à la ſatisfaction du Public.

M. *Meunier de Querlon* qui a préſidé à l'édition des *Piéces dérobées* en 1750, a dédié à l'Auteur lui-même ſes propres Ouvrages On n'a pas cru devoir priver le Public de l'épitre dédicatoire qui eſt fort ingénieuſe, non plus que de la préface qui eſt fort ſçavante ; on les donne ici l'une & l'autre.



EPITRE

DÉDICATOIRE

A

L'AUTEUR.

*M*ONSIEUR,

On ne s'est peut-être jamais avisé de voler les gens, pour leur faire ensuite

honneur de leur bien. L'idée en tout cas me paroît ſi ſinguliere, qu'aſſurément je ſerois piqué qu'on pût m'en diſputer l'invention.

Je vous ai donc en effet dérobé tout ce qui s'eſt trouvé ſous ma main de propre à entrer dans ce Recueil, & vous voyez que je ſuis du moins un Voleur d'aſſez bonne foi, puiſque non-ſeulement j'affiche mon vol, mais même que je vous le dédie. Ainſi je ne devrois point m'arrêter à juſtifier un larcin fait au profit du Public, & dont certainement on me ſçaura gré. Mais il faut donner quelque choſe à vos inquiétudes & à vos ſcrupules; il faut vous raſſurer ſur une entrepriſe dont l'évenement me regarde autant que vous.

Vous ſçavez qu'en 1746 *on voulut vous jouer le même tour, & vous imprimer malgré vous, ou ſans votre aveu. Un mal-adroit fit en un volume* in-12.

une mauvaiſe Rapſodie de vos Piéces , qui fut heureuſement ſupprimée , & dont il n'a jamais paru que cinq exemplaires. C'eſt préciſément ce méchant Recueil , où je n'ai pu voir ſans indignation tant de jolies choſes eſtropiées , défigurées & remplies de fautes , qui m'a fait naître le deſſein d'être votre Éditeur. J'ai penſé que sûrement tôt ou tard quelqu'uns de ces Frelons Littéraires *qui ſont leur profit de tout , & qui gâtent tout , feroit réimprimer vos Poëſies avec l'alliage & les fautes dont ils ne manquent pas d'orner leurs compilations , & j'ai cru devoir prévenir cet inconvénient. La réputation de nos Amis nous doit être chere , & c'eſt en quelque façon les trahir , que de ne pas s'oppoſer de tout ſon pouvoir aux atteintes que l'ignorance ou la mauvaiſe foi peuvent lui porter.*

Voilà , Monſieur , le but d'un larcin

dont je m'aplaudis : & ne croyez pas que je manque de complices. J'ai tirai de vous tout ce que j'ai pû ; mais plusieurs de vos Amis m'ont aidé. J'ai d'ailleurs trouvé des gens communicatifs qui m'ont ouvert leurs portefeuilles, & chacun a contribué à cette récolte. Ainsi s'est formé ce Recueil qui, comme je l'ose esperer, ne plaira pas moins dans son assemblage, que les Piéces qui le composent ont plû en détail. Il ne pouvoit paroître plus à propos pour servir de pendant au VERGIER, *dont on a donné depuis peu la seule Edition qu'on puisse lire.*

Me seroit-il plus difficile de vous tranquiliser sur certaines craintes que votre délicatesse pourra se faire ? A qui viendroit-il dans l'esprit qu'une Edition faite à votre insçu puisse être votre ouvrage ? Si on vous soupçonnoît d'y avoir seulement songé, on vous rendra toujours la justice

de vous croire trop pareſſeux, pour y avoir la moindre part. Un homme voué aux plaiſirs de la ſociété, qui ne fait des vers que pour s'amuſer, ou pour amuſer ſes amis, qui par conſéquent craint le nom d'Auteur autant que celui d'ennuyeux, & qui donne tout ce qu'il fait avec la même facilité qu'il le fait, étoit ſans doute bien éloigné de contribuer à la publication de ſes amuſemens. Non, Monſieur, (& j'en ſerai crû, parce que le fait eſt exactement vrai) vous n'êtes entré pour rien ni dans le projet ni dans la façon d'un Recueil où cependant tout eſt de vous. Ici l'amour propre & la modeſtie de l'Auteur n'ont rien eu à démêler enſemble. Point de ces combats dont le Public eſt ſouvent bercé; combats métaphoriques & auſſi ſérieux que celui de Don Quichotte avec le Barbier Samſon Carraſco. On ne vous a fait nulle vio-

lence, & je n'ai pas même voulu risquer un refus. Ainsi tout roule sur mon compte, & si je n'avois pas auguré pour vos productions un acceuil aussi favorable que celui dont j'ose me flatter, je me serois bien gardé de vous rendre un mauvais office en les publiant.

Au reste quand on voudroit s'obstiner à suposer du moins votre consentement par raport à cette Edition, quels pourroient être vos scrupules ? Il n'y a dans tout ce Recueil ni impiété, *ni* obscenité, *ni* satire, *vices si communs aujourd'hui, & dont peu de Livres de cette espece sont préservés. Vous ne célébrez que des femmes aimables. Tous vos vers sont d'agréables tributs rendus à l'amour & à l'amitié. Il n'y a là de quoi faire rougir personne, & c'en est même plus qu'il n'en faut pour mettre tous les Lecteurs dans vos intérêts. Croiriez-vous votre carac-*

tere blessé, parce qu'on jouira d'une partie des agrémens que vous avez répandus dans les sociétés pour qui vous réservez vos talens ? L'Abbé de Chaulieu, *qui étoit homme de condition comme vous l'êtes, & revêtu du même caractere, est assurément un modele dont la mémoire si chere encore, doit vous rassurer sur la votre.*

Je conviens qu'en vous imprimant, il n'y avoit qu'à perdre pour vous. Vos chansons denuées du chant & des graces particulieres que votre voix & votre goût sçavent leur donner, souffriront nécessairement un peu de déchet. Il en est des autres Piéces, comme des bons mots : le sel s'en évapore en partie avec l'apropos *qui les a fait naître. Mais c'est un inconvénient qui vous est commun avec nos meilleurs Ecrivains. Pour vous en dédommager en quelque sorte, je puis*

vous aſſurer que de ma part j'ai apporté tous mes ſoins pour rendre ce Livre le plus coreƈt qu'il m'a été poſſible. Enfin quoique vous en puiſſiez dire, vous ſerez lû, vous ſerez chanté, & je compte que cette petite ſupercherie n'alterera point l'amitié dont vous honorez,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur M. D. Q.

P. S. *Occupé à vous dorer la pilule, je n'ai point penſé à une Préface. Il faut pourtant dire quelque choſe à ceux dont on veut ſe faire lire. Ainſi trouvez bon que je couſe ici quelques idées dont le Leƈteur ſera l'uſage qu'il voudra.*

PREFACE

De la premiere Edition.

SEROIT-CE hazarder un paradoxe que d'oser avancer, que de tous les genres de Poësie, le plus ancien est la Chanson ?

La Poësie & le Chant vont si bien ensemble : ils se marient si naturellement, qu'il y a bien de l'apparence que, dès que les hommes ont chanté, ils ont cherché des expressions qui pussent s'unir au chant, & en conserver l'image ; ou, qu'après avoir inventé un langage plus propre que le vulgaire à peindre les mouvemens de l'ame, ils y ont attaché le chant.

Quelque origine qu'on veuille donner à l'union du *Rithme* & de l'*Ex-*

preſſion, elle s'eſt vraiſemblablement établie partout de la même maniere, & l'on en trouve des veſtiges chez les peuples les plus barbares. Le Lapon au milieu de ſes glaces qui n'offrent que des objets d'horreur, & l'Afriquain ſous le ciel brulant qui dévore tout autour de lui, chantent ou leurs plaiſirs ou leurs peines.

L'idée que nous donne Lucrece de l'invention du Chant, eſt trop agréable, pour ne pas l'adopter ici. *Les Oiſeaux*, dit ce Poëte Philoſophe, *ont été les premiers Muſiciens, & nos premiers maîtres* *. Quand nous n'aurions pas l'autorité de Lucrece, il eſt très naturel de penſer que les Oiſeaux nous ont apris ces accens

* *At liquidas Avium voces imitarier ore,*
Ante fuit multò, quam lævia carmina cantu
Concelebrare homines poſſent, aureſque juvare.
Lucret. lib. 5.

variez, ces inflexions, ces tenues, ces grands traits, ces fugues qui font le charme des oreilles. Mais après avoir été leurs disciples, nous sommes devenus leurs maîtres à notre tour; & c'est apparemment par reconnoissance que nous les instruisons aujourd'hui.

Je sçai que pour chercher les premieres traces de la Poësie lyrique ou chantante, on pourroit, avec de l'érudition, remonter aux Hebreux & aux Egyptiens, ou se rabattre au moins sur les Grecs : car où ne mêle-t-on pas les *Grecs* ? Mais cet appareil littéraire pourroit effrayer bien des Lecteurs.

Je n'empêche point les *Chansonniers* de revendiquer Anacreon & Sapho. Je leur passerai même Horace & Catule. J'irai enfin jusqu'à reconnoître que les Romains avoient, comme nous, leurs *Brunettes* & leurs *Flons*

Flons. En effet, quand l'Affranchi d'Auguſte ne nous auroit pas conſervé, dans l'hiſtoire du joueur de flute appellé *le Prince*, ce petit fragment de Chanſon qui donna lieu à une ſi plaiſante équivoque *, les chanſons libres & piquantes dont on faiſoit eſſuyer les traits à ceux qui obtenoient les honneurs du triomphe, reſſemblent aſſez, ce me ſemble, à nos *Vaudevilles grivois.* Je n'en veux pour exemple, que ce refrain gaillard que Ceſar à ſon entrée dans Rome entendit chanter par ſes ſoldats mêmes : *Urbani ſervate uxores, &c.* N'eſt-ce pas à peu près ce qu'on eût pû dire à l'ouverture d'une campagne, pour un de nos Généraux qui a fait partout ample moiſſon de

* *Lætare incolumis Roma ſalvo* Principe. Phæd. L. 5. Fab. VII.

myrthe & de lauriers? *Citadins, gardez bien vos places & vos femmes.*

Cependant, quoiqu'on ſoit flatté de tous les rapports qu'on peut nous trouver avec les Romains, pourquoi vouloir tirer de ſi loin un gout dont la ſource eſt ſi près de nous?

Il n'eſt point ici queſtion des Gaulois. Ces peuples qui me paroiſſent trop peu polis, pour avoir eu tant de commerce avec les Romains, avoient une ſorte de chanſonniers, nommez *Bardes*. Mais leurs chanſons graves & ſérieuſes étoient conformes à leur génie auſtere & guerrier. Ce n'étoient que des Vaudevilles héroiques à la louange de leurs capitaines. Si nous tenons d'eux quelque choſe, c'eſt peut-être l'uſage où nous ſommes de chanſonner nos Généraux. En tout cas l'ingénieux badinage qui,

dans nos chanſons militaires, a été ſubſtitué au froid héroique, apartient ſûrement à la gaieté Françoiſe.

Or, pour ramener les choſes au ſeul point de vue où naturellement il faut les placer, les vrais fondateurs du genre où nous excellons de l'aveu même de nos rivaux, ſont les *Troubadours*, peres de la Poëſie Italienne. Ainſi la Chanſon proprement dite, née *Provençale* ou *Occitanienne*, eſt une production nationale, un fruit de terroir que nous devons au génie d'un peuple porté à la galanterie, gai par complexion; génie très-communicatif, & dont tous les François tiennent plus ou moins. Et qu'on ne croye pas que ce ſoit faire un médiocre honneur à nos *Chanſonniers*, que de les repréſenter aujourd'hui comme les ſucceſſeurs des Troubadours. Car

ces

ces Chanſonniers Provençaux étoient des perſonnages importans : ils étoient en grande conſidération, & vivoient dans les Cours les plus polies de l'Europe. Il y a peu de bonnes maiſons en Provence qui, parmi leurs hommes illuſtres, ne comptent quelques Troubadours, & qui ne s'honorent de leur nom.

Le génie Chanſonnier ne dérogea point en paſſant dans le cœur du Royaume. Il ſuivit les progrès de notre langue, & en ſe poliſſant avec elle, il s'établit dans toutes nos Cours, comme dans ſon véritable élément. Et quels perſonnages à citer en faveur d'un amuſement qui ſemble nous caractériſer, que ce *Thibaut Comte de Champagne* qui fit tant de Chanſons pour la Reine Blanche, qu'un *Raoul Comte de Soiſſons*, *Robin de Compiegne*, *Gomer de Villiers*, *Pierre Mauclerc*,

Comte de Bretagne, & *Charles d'Anjou, frere de ſaint Louis* ! La Cour de François I. qui ſe diſtingua par la galanterie & la politeſſe, mit les Chanſons fort à la mode. Ce Prince en faiſoit preſqu'autant que ſa ſœur * la ſpirituelle Reine de Navarre ; & ce goût ne fit que ſe fortifier ſous ſes ſucceſſeurs. Enfin Henri IV. lui-même, ſoit par cet enjouement naturel qu'il tenoit du pays où il étoit né, & qui ne l'abandonna jamais, ſoit par un goût héréditaire que lui eût tranſmis ſon Ayeule, chanta plus d'une fois ſes Amours. Voilà le métier bien honoré ſans doute : s'il n'a point conſervé cet éclat, c'eſt le ſort des grandeurs humaines.

Ce genre qui avoit été juſques-là auſſi loin qu'il pouvoit aller, ne devoit acquerir toute ſa perfection qu'a-

* *Marguerite.*

vec les autres genres de Poësies, & le point au-delà duquel les Arts ne font que décliner, avoit fon époque marquée au regne heureux de Louis XIV. Auffi ce regne a-t-il produit *Blot*, *Coulange*, *Lainé*, *Vergier*, & une foule d'autres bons *Faifeurs*, qui nous ont affuré le pas fur nos Maîtres. Le même génie a paffé jufqu'à notre âge, fans s'affoiblir, & j'ofe le dire, fans éprouver les viciffitudes, hélas! trop fenfibles qu'on apperçoit de plus en plus dans tous les autres genres de Poëfies.

On connoîtroit pourtant bien peu la nature du petit Poëme en queftion, fi on l'imaginoit fans difficultés. La *Chanfon moderne* eft conftamment l'ODE des Anciens. Elle en réunit les différens caractères, & n'en exclut abfolument aucun. Il eft vrai, qu'elle n'eft point affujettie à des ré-

gles aussi séveres, & sans doute il n'y a pas la moindre apparence à pouvoir en donner pour un genre qui dépend autant que celui-ci des saillies de l'imagination. Mais c'est en cela même que la Chanson est un genre moins aisé qu'on ne pense. Car, si ni l'étude ni le travail ne doivent point s'y faire sentir ; si elle ne doit, comme l'Epigramme, * respirer que la liberté & la facilité de la veine d'où elle semble être échapée sans effort, ne faut-il point d'art pour cacher les traces de la lime, pour lui donner ce tour naturel & cet air vif, aisé, naïf qui fait tout le prix des choses de génie ? Tranchons le mot : dans tous les ouvrages où le goût, plus indulgent que l'oreille, bannit les contraintes

* ——— *Debent Epigrammata nobis*
Sponte sua nasci, Pontice, non fieri
Pasq. Epig. Liv. IV.

de l'Art, plus on accorde à la négligence, plus on exige de l'esprit. Cependant ne feroit-il pas à fouhaiter que la plûpart de nos faifeurs de Chanfons vouluffent les travailler un peu plus, ou ne pas négliger à un certain point le langage & la verfification? Si c'eft-là une Regle que je propofe, comme cet avis en a un peu l'air, j'en demande pardon aux gens du métier. Je ne prétends point leur donner des chaînes, ni attēnter à la liberté dont ils font en poffeffion : mais j'ai toujours remarqué que les Chanfons les plus régulieres, étoient ordinairement les meilleures.

On n'héfite point à mettre au rang de celles-ci les Chanfons qui entrent dans le Recueil que nous publions, & qui en font la plus grande partie. L'Auteur, qu'on reconnoîtra de refte à fa facilité fînguliere, & à une

fécondité qui ne tarit point, quelque fujet qu'il ait à manier, n'eft certainement pas borné aux Chanfons. On verra par fes Epîtres, par quelques Fables, & par d'autres Piéces plus férieufes, qu'il réuffit dans plus d'un genre, & qu'il a des places à choifir au Parnaffe François.

Mais puifque c'eft l'avoir nommé, que de publier fes Ouvrages, on ne rifque rien à produire ici les témoignages qu'il a reçus de plufieurs Ecrivains de réputation. Leur fuffrage, en juftifiant le notre, ne peut qu'être agréable à ceux qui les ont applaudis eux-mêmes.



VERS
ADRESSÉS A MONSIEUR L'ABBÉ DE L'ATTAIGNANT,
Par differentes personnes, sur ses Ouvrages.

VERS
DE M. TANNEVOT ;
Le même dont il est parlé à la page 219 de ce premier Volume, & aux six pages suiv.

DE l'enjouement, de la saillie,
Une ingénieuse folie
Qui, bien loin de l'exclure, adopte le bon sens ;
L'art de faire Chanson jolie
Et d'y joindre de doux accens,
Du ciel en ta faveur sont les heureux présens.
D'un sexe délicat enlever le suffrage,
Et plaire à des mortels d'un jugement exquis,
D'amour & d'amitié former son appanage,
De tes talens voilà le juste prix.
Ces héros du plaisir, Anacreon, Horace
Badinoient avec moins de grace ;
Et par un trait vif & brillant
Ton esprit dans le sein d'une Bacchique troupe,

Comme un Champagne pétillant,
Verſe la joie à pleine coupe.
Ainſi tu ſçais te rendre, en diſſipant l'ennui,
Heureux pour toi, plus heureux pour autrui.
Tu dis, Abbé, que la nature
N'a pas fait un chef-d'œuvre en formant ta figure :
Que cela ſoit ou non, il ne t'importe pas.
Des Ris, des Jeux tu ſçais les patenotres,
Et montres que, pourvû qu'on ait certains appas,
On peut bien ſe paſſer des autres.

AU MEME,

PAR LE MÊME.

JE n'entens point aſſurément
Les ſons de ton aimable lyre,
Que je ne ſois dans le moment
Saiſi d'un précieux délire :
Je veux t'en faire le tableau ;
Naïve ſera la peinture.
Je te vois au double coteau,
Couché ſur un lit de verdure ;
Les Graces au tendre ſouris,
Les Amours, les Jeux & les Ris

Moiſſonnent mille fleurs nouvelles,
Et te couronnent des plus belles.
Celui-ci la plume à la main,
Près de la divine fontaine,
Écrit ſur un beau parchemin
Les vers qui coulent de ta veine.
Tout ſe ranime à tes tranſports :
Les oiſeaux forment mille accords ;
Les arbres doucement frémiſſent,
Et les roſes s'épanouiſſent.
Ceux-là d'un autre ſoin épris,
A l'envi prennent tes tablettes,
Rediſent les chanſons parfaites
Que tu fis pour la jeune Iris.
A leur touchante mélodie
Minerve accourt du firmament,
Et penſe que la parodie
Fait ſon portrait uniquement ;
C'étoit celui de ſa copie
Qui dans ton ſincere Journal
L'emporte ſur l'original.
Mais tout à coup la ſcene change ;
Au bruit d'un bachique concert,
Je vois le Dieu de la Vendange
Ceindre ton front d'un pampre verd.
De jeunes & vives baccantes,
Écoutent les vers que tu chantes,
Recueillent tes joyeux propos ;

Et dans cette agréable orgie
Foulant aux pieds l'herbe fleurie
Les font répéter aux échos.
Tirſe, cedez à la houlette,
Et vous, pampre, à la violette :
Elle orne le ſein de Philis,
Les blonds cheveux d'Amarillis,
Et pare encore Timarette :
Pour la Bergere & ſes atours
Eſt né le chantre des amours.
Écoutez-le ſur ſa muſette
Célébrer les tendres ſoupirs,
Les purs, les tranquilles plaiſirs,
Cette innocence réverée
Au tems de Saturne & de Rhée,
Dont jouiſſent toujours en paix
Les heureux enfans de Palès.
Telles ſont les vives images,
Tel eſt enfin l'enchantement
Dont tes ingénieux ouvrages
Forment en moi le ſentiment.
Je t'ai ſuivi ſur le Parnaſſe,
Dans la Thrace, aux champs de Tempé,
Et je ſuis sûr que mon audace,
Cher ami, ne m'a point trompé.

AU MEME,

PAR FEU M. L'ABBÉ NADAL.

Sur l'air : *De tous les Capucins du monde.*

SINGE aimable de la nature,
Quelle eſt la charmante impoſture
Qui te multiplie à la fois ?
L'Art ſe tait, la Grace exécute :
D'Orphée aurois-tu pris la voix,
Et du Dieu Pan volé la flute ?

RÉPONSE

DE M. L'ABBÉ DE L'ATTAIGNANT.

Sur le même air.

FAVORI du Dieu du Permeſſe,
Avec tant de délicateſſe
Vous vantez ma voix ſur le chant,
Qu'avec raiſon je puis vous dire :
Que ſi j'ai la flute de Pan,
D'Apollon vous avez la Lyre.

COUPLET
AU MEME,
PAR FEU M. FUSELIER.
Sur l'air *de Blot.*

JE crois à la Metempſycoſe :
Quelque raiſon que l'on m'oppoſe,
J'en vois la preuve chaque jour.
L'Attaignant qu'Apollon enflame,
En chantant Bacchus & l'Amour,
D'Anacréon n'a-t-il pas l'ame ?

COUPLETS

Adreſſés par feu M. de la Marre, Auteur de l'Opera de Zaïde, *à Madame la Princeſſe de Rohan à l'occaſion de ceux que l'Auteur avoit faits pour cette Princeſſe.*

LE Sécrétaire de l'Amour,
Le ſucceſſeur d'Ovide,
Qui ſert & chante tour à tour
Son vainqueur & ſon guide,
L'Attaignant qui de ſes Chanſons
Vous a fait l'Héroïne,
Doit former d'auſſi tendres ſons
Que l'Amant de Corine.

L'art de rimer ne ſuffit pas
Pour chanter & pour plaire ;
La Chanſon reçoit ſes appas
De ceux de la Bergere.
De cet Auteur ingénieux
Vous conduiſiez la Lyre :
Le Madrigal eſt dans vos yeux ,
Il n'a fait que l'écrire.

A L'AUTEUR.

PAR UNE DAME DE GRENOBLE.

Sur l'air *de la Marche du Régiment de la Calotte.*

QUAND tu fais
En badinant ces couplets ,
Selon moi parfaits ,
Que chacun admire ,
C'eſt Bacchus
Avec le fils de Vénus ,
Abbé , qui t'inſpire ,
Non Phebus.
Le ſublime eſt un ſot étalage ;
J'aime mieux ton riant badinage :
Tu ſçais définir
Le tendre deſir ,
L'amoureux ſoupir

Et le vrai plaiſir.
Ton eſprit & ta Muſe m'enchante,
Et ta voix me paroît ſi touchante,
Qu'à l'inſtant tout ce qu'elle nous chante
Dans mon cœur je crois le ſentir.

TRIOLETS
AU MEME,

Par Mademoiſelle de S. Phalier, aujourd'hui Madame d'Alibard. Cette Dame eſt Auteur de deux Romans, d'une Comédie jouée aux Italiens, & d'un Recueil de Poëſies.

EST-CE Ovide, eſt-ce Anacréon
Dont j'entens raiſonner la lyre?
Je crois être ſur l'Helicon;
Eſt-ce Ovide, eſt-ce Anacréon.
Oui, ſans doute, c'eſt Apollon
Ou le Dieu d'amour qui l'inſpire.
Eſt-ce Ovide, eſt-ce Anacréon
Dont j'entens raiſonner la lyre?

Ah! je reconnois l'Attaignant,
Le plus digne Emule d'Ovide!
Tendre, délicat & galant;
Ah! je reconnois l'Attaignant!
L'Amour lui promit en naiſſant
De toujours lui ſervir de guide.
Ah! je reconnois l'Atttaignant,
Le plus digne Emule d'Ovide!

Que ſes accens ſont enchanteurs !
Grand Dieu, que ſa voix eſt touchante,
Et qu'il parle bien à nos cœurs !
Que ſes accens ſont enchanteurs !
Il ſçait des plaiſirs ſéducteurs
Enchaîner la troupe riante.
Que ſes accens ſont enchanteurs !
Grand Dieu, que ſa voix eſt touchante !

AUTRE DE LA MEME AU MEME.

Sur l'air : *De tous les Capucins du monde.*

LEs Dieux mettant bas la ſageſſe,
A table un jour burent ſans ceſſe
Si bien, qu'à force d'entonner,
Chacun d'eux tomba dans l'ivreſſe,
Et puis ſe mit à fredoner
Airs & Couplets de toute eſpece.

Le Dieu qui ſe plaît à médire,
De tous ceux qui touchoient la lyre
N'écoutoit rien qu'en rechignant,
Ou du moins n'en faiſoit que rire ;
Mais aux Chanſons de l'Attaignant,
Momus abjura la Satyre.

L'Epitre ſuivante eſt adreſſée par M. l'Abbé de l'Attaignant au nouvel Editeur de ſes Poëſies. On la place ici à la fin des Préfaces, parce qu'elle eſt elle-même comme la Préface de cette Nouvelle Edition.

PREFACE
EN VERS
OU
EPITRE
DE M. L'ABBÉ
DE L'ATTAIGNANT
A M. L'ABBÉ
DE LA PORTE

Qui lui demandoit ſon conſentement pour donner une nouvelle Édition de ſes Poëſies.

MOnſieur Etienne, Eh ! ne m'imprimez pas !
Ainſi parloit jadis à ſon Libraire
Un très-aimable & très-Reverend Pere
En ſoupirant, en pouſſant mille hélas !
Et répetoit ſouvent la même antienne,
Quoique, dit-on, il l'eût au Sieur Etienne
Non ſeulement permis, mais demandé,
Même vendu les beaux fruits de ſa veine,
Il me ſouvient vous avoir accordé

De mettre au jour aussi ceux de la mienne :
A vos desirs bonnement j'ai cedé ;
Mais sans profit pour vous ni pour moi-même.

Vous avez fait une sottise extrême,
Me disiez-vous, de laisser imprimer
Vos petits vers avant de les limer.
Ils sont gentils ; mais d'une négligence
Qu'envérité, pour vous j'en suis honteux.
Si quelques-uns ont un peu d'élégance,
Vous en avez tant de défectueux,
De mal rimés & de si prosaïques,
Tant de chansons qui sont assez lyriques,
Dont il falloit racontet l'Apropos
Auparavant de les rendre publiques
Pour qu'on sentît le sel de vos bons mots.
Si vous vouliez, disiez-vous, me permettre
D'en hazarder une autre édition,
Je l'entreprens & j'ose vous promettre
Qu'elle sera,. sans contradiction,
Beaucoup meilleure & beaucoup plus exacte.
Nous fimes donc tous les deux ce beau pacte
(Dont je vous ai grande obligation,)
Vous, de choisir les meilleures d'entr'elles ;
Moi, d'en fournir quelques autres nouvelles.
Vous eussiez dû dabord par amitié,
En retrancher tout au moins la moitié ;

Mais vous avez pour moi trop d'indulgence ;
Vous les paſſez un peu trop au gros ſas :
Je me repens de trop de complaiſance ;
Et ſi j'oſois, je vous dirois tout bas :
Mon cher Abbé, Eh ! ne m'imprimez pas.
Il eſt bien tems de parler de la ſorte,
Lorſque déja vous êtes imprimé,
Me direz-vous ; de l'être encor qu'importe ?
En ſerez-vous ou plus ou moins blâmé ?
Je le ſerai ſans doute davantage ;
Je ſuis plus vieux ; je dois être plus ſage,
Et ce ſera renouveller mes torts
Que de permettre encor cette ſotiſe
Qui m'a cauſé tant de cuiſans remords ;
Car vous ſçavez, mon cher, quoiqu'on en diſe,
Comme on me fit ce mauvais tour alors,
Et que je l'ai moins faite que permiſe :
Et me voici de nouveau dans le cas.
Par un ami je me laiſſai ſéduire ;
Ainſi qu'à vous, j'eus beau cent fois lui dire :
Mon cher Querlon, Eh ! ne m'imprimez pas!
Il m'endormit avec ſon beau langage,
En me diſant que ce ſeroit dommage
Que des couplets ſi gentils, ſi galans,
Connus déja de mille honnêtes gens,
Et répandus dans cent lieux à la ronde,

Ne fuſſent pas connus de tout le monde ;
Qu'on auroit tort de le trouver mauvais ;
Dans tous mes vers que je n'avois jamais
Rien hazardé d'obſcene ou de critique,
Ni rien d'impie ; & que le nom d'Auteur
Que je craignois, ne me feroit qu'honneur ;
Qu'on épargnoit une Muſe lyrique ;
Que le talent d'amuſer ſes amis,
Ne prétendant ſurtout aucune place
Même au degré le plus bas du Parnaſſe,
Fut en tout tems & tout état permis ;
Qu'on n'avoit point remporté de victoire,
Dont mes accens n'exaltaſſent la gloire ;
Que j'ai toujours fait entendre ma voix
Pour célébrer Louis & ſes exploits,
Dans ſes dangers les larmes de la France,
Et ſon retour & ſa convaleſcence,
Son cœur ſi bon, ſes graces, ſes bienfaits,
Tout ce qu'il fit pour nous donner la paix ;
Et les vertus de notre aimable Reine
De qui le ciel exauce tous les vœux ;
Bref, qu'il n'eſt point d'évenement heureux
Qui n'ait ſervi de matiere à ma veine ;
Qu'en me taiſant ſur le compte des ſots,
Je n'ai chanté que les parfaits Héros
Et les beautés véritablement belles ;

Et qu'il doit être & pour eux & pour elles
Bien plus flatteur de voir leurs noms fameux
Connus, gravés au Temple de mémoire
Par mes chanſons que nos derniers neveux
Ne chanteront qu'en célébrant leur gloire ;
Que je dois être immortel avec eux.
C'eſt en tenant à peu près ce langage
Que le Renard attrapa le fromage
Du Corbeau ſot, & l'ami mon ouvrage.
Je ne dis plus qu'en béguayant tout bas,
Ce qu'il ne prit que pour un badinage :
Mon cher Querlon, Eh ! ne m'imprimez pas.
On mit enfin au jour mes chanſonnettes.
Il arriva ce qu'on m'avoit prédit :
Je fus gouté par mille femmelettes,
Même accueilli par bien des gens d'eſprit ;
Et des Auteurs, juſques au plus cauſtique,
Nul ne daigna dire le moindre mal
Des fruits badins de ma Muſe lirique ;
D'aucun d'entre eux je n'étois le rival.
D'ailleurs les noms de cent Dames aimables
De qui j'avois célébré les appas,
D'amis en place & de gens reſpectables,
Me ſoutenoient, faiſoient qu'on n'oſoit pas.
Dans tout Paris la bonne compagnie
Fêta mon Livre, & chacun l'acheta,

Quoique fort cher, jusqu'à la Bourgeoisie,
Ou tour à tour chacun se le prêta.
De nos Auteurs un premier Coriphée *
Me célébra, fit la comparaison
De mes Couplets avec les chants d'Orphée,
Et m'apella moderne Anacréon.
Mais par bonheur, quand ainsi l'on m'encense
Je suis bien loin de m'en enorgueillir;
J'en sçais tirer toute la quintessence:
Vous-même, Abbé, vous m'avez fait rougir, §
Et j'aime mieux Freron qui, quand il flatte,
Donne toujours le petit coup de patte.
Puis tout encens n'est pas du même prix.
Il est des gens d'une certaine espèce,
Dont la louange équivaut au mépris:
Comme l'on voit une belle Duchesse
A qui Pierrot présente sa moitié,
Avec un ton tirant sur la pitié,
Lui dire: elle est, mais tout à fait gentille.
L'ami Pierrot, vous avez très bon gout;
Elle est charmante; elle est parfaite en tout
Et faite au tour. Allez, adieu, ma fille.
Ainsi l'on traite un petit Chansonnier,

* *M. Roy.*

§ *Voyez la page* 184 *de ce premier Tome.*

Lorſqu'on ſe croit un Milord du Permeſſe ;
Et ſur ce ton lorſque l'on nous careſſe,
Vaudroit autant s'entendre injurier,
Mais c'eſt encor plus que je ne mérite,
Et ce n'eſt pas cela dont je me plains ;
S'il eſt des gens, cher Abbé, que je crains,
Ce ſont les ſots, le cagot, l'hipocrite
Qui ſont ſans goût & ſans aménité ;
Qui blament tout & qu'un rien ſcandaliſe.
Une chanſon ne nous eſt pas permiſe ;
Et pour un Clerc, c'eſt une énormité.
Ces gens voudroient dans leur auſterité,
Qu'à table on fût grave comme à l'Egliſe ;
Qu'on dit tout haut ſon *Benedicite.*
Jamais chez eux la gaité n'eſt admiſe ;
Pour peu qu'on ſoit ou joyeux ou badin,
Selon leur dire, on eſt un libertin.
Pour peu qu'on diſe une galanterie
A femme aimable ou fillette jolie,
On eſt un drôle, un fieffé débauché,
Un ſéducteur, & c'eſt un gros pêché.
Si vous donnez à Liſette ou Silvie
Un nom de Nimphe ou de Divinité,
Ce nom n'eſt point dans leur Théologie ;
C'eſt un forfait ; c'eſt un impiété.
Pour eſſayer d'adoucir leurs critiques,

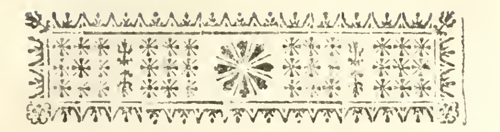
Je me ſuis mis à faire des Cantiques :
Que penſeront ces ſots à vôtre avis ,
Quand ils verront & des Odes ſacrées ,
Et des Chanſons pêle mêle inſerées ?
Que diront ils de ce ſalmigondis ?
Ils publiront que ma Muſe bannale
Met en couplets tout ſans diſtinction ,
La Fable ainſi que la Religion ,
Et que la choſe eſt pour moi bien égale ;
Et d'un ſujet d'édification
Ils en feront un ſujet de ſcandale.
Mais pour ſauver ma réputation ,
Faites au moins une belle préface
Où le Public aprenne nos débats ;
Que je vous ai prié cent fois en grace
De n'en rien faire , & vous ai dit tout bas
Comme tout haut & non pas par grimace :
Mon cher Abbé , Eh ! ne m'imprimez pas !
Dites leur bien que j'étois dans un âge
Où l'on n'eſt pas obligé d'être ſage
Lorſque je fis mes petites Chanſons ;
Que n'étant pas engagé dans l'Egliſe ,
Cette manie alors m'étoit permiſe ;
Mais que j'ai pris de meilleures leçons ;
Que mieux inſtruit, j'ai conſacré ma veine
A d'autres chants , à de plus nobles ſons ;

Que j'ai ſuivi les ordres de la Reine
Et les conſeils de l'Abbé Joannet *,
Son Journaliſte auſſi ſcavant qu'aimable,
Lorſqu'il me dit avec un air affable :
Qui que ce ſoit ne fait mieux un Couplet.
Mais croyez-moi, mon cher, changez d'objet ;
Vous en ſerez cent fois plus eſtimable :
Un Chanſonnier portant petit collet,
A mon avis, n'eſt pas trop reſpectable.
Annobliſſez vos chants par le ſujet ;
La vérité vaut bien mieux que la fable.
Dites-leur bien qu'en ſuivant ſes leçons,
J'ai renoncé pour jamais aux Chanſons :
Vous ſauverez tout au moins le contraſte
D'un vain couplet, peut-être trop peu chaſte,
Auprès d'un Pſeaume ; & ſi je penſe bien
Que ce Public encor n'en croira rien.
Je ne veux pas cependant qu'il ignore
Que malgré moi je vais ſauter le pas ;
Et qu'en pleurant je vous le dis encore ;
Mon cher Abbé, Eh ! ne m'imprimez pas !

* *Auteur du Journal Chrétien, dédié à la Reine.*



EPITRES



TABLE

DES PERSONNES

Auxquelles sont adressées les Piéces contenues dans les quatre volumes de Poësies de M. l'Abbé de l'Attaignant. Le chiffre Romain marque le Tome, & le chiffre Arabe la page.

LES AUTRES NOMS

Sont rangés ici dans l'ordre alphabétique.

A

B

C

D

L

ERRATA.

TOME I.

Page 53. *ligne* 2. qu'un, *liſez* qu'une.
Page 141. *lig.* 13. ils, *liſ* elles.
Page 146. *lig. dern.* à ma part, *liſ.* à part.
Page 214. *lig. dern.* fuſſe, *liſ.* fut ce.
Page 215. *lig.* 20. s'il, *liſ* s'ils.
Page 225. *lig.* 6. Proſpere, *liſ* Properce.
Page 239. *lig.* 9. véjette, *liſ* végette.
Page 243. *lig.* 14. lire. *liſ* lyre.
Page 266. *lig* 14. Cazalbigi, *liſ.* Calſabigi.
Page 277, le lecteur ne prendra pas garde à la maniere dont cet air eſt meſuré.

TOME II.

Page 136. *lig.* 15. Delpêche, *liſ.* Delpech.
Page 139. *lig.* 2. Vour, *liſ.* Vous.
Page 158. *lig.* 18. quand eſt-ce qu'il, *liſ.* quand il.

Page 179. *lig. dern.* harmante, *lis.* charmante.
Page 268. *lig. dern.* Ulise, *lis.* Ulisse.
Pa9e 178. *lig.* 3 du May, *lis.* de May.
Page 279. *lig.* 1. vit, *lis.* suit.
Page 283. *lig.* 6. l'urore, *lis.* l'Aurore.
Page 287. *lig.* 2. voir, *lis.* vouloir.
Page 303. *lig. penult.* Daremin, *lis.* Durumin.
Page 319. *lig* 15. Caroline, *lis.* Coraline.

TOME III.

Page 19, ôtez *second Couplet*, & chantez les paroles sur l'air : *De l'amour je subis les loix*, qui est noté à la page 268. du Tome II.
Page 20. ôtez *troisiéme Couplet*; les paroles se chantent sur la suite de l'air précédent.
Page 58. *lig.* 15. Champonet, *lis.* Chaponet.
Page 142. *lig.* 2. Boisfrand, *lis.* Boffrand.
Page 158. *lig.* 4. chames, *lis.* charmes.
Page 237. *lig. dern.* anerte, *lis.* Annette.
Page 278. *lig.* 11. Nigaud, *lis* Rigaud.
Page 281. *lig.* 8 perdu *lis.* rendu.
Page 297. 8. toxin, *lis.* tocsin.

TOME IV.

Page 81. *lig.* 6. voit, *lis.* vois.
Page 92. *lig.* 15. seperflus, *lis.* superflus.
Page 98. *lig.* 5. Noels, *lis.* Noel.
Page 228. *lig.* 5. chamant, *lis.* charmant.
Page 283. *lig.* 22. suivis, *lis* suivi.
Ibid. lig penult. leurs, *lis.* leur.
Page 362. lig. 3. larêne, *lis.* l'arene.
Page 369 *lig.* 1. miez, *lis.* mieux.
Page 393. *lig.* 12. prononcée, *lis.* prononcé.

EPITRES.





Garand, delineavit a quaforti.

Avec des graces naturelles
Peintre des Heros et des belles
Il unit la voix d'Amphion
A la Lire d'Anacreon.



EPITRES.

LIVRE PREMIER.

EPITRE I.

A MADAME SANSON.

Voici une des premieres Piéces de l'Auteur. Il étoit jeune quand il la fit, & l'on s'apperçoit aiſément qu'elle n'étoit pas faite pour être imprimée. Elle eſt écrite de Turin, où il avoit accompagné Madame la Comteſſe de Cambiſe, Ambaſſadrice auprès du Roi de Sardaigne. Madame Sanſon à qui cette Epitre eſt adreſſée, étoit la femme d'un Receveur des Conſignations, & parente de l'Auteur. C'étoit une des plus jolies femmes de ſon tems.



IMABLE petite Couſine,
Près de qui Madame Cyprine,
De nos Poëtes l'Héroïne,
N'eſt qu'une vieille Gourgandine,
Depuis le tems que je chemine

En terre de vous peu voiſine,
Je n'ai trouvé, Dieu m'extermine,
Aucune beauté dont la mine,
Comme vous gracieuſe & fine,
A l'adorer me détermine;
J'irois même, je l'imagine,
Sans en trouver, juſqu'à la Chine.
Notre éloignement me chagrine,
Mes ſoupirs ſéchent ma poitrine,
Votre image toute divine
La nuit & le jour me lutine.
Toujours je rêve & je rumine,
En mordant mes doigts je dandine;
Triſte, je calcule & combine,
Je ſonge, mais point ne devine,
Combien de tems Dieu me deſtine
A vivre en la Cité Turine,
Où le ſort fatal me confine,
Où la langue eſt moitié Latine,
Où l'ennui, douleur inteſtine,
Eſt pire qu'un mal à l'échine.
Rien n'eſt plus sûr que ma ruine,
Je ſuis mort juſqu'à la racine,
Si j'y mange encore une mine
De ſel, ou même de farine;
Et ſi bientôt chaiſe ou berline

Cheval de poste, ou bête asine,
Ne me ramene à la Casine,
Où Dieu me fit prendre origine.
Je suis en fort bonne cuisine,
Où l'on ne craint point la famine,
Où l'on soupe comme l'on dine,
Où l'on mange force terrine,
Où sur les bons mets on rafine,
Dans une Cour où je caline,
Et tant qu'il me plaît me dodine,
Où je n'ai pour toute consine,
Qu'à m'ébaudir sous la courtine,
Dormir ou vuider la chopine.
Mais loin de vous, belle coquine,
Point de rose, tout est épine :
Un souvenir qui m'assassine
M'enleve mon humeur badine.
Toute Catin, ou Catherine,
Toute Iris m'y paroît mâtine,
Le vin me semble de l'urine :
Oh ! la dangereuse machine
Pour notre espece masculine,
Qu'une carcasse féminine
Qu'habite une ame un peu maline !
Car avez l'humeur si mutine,
Si coquette, si calotine,

Qu'au lieu d'y porter médecine,
Vous riez du mal qui me mine,
Mal pire que rage canine,
Pire que coups de diſcipline.
Vous mépriſez comme vermine,
Et traitez comme un Jean Farine
Un cœur qui pour vous ſe calcine.
Si ne voulez qu'il ſe termine
Ce mal, au moins, ma Colombine,
Calmez-le par lettre ſucrine,
Par mots doucets comme prâline.
Adieu, ma chere Conſobrine,
Adieu, de mes vers la Corinne :
Pour vous ſaluer je m'incline.
Et quitte la double coline,
N'y trouvant plus de rime en *ine*,



RÉPONSE

A l'Epitre précédente.

Cette Réponse est de M. de Beauchamps, Auteur des Lettres d'Héloise & d'Abélard en vers, de la recherche des Théâtres, & de plusieurs ouvrages Dramatiques. M. de Beauchamps est un homme de beaucoup d'esprit, fort serieux dans la société, mais badin & enjoué dans ses écrits. Il étoit parent & ami de Madame Sanson chez qui il étoit à Mons, jolie maison de campagne auprès d'Atis. Cette Dame le pria de répondre pour elle & en son nom à l'Epitre qu'on vient de lire.

AIMABLE & folâtre Cousin,
J'ai reçu votre bulletin,
Dont le stile galant & fin
Me rappelle de Sarazin
L'esprit délicat & badin.
Quand j'aurois le cœur moins benin
Qu'un tigre, ou qu'un monstre marin,
Quand de pitié je n'aurois brin,
Je partagerois le chagrin
Qui vous mine & séche à Turin.
Mais comme le vouloir divin
Malgré nous arrive à sa fin,

Soumettons-nous-y ; car enfin
Le Milanois, le Florentin,
La Ville où le jeune Tarquin
Planta cornes à Collatin,
Ou telle autre pays Latin,
Eſt le vrai fait d'un libertin
A ſes complexions enclin ;
Car vous l'êtes, cher Calotin,
Autant que Momus ou Jupin.
Or, tandis que ſoir & matin
Des Turinoiſes Benjamin,
En habit de brillant ſatin,
En beaux ſouliers de maroquin,
Accompagnez au clavecin
Quelqu'Eleve de *Baptiſtin*,
Puis d'un air doux & patelin
La pouſſant ſur quelque couſſin,
Regardez ſi ſon eſcarpin
Eſt bien fait, ſi ſon bas eſt fin,
Et ſi ſa chemiſe eſt de lin ;
Tandis qu'animant un feſtin,
En pointe de joie & de vin,
Inſpiré par le Dieu blondin,
Comme Roſſignol ou Serin,
Vous chantez celui du raiſin,
Ou l'Amour au rire enfantin,

Moi qui n'ai Tyrſis ni Colin,
Ni Paſtoureau, ni Paladin,
Je vis comme on vit au Caſſin.
On m'appelle pourtant lutin,
On dit que j'ai l'eſprit mutin,
Et que je ſçai d'un air malin
Ridiculiſer mon voiſin;
Que tout benet, tout nigaudin
Qui ſe trouve ſur mon chemin,
S'en va traité comme Cotin
Le fut par l'Auteur du Lutrin.
Ne le croyez pas, mon Menin;
J'ai le cœur bon, & ſans venin:
Si je n'aime pas le faquin,
Le Vadius, le Triſſotin,
Le doucereux, le baladin,
Le faux brave, ou le Turlupin,
C'eſt votre faute, mon poupin.
Mais j'épuiſe mon magaſin:
Je dois le ménager, afin
De faire du pays Montin, *
Un portrait digne du burin
D'Audran, de Drevet, de Varin.
Ici l'été, toujours ſerein,
Se paſſe dans un beau Jardin,

* *Mons*, Maiſon de campagne de Madame *Sanſon.*

Où ne croit ail ni chicotin,
Mais marjolaine, romarin,
Violette, œillet, & jasmin,
Et pêches d'un goût plus sucrin
Que par-delà votre Apennin.
Ici, l'archer au cœur d'airain,
Trouve à faire peu de butin;
Le galant sexe masculin,
Y respecte le feminin,
Sans amour sçu, ni clandestin.
Mais l'automne sur son déclin
Fait prendre double casaquin,
Et Borée au nez aquilin
Fait plus de bruit qu'un tambourin.
Bien-tôt donc dans mon Palanquin,
Avec mon féal Colombin,
Je vais entendre Couperin,
Voir Chassé, Baron, Arlequin.
Pour nouvelles : notre Dauphin
N'a plus besoin de Médecin.
Le Roi s'est fait couper le crin.
La Cour revient le vingt & cinq.
Adieu vous dis, cher Pellerin,
Écrit le jour de Saint Martin,
A Mons, où tout le monde est sain.

RÉPLIQUE

DE L'AUTEUR.

AIMABLE & gentil Seraphin,
Petit Ange, beau Cherubin,
Votre Lettre qui rime en *in*,
Vos vers charmans, votre refrain
Que l'on m'a rendu ce matin,
Sont un remede ſouverain
Contre le mal ou le chagrin,
Qui me mine & sèche à Turin.
Les patentes en parchemin
Du Prieuré de Saint Martin
Du ſieur Abbé de Saint-Albin,
Flateroient moins votre Couſin,
Qu'un petit mot de votre main.
Le ſtile en eſt brillant & fin,
Galant, délicat & badin :
Près de vous, l'ami Sarazin
N'eſt qu'un bavard, un tabarin,
Ainſi que Scaron *ſon voiſin.*
Mais quel eſt le guide divin,
Quel eſt d'Apollon le menin
Qui vous a montré le chemin

Du Parnasse, dont le terrein
Est si glissant ? Témoin Cotin
Qui, suivant le dit d'un certain,
Perdit calotte & perruquin,
En s'y laissant choir sur le rein,
Et fut enrhumé du serein ;
Témoin maint autre pelerin
Dont parle l'Auteur du Lutrin.
Depuis quand prenez-vous le bain,
Où vous puisez à vase plein
Dans l'Heliconique bassin ?
Depuis quand l'immortel Poulin,
Pegase autrefois si mutin,
Est-il devenu si benin,
Que vous le galopez grand train,
Sans autre bride que son crin ?
Quel est le pinceau plus qu'humain
Avec lequel vous m'avez peint ?
C'est celui du Dieu Calotin,
Du Dieu caustique & trivelin,
Momus le bouffon de Jupin :
Car ne me croyez si faquin,
Pour que j'avale le venin
Qu'on m'offre d'un air patelin,
Et ne pas voir le tour malin
D'un discours flateur & sucrin.

Vous me traitez de Benjamin,
D'Abbé coquet, d'Abbé poupin,
Vous m'habillez de beau ſatin,
D'une chemiſe de fin lin;
Vous me chauſſez d'un eſcarpin
Dont le talon eſt de chagrin,
Et l'empeigne de maroquin,
Moi qui ſuis laid comme un mâtin,
Auſſi ſalop qu'un marcaſſin;
Et, plus pauvre qu'un Capucin,
N'ai quelquefois pas un quatrain.
Paſſe, qu'auprès d'un clavecin,
J'accompagne Iris ou Catin,
Ou quelque éleve de Couprin.
Mais la jetter ſur un couſſin!
Vous vous moquez de mon grouin.
Toujours Roſſignol ou Serin,
Jamais moineau, c'eſt mon deſtin.
Paſſe encor que dans un feſtin,
Quand on me verſe de bon vin,
Je chante le Dieu du raiſin,
Ou l'Amour, ce petit coquin:
Mais porter ſon feu dans le ſein
De fillette de quinze ou vingt!
Je ſuis un plaiſant grimaudin.

Il eſt vrai que le Florentin,
Le Milanois, & le Romain
Qui poſſede le Pape ſaint,
Même tout le peuple Latin,
Eſt chaud de corps, d'eſprit peu ſain,
Très-débauché, fort libertin,
Au vice de la chair enclin,
Et que le ſexe feminin
S'y prête aſſez au maſculin;
Que la femme de Collatin
Lui donna bon exemple envain:
Qu'il n'eſt beſoin, comme Tarquin;
Pour le prendre, d'être aſſaſſin.
Mais de ce gibier j'ai peu faim;
Et tant que je ſerai contraint
De vivre en un pays lointain,
De plaiſirs je ne prendrai brin;
Et quand je ſerois moins vilain,
Je laiſſe Liſette à Colin,
Claudine à Jean, Jeanne à Robin.
N'aimer que vous eſt mon deſtin,
Vous plaire, mon but & ma fin.
Pour d'autres mon cœur eſt d'airain,
Et l'Amour, ce petit bambin,
Petit excroc, petit lutin,

N'en fera jamais ſon butin.
Mais j'épuiſe mon magazin,
Il eſt tems de finir enfin ;
Je m'envais me coucher ſoudain,
Bon ſoir, & bon jour pour demain.

EPITRE II.

A MADAME GRUIN.

Dans cette Epitre écrite de Turin, l'Auteur fait à Madame Gruin le portrait de Madame de Cambis ſa Fille, Ambaſſadrice auprès du Roi de Sardaigne. M. de Cambis ſon mari, fut depuis Ambaſſadeur en Angleterre où Madame de Cambis ſe fit aimer & eſtimer comme à Turin, par ſon eſprit, ſa figure & ſon aimable caractere.

NE ſoyez point du tout en trance
Pour votre aimable & chere engeance :
Elle eſt ici dans l'opulence,
Les honneurs, la magnificence.
A Turin, de même qu'en France,
Elle emporte la préférence.
Tout enlaidit en ſa préſence,
Et tout languit dans ſon abſence.
Elle plaît, dès qu'elle s'avance,

Soit qu'elle chante, ou qu'elle danſe,
Qu'elle parle, ou ſoit en ſilence,
Tout charme dans ſon Excellence.
La malice ou la médiſance
N'en peut rien dire qui l'offence.
A vous parler ſans complaiſance,
Elle mérite bien ſa chance.
Rendez grace à la Providence
Qui tant de vertus lui diſpenſe,
Et la fit votre reſſemblance.
J'ai beaucoup de reconnoiſſance
De l'honneur de ſa bienveillance;
Je ſuis ici dans l'abondance,
La grande chere & la bombance:
J'y fait grand fond de ſapience,
Je me tais beaucoup par prudence,
Et ne dis point ce que je penſe,
S'il peut tirer à conſéquence,
A cauſe de la manigance
Qui s'y pratique à toute outrance.
Nous y ſommes dans l'indolence,
Car le Monarque a fait défenſe
A ſes ſujets, par prévoyance,
D'avoir avec nous acointance,
Même eſpece de connoiſſance.
Donc, du train dont ceci commence,

Nous aurons ſouvent repentance
Qu'entre nous ſoit tant de diſtance
Et le lieu de notre naiſſance.
Mais au moins, pour notre allégeance,
Ayons ſouvent correſpondance ;
C'eſt notre plus douce eſpérance.
Ne nous mettez en oubliance,
De vous nous avons ſouvenance,
Nous en parlons chaque ſéance.
Je trancherois de l'Eminence,
Et ferois l'homme d'importance,
Si j'avois un peu de finance.
Je vous ſuplie avec inſtance
D'implorer pour moi la clémence
De ma mere, & qu'en diligence
Elle aide un peu mon indigence ;
Je vous en enverrai quittance.
Rien ne faut pour ma ſubſiſtance ;
Mais n'eſt-il que cette dépenſe,
Quand on veut vivre avec aiſance ?
Je ſuis en toute révérence,
Reſpect, eſtime, obéiſſance, &c.



RÉPONSE.

Madame Gruin emprunta la plume de M. de Floſſac pour répondre à l'Epitre précédente. M. de Floſſac étoit alors un des premiers Commis du Tréſor Royal, & homme de beaucoup d'eſprit.

LE plus grand bien qu'on ſent pendant l'abſence,
A mon avis, git dans la ſouvenance
De nos amis. Avec reconnoiſſance,
J'ai lû vos vers : ils ſont vifs, pleins d'aiſance,
J'y reconnois ce feu, cette élégance,
Ce ſtile heureux qu'avecque complaiſance
Le blond Phœbus vous donna dès l'enfance.
J'y vois ſurtout briller votre éloquence,
Dans le portrait de notre chere engeance.
Je dirois bien auſſi ce que je penſe ;
Mais j'aime mieux garder, par bienſéance,
Sur ſon chapitre, un modeſte ſilence.
Souvent je crois aux lieux de ſa naiſſance
L'entretenir, jouir de ſa préſence,
Et cette erreur adoucit la ſouffrance
Que je reſſens de la longue diſtance
Qui nous ſépare. Abbé, votre prudence

Eſt à ſa place : on doit dans la balance
Peſer les mots, tout eſt de conſéquence
En certains cas : mais dans cette occurrence,
Ainſi qu'en tout, je ſuis en aſſurance
Que votre eſprit muni de prévoyance
Ne peut pêcher par vice d'ignorance.
Soyez certain que ma correſpondance
Ne manquera, non, toujours en cadence,
Comme aujourd'hui : Apollon ne diſpenſe
Qu'à quelques-uns ſa divine abondance.
Pour la Maman, dit qu'à votre indigence
Elle ne peut prêter ſon aſſiſtance
Encor ſi-tôt ; qu'à vos rimes en *ence*
Vous ajoutiez le mot de *patience*,
En attendant qu'elle ait plus de finance.
Mais je finis : aſſurez l'Excellence
De ma tendreſſe, & de l'impatience
Que j'ai de voir les deux époux en France ;
C'eſt ma plus chere & plus douce eſpérance.



EPITRE III.

A M. PONCET.

M. Poncet de la Riviere, parent de l'Auteur, n'étoit point encore Evêque de Troye, lorsque cette Piéce lui fut adressée. Il étoit dans ce temslà Grand Vicaire du Diocèse de Sées, & Official de Mortagne. Il prêchoit souvent dans cette derniere ville, & il y avoit même fait une Mission pendant laquelle l'Auteur l'étoit allé voir. Quand celui-ci fut de retour à Paris, il lui écrivit cette Epitre, où par un esprit prophétique, il lui annonce la Mitre qu'il porte aujourd'hui, & qu'il méritoit déja alors.

AIMABLE & cher semi-Prélat,
Bien digne d'un plus haut état,
Charmant Apôtre de Mortagne,
Qui dans vos prédications,
Et saintes conversations,
Parlez d'or, & jamais ne battez la campagne,
Encore une exhortation,
Cousin, & ma conversion
Par vous étoit escamotée
A mon digne & fameux Pasteur,
A cet illustre & sçavant Directeur

Qui plus d'une fois l'a tentée,
Sans en venir à ſon honneur.
Oui, vos voiſins, les Peres de la Trappe,
Bien moins que vous m'ont fait impreſſion
Par leur mortification.
Ce n'eſt pas ainſi qu'on m'attrape ;
Je n'ai ſenti qu'une ſecrette horreur
En voyant leur vertu farouche.
Cette auſtere vertu fait peur ;
La votre plaît, invite, touche.
Quoi ! pour un jour aller aux Cieux,
Il faut ici vivre comme eux ?
Etre muet, craſſeux, ſauvage ?
Oh ! cet exemple décourage.
Mais s'il ne falloit, comme vous,
Qu'être diſcret, modeſte & ſage :
Animé d'un eſpoir ſi doux,
On prendroit du cœur à l'ouvrage.
Que vous rempliſſez bien votre vocation !
Avec quel air de ſatisfaction,
De contentement & d'aiſance,
Vous ai-je vû goûter d'avance
Les plaiſirs d'une Miſſion ;
Et pour cette expédition,
Tout arranger, tout préparer vous-même
Avec un ſoin, avec un zéle extrême !

Plus enchanté d'avoir deux Capucins
Que vous preniez pour toute compagnie,
Pour vous aider dans vos pieux desseins,
Qu'un autre d'aller en partie
Avec femme ou fille jolie,
Et quelques joyeux Pelerins,
Faire vendange au pays des bons vins.
Que déja plus d'un hérétique
Ait fait, par vos sçavans avis,
Une abjuration publique,
Ou que des pêcheurs endurcis
Soient venus à résipiscence,
Et par vous ayent été conduits,
Dans le chemin de pénitence,
Je n'en suis point du tout surpris.
Quand, ainsi que vous, l'on s'explique,
Quand, ce qu'on prêche, on le pratique,
Et qu'on en paroît pénétré,
Le succès est presque assuré.
D'ailleurs vous avez l'avantage,
Qu en vous tout prévient, tout engage :
Vous avez le talent flateur
De convaincre l'esprit, & de toucher le cœur.
C'est un grand bonheur, quand j'y pense,
Que Dieu de toute éternité
Vous ait choisi, dans sa clémence,

Pour annoncer la vérité.
Avec tant d'esprit & de graces
Si vous eussiez prêchez l'erreur,
Combien n'eussiez-vous point, dans ce monde trompeur,
Entraîné de cœurs sur vos traces?
Puisque, même en faisant vos plaisirs les plus doux
De conquérir à Dieu des ames,
Vous ne laissez pas, malgré vous,
D'inspirer de prophanes flâmes
Dont, loin de tirer vanité,
Vous gémissez avez humilité.
Courage, cher Abbé, courage:
Permettez que mon Apollon
Vous apostrophe ce passage
De l'Opera de Phaëton:
» Allez répandre la lumiere,
» Puisse un heureux destin
» Vous conduire à la fin
» De votre brillante carriere «.
C'est-à-dire, à l'Episcopat,
Qu'on vous verra bien-tôt remplir avec éclat.
La voix publique vous appelle,
Cette voix de Dieu prévient celle
Du Ministre sage & prudent

Dont le juſte diſcernement
Fait toujours des biens qu'il diſpenſe,
De la vertu la récompenſe.
Si vous n'avez plus par malheur
De patron qui le ſollicite,
Auprès de lui le ſeul mérite
Eſt toujours un grand protecteur.
Je ſçais que l'honneur d'un vain titre
N'eſt pas ce qui peut vous tenter ;
C'eſt peu de porter une Mitre,
Il ſuffit de la mériter.
Je ſçai que trop fidèle aux maximes ſi ſaines
Des ſaints Prélats vos précurſeurs,
Vous n'en deſirez que les peines,
Et n'en craignez que les honneurs.
Ainſi nous vous verrons l'accepter ſans vous plaindre,
Et l'attendre toujours, content de votre ſort,
Comme le ſage attend la mort,
Sans la deſirer ni la craindre.



EPITRE IV.

AU MEME.

M. Poncet, Evêque de Troye, a une maison de campagne qu'il appelloit sa Maitresse, & dans laquelle il faisoit tous les jours de nouveaux embélissements. L'Auteur y avoit passé quelques jours dans l'absence du Prélat qui devoit s'y rendre, & en l'attendant il lui adresse cette Epitre.

SÇAVEZ-VOUS bien, mon cher Prélat,
Ce que j'ai fait en votre absence ?
J'ai joui seul, comme un beat,
Avec délice & complaisance.
Joui, de quoi ? me direz-vous :
Car, à ce mot de jouissance,
Déja vous entrez en courroux,
Et le terme seul vous offense.
Mais dussiez-vous, Amant jaloux,
Soupçonner ma reconnoissance ;
Dussiez-vous même vous fâcher,
J'ai joui de votre Maitresse,
Et, malgré ma délicatesse,
Je ne puis me le reprocher.
Elle étoit encor presque nue,

Et ne préſentoit à la vue
Que de ſimples attraits naiſſans ;
Mais de mille autres agrémens
Elle ſera bientôt pourvue.
On ne voyoit que quelques fleurs
Sur ſa légere chevelure :
Tout ſon éclat & ſes couleurs
Sont de vrais dons de la nature.
L'arrangement, la propreté
Formoient tout l'art de ſa parure,
Et ſa fraîcheur, & ſa beauté
Ne viennent que d'une onde pure.
Son ſein frais à demi couvert
Sous un habit du plus beau verd,
Enſerre des Lys & des Roſes
Qui ne ſont point encore écloſes,
Et qui pour ſe montrer au jour
N'attendent que votre retour.
Car, quoiqu'elle ſoit toujours belle,
Elle paroît triſte ſans vous.
Pour moi, mon plaiſir le plus doux,
Sera de vous voir avec elle.
Vous jugez à ce dernier trait,
Que cette charmante Maitreſſe,
Cet objet de votre tendreſſe
De qui j'ébauche le portrait,

Eſt

Eſt votre Maiſon de Campagne,
Le plus agréable ſéjour
Qui ſoit dans toute la Champagne;
Et vous n'avez point d'autre amour.
Mais, quand par hazard, quelque belle
Vous auroit rangé ſous ſes loix,
Vous ne craindriez rien, je crois,
Et vous pourriez compter ſur elle:
Lorſque l'on vous aime une fois,
Peut-on devenir infidelle?

EPITRE V.

De M. l'Abbé GUERET, Docteur de Sorbonne, à M. l'Abbé de L'ATTAIGNANT.

M. l'Abbé Gueret, grand Directeur & grand Théologien, eſt frere de M. le Curé de S. Paul.

PROFITANT du loiſir d'un ſexe curieux,
Chez tout ce qui porte cornette,
Habilement tu ſçais débiter la fleurette.
Sans prendre le ton doucereux,
Tu loue avec délicateſſe
L'eſprit, les graces, la beauté:
Et qui ne ſe croit pas Déeſſe,

Quand dans tes vers tu l'as chanté ?
Avec tant de talens pour plaire,
Tes discours enchanteurs, tes contes amusans,
Tes sons qui ravissent les sens,
Tu réjouis & la fille & la mere;
Mais le mari, mais le pere, au contraire,
D'un air sombre, triste & rêveur,
En te voyant tremblent de peur.
En vain ma Niéce me rassure
En dessinant devant moi ta figure;
Eve en disoit tout autant du serpent,
Et fut séduite en l'écoutant.

RÉPONSE

DE M. L'ABBÉ DE L'ATTAIGNANT.

Il fait ici un portrait de son caractère, qui n'est pas moins vrai que celui de sa figure.

QUAND tu me mets en paralléle,
Pour la figure, & pour l'esprit,
Avec cet animal maudit
Qui suborna la premiere femelle,
Je pourrois, à juste raison,
Etre piqué de la comparaison.
Dis que je suis plus laid qu'un diable;

Que mon minois n'a rien d'aimable,
J'en conviens : ſi j'oſois en prendre le parti,
Le plus petit miroir, témoin irréprochable,
M'en donneroit le démenti.
Mais pour le cœur, & pour le caractere,
Que vois-tu donc en moi qui tienne du ſerpent ?
Eſt-ce être ſuborneur que de chercher à plaire?
M'as-tu connu fourbe ou rampant ?
Je n'ai toute ma vie été que trop ſincere.
Ne peut-on louer ſans flatter ?
Et ſans avoir le deſſein de ſéduire
Un jeune objet qui ſçut nous enchanter ?
Eſt-ce un crime de le lui dire ?
Mais quand du démon tentateur
J'aurois le talent ſéducteur,
Quand j'en aurois l'éloquence & l'adreſſe,
Que craindrois-tu de la diſcrette ardeur
Que je reſſens pour ton aimable Niéce ?
N'eſt-ce pas toi qui, dans ſon jeune cœur,
As ſçu planter, & nourrir la ſageſſe ?
Je crois même, mon cher Abbé,
Qu'Eve n'eût jamais ſuccombé,
Si, pour ſoutenir ſa foibleſſe,
Elle avoit eu toujours auprès de ſoi
Un Oncle auſſi prudent que toi.

RÉPLIQUE
DE M. L'ABBÉ GUERET
A la Piéce précédente

HONNI ſoit qui, du ſerpent ſéducteur
T'oſa donner la laideur, la malice :
A ta figure, auſſi-bien qu'à ton cœur,
Mieux que miroir, je ſçai rendre juſtice.
De toi n'ai peur, mais je crains le caprice
D'une fillette encor ſimple & novice,
Qui trop prenant de ton encens flatteur,
Pourroit un jour s'enyvrer par malheur.
Pour que tes *laus* ne lui ſoient maléfices,
Donnes-en moins, ſi lui ſeront propices :
Pris ſobrement, le vin gaudit l'humeur,
Mais par trop pris, irrite la fureur ;
N'eſt bon ragoût ſans le ſel, & l'épice,
Qui trop en met, eſt un empoiſonneur.
Comme trop peu, le trop eſt toujours vice,
Entre deux eaux qui nage, eſt bon nageur.

RÉPONSE

DE M. L'ABBÉ DE L'ATTAIGNANT.

POINT ne me ſers de l'indigne artifice
De prodiguer un encens trop flâtteur
Pour entêter jeune & ſimple novice,
En qui j'admire innocence & candeur ;
Et ne voudrois par cet art ſéducteur,
En entraîner aucune au précipice.
Que ſi par fois, croyant rendre juſtice,
Et peindre au vrai, ſans être adulateur,
Mes complimens ont un air de fadeur,
C'eſt ſans deſſein, ſans art, & ſans malice :
L'eſprit ſouvent eſt la dupe du cœur.
Je ſuis épris de la jeune Clarice,
Trop prévenu, peut-être, en ſa faveur,
Je ſuis trompé, mais ne ſuis point trompeur.
Quand dans une ame Amour malin ſe gliſſe,
Il peint en beau l'objet de notre ardeur ;
On voit tout jaune en ayant la jauniſſe.
Ainſi j'en ſuis ſincere admirateur,
Et me croirois digne de tout ſupplice,

En la louant, ſi j'étois un menteur.
Que ſi pourtant tu crains un raviſſeur,
Garde-la bien, tu feras ton office;
Car ſi jamais, par un tendre caprice,
Comme tu crains, j'en devenois vainqueur,
Trop enchanté d'un ſi rare bonheur,
Je n'en ferois, pour rien, le ſacrifice.

EPITRE VI.

AU MEME.

Sur quelques reproches qu'il avoit faits à l'Auteur, de ce que celui-ci avoit tenu des propos un peu trop badins à Mlle Michel, âgée alors de ſeize ans Cette Demoiſelle, Niéce de M. l'Abbé Gueret & de M. le Curé de S Paul, avoit beaucoup d'eſprit & étoit fort aimable. M. l'Abbé de l'Attaigant, qui n'étoit pas encore engagé dans les Ordres, déſiroit de l'épouſer; mais Mlle Michel eſt morte jeune, regrettée de tous ceux qui l'avoient connue.

DE vos bons & ſages avis,
Cher Abbé, je ſens tout le prix;
Faſſe le ciel que j'en profite,
C'eſt mon deſſein aſſurément;
Mais, à vous parler franchement,

La morale qu'on me débite
Ne me ſert que pour un moment.
Cent & cent fois j'ai fait ſerment
D'être plus prudent & plus ſage ;
Qu'il paroiſſe un joli viſage,
Autant en emporte le vent ;
Me voilà comme auparavant ;
Puis je m'en repens, & j'enrage.
Je ſçai qu'à plus de quarante ans,
Il faudroit être raiſonnable ;
Mais il eſt de certaines gens
Dont la folie eſt incurable,
Et qu'on voit auſſi pétulans
Dans leur hiver, qu'en leur printems.
J'ai peur d'être de cette eſpece,
Et qu'à me prêcher, à la fin
Vous ne perdiez votre latin,
Euſſiez-vous encor plus d'adreſſe.
Vous en parlez commodément,
Vous, qui paîtri differemment,
Dès votre plus tendre jeuneſſe
Avez penſé ſolidement,
Et dont la tranquille ſageſſe
Eſt vertu de temperament.
Pour moi, qui malheureuſement
Suis bâti d'une autre maniere,

Il faut, pour agir gravement,
Que je force mon caractere,
Et le refonde entierement.
Puis près de votre aimable Niéce
De qui mon cœur eſt enchanté,
Quel eſt le Sage de la Grèce
Qui garderoit ſa gravité ?
Elle inſpire par ſa jeuneſſe
Et le plaiſir, & la gaité.
Votre talent eſt de bien dire,
Et d'enſeigner la vérité :
Quel eſt le ſien ? C'eſt de ſéduire,
Et d'enchaîner la liberté.
Vous inſtruiſez ; mais elle inſpire,
Et l'on panche de ce côté.
Vous étes ſçavant ; elle eſt belle :
Je ne ſçai lequel eſt plus doux,
Ou de raiſonner avec vous,
Ou de badiner avec elle.



EPITRE VII.

A M. L'ABBÉ GUERET,

En lui renvoyant ses Ouvrages Théologiques qu'il avoit prêtés à l'Auteur. M. l'Abbé Gueret a fait plusieurs écrits fort estimés, un entre autres, intitulé : Reflexions d'un Théologien sur l'Instruction Pastorale de M. de Cambray, *in*-4°.

AINSI qu'un aigle audacieux,
Qui d'une aîle hardie & forte
S'éleve jusqu'au sein des Dieux,
De même ta plume te porte,
Et t'éleve jusques aux cieux.
C'est dans cette source sublime
Qui ne sçauroit tarir jamais,
Que tu puises, comme à longs traits,
Ce feu qui t'embrase & t'anime ;
Ce feu qui brille en tes écrits,
Que tu répands dans nos esprits.
Cette lumiere vive & pure,
Qui fait éclipser l'imposture,
Et triompher la vérité,
Que d'elle-même elle est charmante !
Mais, quand ta main nous la présente,

Qu'elle a d'éclat & de beauté !
Les maximes les plus abstraites
Sont sensibles quand tu les traites :
Sans faux brillant, sans vain détour,
Tu les mets dans un si beau jour,
Que, quand ton art nous développe
De métaphysiques secrets,
C'est pour moi comme un microscope
Qui fait distinguer des objets,
Que seul je ne verrois jamais.
Jusqu'au fond de son labyrinthe,
Tu poursuis, & combas l'erreur;
C'est-la que tu forces la feinte
A quitter son masque trompeur.
Du clinquant d'un pompeux sophisme,
Sans vouloir éblouir les yeux,
Le Dilème & le Sillogisme
Forment tes traits victorieux.
Tes preuves toujours conséquentes
De prémices presque évidentes,
Convainquent l'esprit du lecteur;
Et ta morale pure & saine,
Toute austere qu'elle est, entraîne,
Touche & persuade le cœur.
Du phantôme du Jansénisme
Sans te forger un ennemi,

Ni combattre le Molinifme
Par aucun efprit de parti,
Tu ne connois pour adverfaires
Que les vices & les erreurs,
N'en aimant pas moins comme freres,
Leurs infortunés Sectateurs.
D'un Théologique fyftême
Attaques-tu la fauffeté ?
C'eft fans crier à l'anathême,
Et fans bleffer la charité.
Enfin sûr de tous les fuffrages,
Voilà ce que penfent de toi
Ceux qui connoiffent, comme moi,
Ton cœur, tes mœurs, & tes ouvrages.

EPITRE VIII.

A M. L'ABBÉ GUERET,

Pour l'inviter à fouper avec deux de fes Pénitentes.

CHEZ cet Abbé, grand conteur de fornettes,
De doux propos, faifeur de Chanfonnettes,
Pas bien dévot, au furplus bon Chrétien,
Comme vos vers le dépeignent fi bien,

Daignez demain venir dans la ſoirée ;
Car il ſe meurt (la phraſe n'eſt outrée)
Non d'aucun mal qui faſſe trépaſſer ;
Auſſi ce n'eſt brin pour le confeſſer ;
Mais il ſe meurt de deſir & d'envie
De vous donner, en bonne compagnie,
Un bon ſouper, où vous ſerez aſſis
Commodément, dos au feu, ventre à table,
Entre deux ſœurs, en qui tout eſt aimable,
Et près de qui les cœurs ſont indécis.
Jà de ce couple en connoiſſez bien une
Qui va vous voir, non en bonne fortune,
Mais qui pourtant vous en conte en ſecret,
Et vous inſtruit de tout ce qu'elle fait :
Même quelqu'un m'a dit l'avoir ſurpriſe
A vos genoux ; mais c'étoit dans l'Egliſe,
Et vous étiez dans le ſaint cabinet,
Très-gravement en ſurplis & bonnet.
Ici ſerez de toute autre maniere,
Et prouverez qu'avec morale auſtere
Et ſaintes mœurs, on peut être joyeux ;
Qu'on trouve en vous un Docteur reſpectable,
Un ami sûr, un Directeur pieux,
Et qui plus eſt, un Convive agréable.

EPITRE IX.

A M. COURTIN DAMPIERRE,

Parent de l'Auteur, qui demeuroit toujours dans sa Terre sur le bord de la Loire. C'est ici une Lettre de nouvel an.

J'Avois autrefois l'avantage
De faire votre amusement
Par mes vers & mon badinage ;
J'avois toujours votre suffrage,
Et c'est un aplaudissement
Qui vaut, selon mon sentiment,
Celui de tout l'Aréopage.
Or comme à tout commencement
De chaque année il est d'usage
De faire quelque compliment
Pour renouveller son hommage,
Je reprens le même langage
Pour faire le mien promptement.
Une tendre estime m'engage
Plus que devoir de parentage,
A m'en acquitter dignement.
Orsus, voici ce qu'ardemment
Je vous souhaite & vous présage :
Bonne santé premierement ;

Car de tous biens de tout étage
C'eſt la baſe & le fondement.
Item Joie & contentement ;
Que Phébus pour vous ſans nuage
Brille toujours au firmament,
Et loin de vous chaſſe l'orage :
Que les Parques, de qui l'ouvrage
Eſt de filer inceſſament,
Filent vos jours ſi lentement,
Que de Neſtor vous paſſiez l'âge.
Coulez ces jours tranquilement,
Reſpecté dans votre ménage,
Eſtimé dans le voiſinage,
Chéri par tout également.
Reſtez toujours paiſiblement
Dans votre ſuperbe hermitage,
Non par un fol entêtement,
Mais par choix plein de jugement,
Aimant mieux la paix du village,
Que la ville & ſon mouvement,
Que la Cour & ſon eſclavage.
Quoique la fortune volage,
Je ne ſçai pourquoi ni comment,
M'éloigne de ce lieu charmant,
Dont j'ai déja fait en rimant *
Jadis une plaiſante image ;
Le ſouvenir m'en dédomage.

* *Cette Piéce ne s'eſt point retrouvée.*

L'eſprit ſe tranſporte aiſément,
Et quelque ſoit l'éloignement,
Pour faire le plus long voyage,
Le cœur n'a beſoin d'équipage,
Et va bien vîte en un moment.
Or traitez-moi pareillement:
De votre amitié quelque gage
Me toucheroit ſenſiblement.
Par un affreux débordement,
La Loire ſur votre héritage
A fait, dit-on, un grand ravage:
L'onde eſt un terrible élément.
Mais ils uniroient tous leur rage,
Sans abattre votre courage;
Et le plus rude évenement
Eſt le vrai triomphe du Sage;
Vous le prouvez ſuffiſament.
Mais qui vous connoît, le partage,
Et, plus qu'un autre, vivement
J'ai reſſenti tout ce dommage.
Mais j'ennuie inſenſiblement,
Et voici trop de verbiage
Pour renouveller mon ſerment
D'être juſques au monument,
Non pas comme au bas d'une page,
Mais bien plus véritablement
Votre, &c.

EPITRE X.

A MONSIEUR DE BOULOGNE
Intendant des Finances.

ETRENNES.

AUx jours où l'An ſe renouvelle,
C'eſt une mode univerſelle,
Introduite depuis long-tems :
Quelques-uns par jolis préſens,
D'autres par ſimples bagatelles,
Et tous au moins par complimens,
Souhaits mutuels & ſermens,
Renouvellent leur aſſurance
Et de reſpect, & d'amitié,
Et d'eſtime, & de bienveillance.
De ces ſermens plus de moitié
Ne tirent point à conſéquence,
Sur-tout au pays de la Cour.
C'eſt une phraſe circulaire,
Un eſpece de formulaire
Que l'on prononce tour à tour.
Ce ſont mots qui ſont dans la bouche,
Mais, comme on dit, *le cœur n'y touche*,
On n'y doit guère ajouter foi.
Quoique ce ſoit une monnoye

Que l'on ſçait de mauvais aloi,
Elle a cours, & chacun l'employe :
Si je m'en ſers, c'eſt malgré moi.
Mais elle change de nature,
Si-tôt qu'on l'employe avec vous ;
Non, ce n'eſt point une impoſture,
Et je ſerois garant pour tous
Qu'on dit vrai, quand on vous aſſure
Qu'on vous ſouhaite mille biens.
Chacun vous aime & vous eſtime,
C'eſt un ſentiment unanime ;
D'ailleurs vous connoiſſez les miens
Qu'une vive reconnoiſſance
N'a pu même rendre plus forts.
Je ne ferai donc point d'efforts,
Pour vous dire ce que je penſe,
Et vous dirai tout ſimplement :
BON JOUR, SEIGNEUR, ET BONNE ANNÉE,
Toujours la même deſtinée :
Car en effet quels autres vœux,
Pour vous, un ami peut-il faire ?
Vous avez ce qu'il faut pour plaire,
Et ce qu'il faut pour être heureux.
Et la Fortune & la Nature,
Toutes deux liberalement,
De leurs graces également

Vous ont donné bonne mesure.
Au lieu d'envieux ennemis
Qu'on a dans la place où vous êtes,
Par l'usage que vous en faites,
Vous n'acquerez que des amis ;
Et si la Fortune termine
Son ouvrage, au gré de nos cœurs,
La voix publique vous destine
Encor de plus brillans honneurs.
Mais brisons-là, par ce présage
Je craindrois de vous irriter :
A qui n'en veut pas davantage,
Qu'est-il besoin de souhaiter ?
Recevez donc pour vos étrennes,
Ces fruits badins de mon loisir ;
Les recevoir avec plaisir,
Ce sera me donner les miennes.



EPITRE XI.

A MADAME DE BOULOGNE.

ETRENNES.

JE vous donne pour étrennes,
Le bon jour, & le bon ſoir,
De vous ne voulant avoir
Qu'autant, au plus, pour les miennes.
Vous avez trop chicanné
Sur un rien, ou peu de choſe
Qu'une fois m'aviez donné,
Pour que jamais je m'expoſe
A recevoir nul préſent ;
Puis de la reconnoiſſance
Le poids eſt toujours peſant :
J'aime mieux qu'on m'en diſpenſe.
Je connois pourtant quelqu'un,
Qui m'enchante, quand il donne :
Toujours la grace aſſaiſonne
Ses préſens grands ou petits,
Elle en augmente le prix.
Sans effort le cœur lui cede,
Et devient reconnoiſſant :
On confond ce ſentiment

Avec celui qui précede.
Il ne m'auroit rien donné,
Mon cœur lui rendroit hommage,
Et m'auroit-il couronné,
N'aimeroit pas d'avantage.
Ce quelqu'un eſt votre époux
Qui, bien different de vous,
Oblige, parce qu'il aime :
Vous, ce n'eſt que pour vous-même.
Vous donnez par vanité,
Sans tendreſſe, ſans bonté,
Pour le plaiſir de bien faire;
La gloire eſt votre ſalaire,
Sans attendre aucun retour
Ni d'amitié, ni d'amour.
Un don de cette nature,
Bien moins un don qu'une injure,
Ne peut faire qu'un ingrat,
Et mon cœur trop délicat
Ne peut ſe réſoudre à l'être.
Grands Dieux ! Que ne ſuis-je maître
Et des biens & des honneurs !
J'en acheterois des cœurs.
Ce bonheur paſſe tout autre,
C'eſt là le ſouverain bien :
Je ne ménagerois rien,
Pour faire emplette du votre.

EPITRE XII.

A MADAME SAINTE PLACIDE,

Alors Religieuse de l'Abbaye de Jouarre, aujourd'hui Abbesse de Conflant.

JE sçais, belle SAINTE-PLACIDE,
Que devant vous l'Amour timide
N'ose faire éclater ses feux;
Je sçai que près de vous les Graces,
Qui ne quittent jamais vos traces,
Ont un maintien respectueux.

Ne craignez donc point que j'abuse
Des droits que peut prendre une Muse
Qui rend hommage à la beauté :
Non, non, je sçaurai me contraindre
La vérité même doit craindre
De blesser votre humilité.

Dire, qu'en vos yeux pleins de charmes
L'Amour pourroit trouver des armes
Plus sûres que ses plus beaux traits,
Ce seroit un jargon prophane

Que votre piété condamne :
Ainſi j'admire, & je me tais.

Quelle eſt modeſte, & quelle eſt belle !
Eſt-ce un Ange, eſt-ce une mortelle ?
En vous voyant, dit-on tout bas :
C'eſt l'un & l'autre tout enſemble,
Pourroit-on dire ; elle raſſemble
Autant de vertus que d'appas.

Loin de tirer quelque avantage
Des graces de ce beau viſage
Que ſon voile cache à moitié,
Elle gémit, elle ſoupire,
Quand elle penſe qu'elle inſpire
Un peu plus que de l'amitié.

Telle autrefois parut Aſtrée,
Quand deſcendant de l'Empirée
Elle vint regner parmi nous,
Joignant à ſon air reſpectable
Ce je ne ſçai quoi tout aimable,
Si touchant, ſi tendre, & ſi doux.

Mais vous n'avez fait que paroître,
Vous, que c'eſt aſſez de connoître,
Pour ne vous oublier jamais.

Déja comme cette immortelle ,
La voix de Dieu qui vous rapelle
Nous livre à de triftes regrets.

Allez , allez , divine ASTRÉE ,
Bien-tôt dans quelqu'autre contrée
Dieu veut fignaler fes bienfaits :
Et quelqu'endroit que fa puiffance
Soumette à votre obéiffance ,
Vous y ferez regner la paix.

EPITRE XIII.

A JULIE,

Jeune Demoifelle qui étoit Poftulante au Couvent de Panthemont.

HÉ bien , JULIE , enfin vous voilà Poftulante ,
Vous avez d'un pied sûr franchi ce premier pas
Sans doute ; mais pour vous un ami s'épouvante ,
Et prévoit des périls que vous ne craignez pas.

Vous vous embarquez-là fur une mer terrible:
Dieux ! combien , avant-vous , j'en ai vû fubmergés !

Son calme vous ſéduit, vous la croyez paiſible,
Et par ſes bords rians, du reſte vous jugez.

Le vaiſſeau qui vous porte eſt léger & fragile,
Et vous n'avez pas eu le tems de le leſter :
De vous y tenir ferme, il ſera difficile,
Quand des vents orageux le viendront agiter.

Ces vents tumultueux ne ſoufflent point encore
Sur ce cœur innocent que vous ne ſentez pas:
Ce ſont les paſſions, mais laiſſez-les éclore,
Et vous éprouverez de dangereux combats.

Avant que d'entreprendre un pénible voyage
Il faut ſçavoir la route,& prévoir le danger ;
Où l'on riſque de faire un funeſte naufrage,
Quand témérairement on ſe laiſſe engager.

Devroit-on s'embarquer pour une Iſle inconnue,
Sans un Pilote adroit, ſage, experimenté ?
Le premier qui viendroit s'offrir à votre vue,
Vous y livreriez-vous ſans avoir conſulté ?

La

La Raiſon & la Foi ſont les guides fidelles,
Seuls dignes de pouvoir vous mener ſûrement ;
Vous n'en avez encor que quelques étincelles,
Et vous prenez leur feu pour un embraſement.

Non, je ne voudrois pas qu'un cœur ſi plein de zele,
Par d'indiſcrets avis de ma part fut troublé :
Obéiſſez à Dieu, ſi ſa voix vous apelle ;
Mais ſoyez sûre au moins que lui-même a parlé.

EPITRE XIV.

A LA MEME.

Sur le même ſujet.

C'En eſt donc fait, mon aimable Julie,
Il faut vous perdre au plus beau de vos jours:
Vous renoncez aux plaiſirs, aux amours,
Aux agrémens, aux douceurs de la vie.
Quoi ! Ce ſoleil ſi beau, ſi radieux,
Va s'éclipſer à peine à ſon aurore !
Quoi ! Cette fleur, qui ne fait que d'éclore,
N'aura brillé qu'un inſtant à nos yeux

Ces yeux charmans, que tout le monde adore,
Seront éreints sous un voile odieux !
Ce sein plus frais que n'est celui de Flore,
Fait pour charmer les mortels & les Dieux,
Et qui n'a pas son pareil sous l'Olimpe,
Enseveli sous une épaisse guimpe,
Ne verra plus la lumiere des cieux !
Ces beaux cheveux, dont le Dieu de Cithere
Auroit formé les plus aimables nœuds,
N'orneront plus une tête si chere !
La liberté, ce don si prétieux,
Vous l'immolez aux volontés d'un autre,
Vous la liez par des vœux indiscrets,
Vous, qui sçaviez triompher de la nôtre
Par la douceur de vos naissans attraits ?
Croyez-vous donc que la nature sage,
De tant d'appas, de graces, de trésors
Ait embellit vôtre ame & vôtre corps,
Pour n'en pas faire un plus aimable usage ?
De tous les dons que le ciel vous a faits,
C'est abuser avec ingratitude,
Que de cacher dans une solitude
Tant de présens, pour n'en user jamais.
Non, je ne puis, sans répandre des larmes,
Voir enterrer tout vivans tant de charmes.
Du moins, avant d'entrer dans ce tombeau,
Et de quitter ce monde qui vous aime,

Connoiſſez-le, connoiſſez-vous vous-même,
Le ſacrifice en ſera bien plus beau.
Mais, direz-vous, quand je vous abandonne
Et tous ces biens que vous trouvez ſi doux,
C'eſt pour Dieu même. A lui ſeul je me donne;
De ce rival oſez être jaloux.
Hé, cher enfant, dans quel coin de la terre
Pourriez-vous vivre, & n'être pas à Dieu ?
A ſon pouvoir rien peut-il vous ſouſtraire;
Eſt-il ici plus qu'en un autre lieu ?
Il eſt par tout; ſon regne eſt en vous-même :
Tous les ſentiers juſqu'à lui ſont ouverts;
Il régit tout par ſa bonté ſuprême,
Et nous conduit par des chemins divers.
Croyez-vous donc que, dans un Monaſtere,
Du droit chemin rien ne puiſſe égarer ?
Ce n'eſt pas tout, que d'y ſçavoir entrer;
Juſqu'à la fin il faut qu'on perſévere;
Du même pas, ſans ſe décourager,
Il faut aller au bout de la carriere.
C'eſt préſumer, c'eſt être téméraire,
Que s'y livrer, ſans prévoir le danger.
Laiſſez, laiſſez aux ames pénitentes
Qui dans leur route ont erré mille fois,
Pour réparer leurs fautes imprudentes,
Subir le joug de ces auſteres loix :

C'est une planche offerte dans l'orage,
Qui peut encor les sauver du naufrage.
Mais vous hélas! dont le cœur innocent,
Tout neuf encor, même à peine se sent,
Est-ce pour vous que ces rigueurs sont faites?
Mais, direz-vous, dans ces saintes retraites
On vit tranquille, & comme dans un port
Où de Satan on peut braver l'effort:
Ce que j'y vois d'exemples, m'encourage;
Une Princesse auguste, aimable & sage
Qui m'éleva dès mes plus jeunes ans,
Qui me combla de ses soins bienfaisans,
En fit autant à la fleur de son âge.
Elle eut cent fois plus de dons en partage,
Elle immola grandeur, honneurs, beauté,
Sans jusqu'ici les avoir regretté.
A l'imiter j'entens Dieu qui m'apelle,
Et je le sens aux transports de mon zele.
S'il est ainsi, je ne vous retiens plus,
Allez, Julie, allez, soyez fidelle,
Suivez toujours un si parfait modelle:
Tous nos conseils deviennent superflus.
Puissiez-vous être heureuse autant qu'aimable,
Dieu puisse-t-il vous être favorable,
Puissent vos vœux, que sa main va bénir,
N'être jamais suivis d'un repentir.

EPITRE XV.

A LA MEME.

Pour le jour de l'An.

J'Avois bonne envie
De vous étrennèr,
Charmante JULIE :
Mais que vous donner
Qui puiſſe vous plaire,
Quand vous renoncez
Aux biens de la terre
Et les mépriſez ?
Le parti ſévere
Que vous embraſſez,
Eſt plus téméraire
Que vous ne penſez.
L'ardeur qui vous preſſe
Eſt hors de ſaiſon,
Et quand la ſageſſe
Prévient la raiſon,
C'eſt une foibleſſe
Plus qu'un vertu,
Comme dans l'ivreſſe
Un projet conçu.

Nature ne donne
Ses biens en tout tems :
Les fruits ſont d'Automne
Les fleurs du Printems.
Rien n'eſt ſi bizarre
Qu'un précoce fruit,
Nature s'égare
Quand elle en produit.
Attendez à l'âge
De pouvoir juger,
Pour choiſir en ſage,
Et vous engager.
Je vous le répete,
Le feu qui vous luit
N'eſt qu'une bluette
Qu'un ſoufle détruit ;
Ce n'eſt qu'une aurore,
Et non un ſoleil ;
Attendez encore,
Suivez mon conſeil.
Laiſſez prendre cire
Au divin flambeau
Qui doit vous conduire
Juſques au tombeau.
Quelle loi peu ſage
Permet, qu'à ſeize ans,

Un enfant s'engage
Malgré ses parens,
Et pour pouvoir vendre
Des biens superflus,
L'oblige d'attendre
A vingt-cinq & plus !
Des biens méprisables,
Quelle indignité !
Sont donc préférables
A la liberté ?
Que ce soit folie,
Pourquoi l'empêcher ?
Que vous est Iris,
Pour la tant presser ?
Ne sera peut-être
Quelque vieux censeur ?
Etes-vous son maître,
Ou son directeur ?
Vous l'a-t-on promise,
Et prétendez-vous,
En face d'Eglise,
Etre son époux ?
Non : je n'eus sur elle
Jamais aucun droit ;
Mais elle est si belle,
Qu'on l'aime & qu'on croit

Perdre en elle, celle
Que l'on adoroit.
Fuſſe-tu Sauvage,
Même Antropophage
Quand tu la verras,
Toi-même diras
Ah! que c'eſt dommage!
Et tu pleureras.

Fin du Livre premier.





EPITRES.

LIVRE SECOND.

EPITRE I.

A MONSEIGNEUR L'ARCHEVEQUE DE REIMS.

ETRENNES.

On verra dans cent endroits de ce Recueil, des Vers à l'honneur de cet illustre Prélat ou de quelques personnes de la Maison de Rohan. L'Auteur n'a pas cru pouvoir rendre trop publics les bienfaits qu'il en a reçus, l'amitié que M. l'Archevèque de Reims lui témoigne, & les tendres sentimens de son attachement & de sa reconnoissance. On a mis dans ce second Livre, toutes les Epitres qui sont adressées aux Messieurs & aux Dames de Reims.

C'ÉTOIT jadis la mode en France
De s'étrenner par des présens,

Souvent présens de conséquence
Qui coutoient cher à bien des gens.
On a changé cette méthode :
Grace à Dieu, ce n'est plus la mode,
On ne donne rien de nos jours.
Tant mieux pour ma mince fortune ;
Car pour moi, je voulois toujours
Donner deux œufs pour une prune.
Aujourd'hui, comme par echos,
Un plat compliment circulaire
Est tout ce qu'on sçait dire & faire :
C'est le vrai triomphe des sots.
Mais quand un cœur brulant de zele
Prétend, d'une façon nouvelle,
Exprimer ce que chacun dit,
C'est-là l'écueil des gens d'esprit ;
Encor ceux qui sçavent bien dire,
Souvent ne pensent pas le mieux :
Apollon leur prête sa Lyre,
Ils parlent la langue des Dieux ;
Ils ont de sublimes idées
Qu'ils expriment éloquemment :
Mais les plus brillantes pensées
Valent-elles le sentiment ?
Pour me conformer à l'usage,
Je voudrois, dans ces premiers jours,

Vous renouveller un hommage
Que mon cœur vous rendra toujours :
Mais la chose n'est pas facile,
Et je voudrois qu'il fût un stile
Pour ceux qui pensent comme moi,
Qui pût peindre la bonne foi,
Le respect, la reconnoissance,
Et rendre tout ce que je pense,
Exprimer tous les vœux ardens
Qu'en ce commencement d'année
Je fais pour votre destinée,
Comme je les fais en tout tems ;
Qui rendit tous les sentimens
Qu'en mon cœur vous avez fait naître,
Et tout le plaisir que je sens
A vous aimer, à vous connoître ;
Enfin peindre ce que ressent,
Le cœur le plus reconnoissant
Pour son protecteur & son maître.



EPITRE II.

AU MEME.

Au sujet d'une jeune Demoiselle pour qui il avoit beaucoup d'amitié, & qu'il vouloit faire Religieuse. Cette jeune personne est la même que celle à qui l'Epitre treiziéme du premier Livre est adressée sous le nom de Julie. *Voyez la page* 47 *& les suivantes.*

SEIGNEUR, lorsque je vois votre aimable Julie
Renoncer pour jamais aux plaisirs de la vie,
En vous obéissant peut-être plus qu'à Dieu,
Et vous entretenir d'un si grand sacrifice :
Je m'imagine voir la tendre *Bérénice*,
Dire à son cher *Titus* un éternel adieu.
Votre cœur en gémit, je vois couler vos larmes,
Et vous voulez vous-même immoler tant de charmes.
Prince aimable & chéri, comme le fut *Titus*,
Vous avez sa tendresse & toutes ses vertus ;
Bérénice n'eut pas plus d'attraits que Julie,
Et cependant pour vous elle se sacrifie.
Ne pourroit-elle pas, lorsque vous soupirez,
Vous dire avec raison : Quoi ! Seigneur, vous pleurez

Lorſque de mon deſtin les Dieux vous ont
fait maître !
Le parti que je prends,qui me l'a fait choiſir ?
Et ſi mon cœur a pu former quelque deſir,
N'eſt-ce pas vous, hélas ! qui me l'avez fait
naître ?
Vous m'aimez, dites-vous, vous me le ſou-
tenez,
Cependant on m'immole, & vous m'aban-
donnez.
Non, ce n'eſt que de vous qu'elle a droit de
ſe plaindre.
Hé quels ſont les Romains que vous avez à
craindre ?
Puiſqu'il vous faut, Seigneur, parler ſans
vous flatter,
Je connois les raiſons qui vous font héſiter :
Vous prévoyez trop loin, & votre crainte eſt
vaine.
Ainſi, ſans vous armer d'une rigueur Ro-
maine,
Laiſſez là, croyez-moi, le rôle de *Titus*,
Nous trouverons toujours aſſez d'Antiochus.
Mais j'entrevois encore un motif qui vous
gêne,
Vous ne pouvez ſouffrir qu'elle aille à
Comagêne.

EPITRE III.

AU MEME.

Pour lui demander une grace.

ME conviendroit-il, Monſeigneur ;
D'oſer vous donner des Étrennes ?
Non, mon aimable Protecteur,
C'eſt de vous que j'aurai les miennes.
Je les eſpere, & les attens ;
Je fais plus, je vous les demande,
Quoique ma peine la plus grande
Soit de recevoir des préſens.
J'en refuſerois de mille autres
Que je ne ſçaurois eſtimer :
Pour recevoir, il faut aimer,
Et je ſerai charmé des vôtres.
Demander, dût-on réuſſir,
Eſt toujours un ſuplice extrême :
Mais qu'on demande avec plaiſir,
Quand on s'adreſſe à ce qu'on aime !
Sans trop faire le glorieux,
Pour moi j'ai la délicateſſe,
Que dans la plus grande détreſſe

Je n'ai rien demandé qu'aux Dieux :
Pour avec vous, après la grace
Que j'en attens, mon cher Seigneur,
La reconnoissance en mon cœur
Ne pourra plus trouver de place ;
Et sans passer pour être ingrat,
J'aurai du moins cet avantage,
Que mon cœur tendre & délicat
N'en aimera pas d'avantage.

EPITRE IV.

A MONSIEUR BARDON,

Ancien Intendant de M. l'Archev. de Reims.

M. Bardon & un nommé Courte-Cuisse, avoient été arrêtés à Bruxelles avec une somme assez considérable d'argent qu'ils portoient à Paris à M. l'Archevêque de Reims. On la leur saisit après les avoir fouillés jusques dans les culottes.

ON a donc, mon très-cher Bardon,
Visité votre entre-fesson ?
Quoi ! sans crier, sans vous défendre,
Vous avez mis culotte bas,
Et vous vous êtes laissé prendre

Jusqu'au dernier de vos ducats ?
Notre bon Prélat, je vous jure,
Loin de regretter son argent,
A bien ri de votre aventure,
Et de votre peur, qu'il prétend
Reconnoître à votre écriture
Dont le stile est encor tremblant.
Mais pour moi, je vous rends justice;
Je crois que votre caleçon
N'a point attrapé la jaunisse
Comme celui de Courte-Cuisse,
Votre timide Compagnon;
Et je soutiens à son Altesse
Que, sans faire le fanfaron,
Sans être brave ni poltron,
Votre sang froid, votre sagesse,
Ne s'éfrayent d'aucun danger;
Et que ce Commis étranger
Qui dénoua votre éguillette,
A pû proprement fourager
Jusqu'au fond de votre brayette;
Que votre chemisse étoit nette,
Et que vous ne foirez jamais
Que par lavement ou clystere
Que par fois vous prenez exprès,
Comme je vous vois souvent faire.

Or puiſſiez-vous ainſi toujours
Ne foirer que bien à votre aiſe ,
Au coin du feu , ſur une chaiſe ,
Et près de vos chaſtes amours ,
A qui je fais , par parenthèſe ,
Mon très-ſincere compliment ,
Sur ce que ces vilains Corſaires ,
Qui pillent immodeſtement ,
Ne vous ont pris que votre argent ,
Sans endommager ſes affaires.



EPITRE V.

A M. L'ABBÉ AMARITHON,

Chanoine honoraire de l'Eglise de Reims, & Prieur de Grand Champ.

Cette Epitre fut écrite de Reims à Paris du vivant du Cardinal d'Auvergne, chez qui M. l'Abbé Amarithon alloit fort souvent. L'Auteur badine sur la fameuse Bouillotte, *remede excellent que le célébre Sigogne avoit mis si fort à la mode, & dont M. l'Archevéque de Reims & M le Marquis de Beauffremont s'étoient très-bien trouvés. Après la mort de Sigogne, M. Boez, son frere, a continué de débiter le même remede, qu'il distribue encore à quelques amis. Les Epitres suivantes sont écrites de Reims où M. l'Abbé de l'Attaignant est Chanoine; ou bien elles sont adressées à quelques personnes de cette Ville*

VOus me feriez un vrai plaisir,
Si, dans vos momens de loisir,
Vous me faisiez part des nouvelles
Que l'on débite dans Paris :
Tout, jusqu'aux moindres bagatelles,
Est en Province d'un grand prix.

Jugez combien ce tems critique,
Où toute l'Europe eſt en feu,
Et tous les Potentats en jeu,
Intéreſſe la politique
De nos fainéans curieux,
Surpris d'avoir vû dans les Cieux
Briller cette longue Comète,
Qu'à ſon gré chacun interprete.
Rien ne met en ſi grand crédit,
Que d'être le premier inſtruit
De ce que dira la gazette.
On eſt ici demi-Prophete,
Et c'eſt preſque l'avoir prédit,
Qu'avant elle de l'avoir dit.
Ainſi, mon cher, je vous conjure,
Quand, chez les grands que vous hantez
Vous apprendrez des nouveautez,
Et quelque nouvelle bien sûre,
Faites m'en part dans le moment :
Vous écrivez facilement.
Ce qui plus encor m'intéreſſe
Que les nouvelles de l'État,
C'eſt la ſanté du cher Prélat, *
Pour qui vous ſçavez ma tendreſſe,
Mon zéle, mon attachement,

* *M. l'Archevêque de Reims*

Mon reſpect, & mon dévouement.
Encore une qui m'eſt bien chere,
C'eſt celle du Prince ſon frere : *.
La goute qui le tourmentoit,
Et qui plus que lui m'attriſtoit,
Eſt elle tout-à-fait paſſée ?
Sa guériſon étoit aiſée,
S'il n'avoit eu l'entêtement
De ne point prendre du Calmant
Que compoſe le grand *Sigogne.*
Plus d'un gaillard, plus d'un ivrogne
En ont été ſubitement
Guéris, & radicalement.
B *** tant gai, tant alerte
Le prouve bien viſiblement :
Quel dommage qu'à tout moment
Il atrape la fievre verte !
Faites-lui bien mon compliment.
Ma foi, c'eſt un homme charmant
Et je lui paſſe ſa marotte,
D'exagerer ſi fortement
L'excellence de la *Bouillotte* ;
Car il lui doit certainement,
Et c'eſt ce qui le ravigotte
Que d'en uſer journellement.

* *Le Prince Conſtantin.*

Mais notre Efculape moderne *
Croit-il toujours que je le berne,
Quand j'ai prétendu le prôner ?
M'a-t-il enfin fçu pardonner
Cette Chanfon vive & falotte, ¶
Enfant de mon amufement,
Qui jufqu'en la Province trotte,
Et que fur l'air de la *Magnotte*
Chacun chante publiquement ?
Loin de lui faire aucun outrage,
Ces vers l'illuftrent davantage,
Et de fes fublimes talens
Vantent les effets excellens.
Mais revenons-en à vous-même :
Je crains que l'éclat & les lys
De votre tein ne foient flétris
Par l'auftérité du Carême.
Etes-vous toujours bien en Cour
Auprès de l'illuftre Eminence ? †
Ne verrai-je jamais le jour,
Qu'un Prieuré de conféquence §

* *Sigogne.*

¶ *C'eft la chanfon fur la Bouillotte qui fe trouve dans le Recueil des chanfons au fecond Tome de ces Poëfies.*

† *Le Cardinal d'Auvergne.*

§ *M. l'Abbé Amarithon a eu depuis le Prieuré de Grand-Champ.*

Vous prouvera ſa bienveillance
Un peu plus efficacement,
Que le ſtérile empreſſement
Qu'il a de vous avoir ſans ceſſe,
Et que ces marques de tendreſſe
Qui ne vous font que de l'honneur ?
Je ſçai quel eſt votre bon cœur ;
Qu'un intérêt vil & ſordide
N'eſt point le motif qui vous guide ;
Mais en a-t-on moins droit d'ailleurs
D'attendre graces & faveurs
Des grands qu'on aime & qu'on honore,
Ainſi que des Dieux qu'on adore ?
Et n'eſt-ce pas les adorer,
Que tous les jours les implorer ?
Ah ! Titus, diſoit Bérénice,
Ne me faites aucun préſent,
Et daignez me voir plus ſouvent.
A ſon amour je rends juſtice,
C'eſt très-bien dit : mais, entre nous,
Elle étoit plus riche que vous ;
Et, ſans vous prêcher l'avarice,
Ce ſentiment vous ſieroit mal,
A votre charmant Cardinal
Moi je dirois ſans artifice :
L'honneur de vous voir ſi ſouvent,

Pour moi, Seigneur, n'eſt que du vent;
J'aime mieux un bon Bénéfice.
Puis, quand je l'aurois obtenu,
Je travaillerois pour ſa gloire :
Ma Muſe, d'un ſtile ingénu,
En conſacreroit la mémoire.
Quand j'aimois, j'ai ſouvent rimé;
Mais l'on a bien plus d'éloquence,
Lorſque le cœur eſt animé
Par un peu de reconnoiſſance.
Adieu, mon cher, portez-vous bien;
Ne me laiſſez ignorer rien
De ce qu'à Paris l'on débite :
La cloche ſonne, je vous quitte,
Et ſuis, ma foi, de tout mon cœur
Votre très-humble ſerviteur.



EPTRE VI.

A M. L'ABBÉ GAUDRU,

Chanoine de Reims, homme d'une grande piété, & Auteur d'une Ode Latine ſur le Saint Sacrifice de la Meſſe, miſe en vers François par l'Auteur. Cette traduction ſe trouve dans ce Recueil, après les Epîtres.

QUAND j'oſe à ta ſçavante Lire
De ma voix joindre les accens,
C'eſt le même feu qui t'inſpire
Qui m'anime, & que je reſſens.
Ce ſont tes ſublimes idées,
Ce ſont tes pieux mouvemens :
Je n'ai que traduit tes penſées,
Et qu'exprimé tes ſentimens ;
Trop heureux, ſi j'ai pû les rendre.
Foible interprête de tes vers,
J'aurois voulu les faire entendre
Juſques au bout de l'univers.



EPITRE VII.

A M. L'ABBÉ DE VINAI,

Chanoine & Prevôt du Chapitre de Reims.

Il étoit venu à la Cour solliciter quelque bénéfice qu'on lui avoit fait espérer, & qu'il mérite assurément, comme homme de condition, comme homme d'esprit & de bonnes mœurs. Cependant il retourna à Reims sans avoir rien obtenu. L'Auteur lui écrivit cette Epitre pour l'en consoler.

ENFIN après bien des peines,
Après bien du temps perdu,
Bien des espérances vaines,
Vous voilà donc revenu
Au sein de votre patrie,
Au milieu de ces amis
Dont l'amitié réfléchie
Et l'estime sont d'un prix
A vous vanger de l'envie
De vos obscurs ennemis,
Dont la noire calomnie,
Les anonimes écrits
Et la basse jalousie

Vous ont nui dans un pays,
Où si souvent l'hipocrite
S'éleve sur les débris
Des gens du plus haut mérite.
Vengez-vous par le mépris :
Du moins est-ce un avantage
D'avoir assez vû la Cour,
Pour connoître que du Sage
Ce n'est pas le vrai séjour ;
Que c'est un beau labirinthe
Dont l'entrée a mille appas ;
Mais où l'on marche avec crainte,
Où l'on glisse à chaque pas,
Où tel, qui s'offre pour guide
A ceux qui veulent entrer,
Se fait un plaisir perfide
Souvent de les égarer ;
Dont la route mal aisée
Ne permet point d'arriver,
A moins qu'on n'ait de Thesée
Le fil pour se retrouver :
Mais une mort trop cruelle
A nos yeux vient d'emporter
Cette Ariane nouvelle *
Qui vous l'auroit pu prêter.

* *Madame la Duchesse de Chateauroux.*

J'ai vû les Amours ſans armes,
Et Cupidon ſans flambeau ;
J'ai vû les Graces en larmes
Gémir autour du tombeau
De cet objet plein de charmes.
Appuyé de ſon crédit,
Aidé de ſa bienveillance,
Vos talens & votre eſprit
Auroient eu leur récompenſe.
Un plus ample revenu
Vous ſieroit mieux qu'à tout autre,
Et je n'ai jamais connu
Un cœur plus grand que le votre.
Mais que devient votre eſpoir
En perdant cette patrone ?
Il faut quelqu'un qui nous prône,
Et qui nous faſſe valoir.
Ce n'eſt pas aſſez d'avoir
De l'eſprit, de l'éloquence,
Du mérite, du ſçavoir,
Des mœurs, & de la naiſſance,
N'y de joindre à tant de droits
La flateuſe circonſtance
D'avoir harangué deux fois,
Au gré de toute la France,
Le plus aimable des Rois,

Et ſur ſes premiers exploits,
Et ſur ſa convaleſcence.
Cependant lorſque je vois
Aujourd'hui que Mirepoix,
Dans les graces qu'il diſpenſe,
Vient de faire un ſi bon choix, *
Je ne perds point l'eſpérance
De voir mes vœux accomplis;
Et mon amitié diſcrette
Les reſtraint, & ne ſouhaitte
Que voir les votres remplis;
Qu'au chef de notre Chapitre
On donne, pour notre honneur,
De quoi ſoutenir ce titre,
Et ſeconder ſon bon cœur.
Car pour moi, je vous l'avoue,
Sans me donner aucun ſoin,
De la fortune de loin
Je verrai tourner la roue.
Que l'inconſtante à ſon gré
Diſpoſe, éleve, terraſſe,
Trop ſatisfait du degré
Où le ciel marqua ma place,
Je vois, ſans être jaloux,
Les Grands dans un rang ſublime,

* *M. de Belfonds, nommé à l'Archevêché de Paris.*

Quand je regarde au-deſſous
Ceux qu'un ſort contraire opprime.
De la Médiocrité
Par le Sage révérée,
Qu'on nomme à bon droit, dorée,
Je fais ma félicité.
Par la façon dont je penſe,
Je crois ne manquer de rien;
Riche ſans beaucoup de bien,
Et pauvre ſans indigence.
Peu fait pour faire ma cour,
Jamais l'intérêt ſordide
N'eſt le motif qui me guide,
C'eſt le goût ſeul, c'eſt l'amour.
Témoin mon zele ſincere
Pour notre charmant Prélat, *
Que je reſpecte & révere
Par devoir & par état;
Mais que mon cœur délicat
Chérit cent fois plus encore.
Son Alteſſe & ſa grandeur
Sont en lui ce qu'on honore:
Ses ſentimens & ſon cœur
Sont en lui ce que j'adore.

* *M. l'Archevêque de Reims.*

EPITRE VIII.

A Monsieur DE POUILLY,

Lieutenant des habitans de la ville de Reims.

Au ſujet de ce qu'un Médecin, en préſence de M. l'Archevêque de Reims, avoit dit à l'Auteur qu'il étoit fichu du vent de Biſe. *M. l'Evêque de Pouilly, frere de M. de Burigny connu par des ouvrages utiles & ſçavans, eſt mort il y a quelques années, extrêmement regretté à Reims. Cette ville lui avoit les plus grandes obligations. Il avoit trouvé le moyen d'y faire venir de l'eau de riviere, au lieu de l'eau de puis qu'on y buvoit auparavant. Il fit conſtruire des fontaines publiques avec les ſecours que lui fournit M. Godinot, Chanoine de la Cathédrale. On verra ci-après l'Epitaphe de ce Chanoine, ſi célébre par le bon vin mouſſeux de Champagne, ſur lequel il avoit gagné des ſommes immenſes. C'eſt encore à M. de Pouilly, que l'Académie de Peinture & de Sculpture de Reims eſt redevable de ſon établiſſement. Il eſt auſſi l'Auteur d'un Livre fort eſtimé, qui a pour titre,* La Théorie des ſentimens agréables.

AMI, tu veux que je te diſe
Des nouvelles de ma ſanté,

Je ſuis tondu du vent de biſe :
Que ce mot ne te ſcandaliſe ,
C'eſt un arrêt que m'a porté ,
Devant un Prince de l'Egliſe ,
Un Membre de la Faculté ,
Docteur-Regent à barbe griſe
Et dans l'école accrédité.
Or j'en ſens la réalité ,
Et qu'il ne faut plus que je viſe
Qu'aux plaiſirs de l'éternité.
Ainſi , de moi quoiqu'on médiſe ,
Que par fois on me timpaniſe ,
Je te proteſte , en vérité ,
Que je ne fais plus de ſotiſe :
Non , par eſprit de ſainteté ,
(Je ne veux qu'on me canoniſe ,
Ni que dans la poſtérité
Ma fète un jour on ſolemniſe ;)
Mais par impoſſibilité.
Mon eſtomach débilité
Eſt ſurchargé d'une ceriſe ;
Le vin pur , le moins frelaté ,
Et la liqueur la plus exquiſe
S'aigrit & tourne en acreté.
C'eſt tous les jours nouvelle criſe
Et nouvelle incommodité ,

Tantôt pour un petit pâté,
Ou pour la moindre friandiſe
Dont en paſſant j'aurai goûté,
Et du ſeul bout du doigt tâté.
Ainſi je ne ſuis plus de miſe
Dans un repas, ni près de Liſe;
Et ſi quelque jeune beauté,
Griſette, Bourgeoiſe ou Marquiſe,
Se trouvant par hazard épriſe
De mon gros minois picoté,
Sur mes talens avoit compté,
Elle auroit fait mauvaiſe priſe:
Et ſi ſon cœur étoit tenté
De ces plaiſirs que tant on priſe,
Et qu'autrefois j'ai tant chanté,
Qu'elle ſe trouveroit ſurpriſe
Et honteuſe de ſa mépriſe,
De voir qu'elle auroit acheté
Si pitoyable marchandiſe!
Car je ſens ma caducité,
Et que je ſuis plus vieux qu'Anchiſe;
Ainſi, mon cher, de tout côté
Je ſuis logé ſous la remiſe.
Malgré tant de calamité,
Dans cet état d'infirmité,
Me tenant coi dans ma chemiſe,

Je conſerve un peu de gaité,
A l'homme ſage elle eſt permiſe.
Avec quelque ami je deviſe,
Ou je fais des rimes en *té*,
Quelqu'en ſoit la difficulté :
C'eſt ce qui m'excite & m'aiguiſe,
Et ce ſeul plaiſir m'indemniſe
De tout autre que j'ai quitté,
Mais non ſans l'avoir regretté.
O toi ! dont la tête raſſiſe
Dès ton printems, dans ton été,
Penſant avec ſolidité,
Ne fit jamais folle entrepriſe
D'excès, ni de témérité,
Dans l'âge où la vivacité
En quelque façon l'autoriſe :
Toi, qui manges ſans gourmandiſe
Et bois avec ſobriété ;
Qui ſçais aimer avec franchiſe,
Avec goût, ſans légereté,
Et même avec fidélité,
Sans craindre d'Amour la ſurpriſe,
Et ſans perdre ta liberté ;
Qui, ſans donner dans la bêtiſe
Dont le vulgaire eſt entêté,
Avec l'exacte probité

D v

Conſerves ta raiſon ſoumiſe
Aux us de la ſociété :
Enfin, en qui la volupté
Avec la ſageſſe eſt admiſe :
Pareſſeux, ſans fainéantiſe ;
Par qui, dans ton oiſiveté,
Toute vérité fut conquiſe,
A force d'avoir médité ;
Dans la place qui t'eſt commiſe,
Avec toute l'habileté
Pour de ſi grands projets requiſe,
Veux bien travailler ſans remiſe
Pour la publique utilité,
Et pour le bien d'une Cité
De qui l'eſtime t'eſt acquiſe :
O toi ! que chacun préconiſe,
Et qui l'as ſi bien mérité,
Que ce que tu fais, t'éterniſe !
Philoſophe ſans apreté,
Qui de rien ne ſe formaliſe,
Et qui s'eſt toujours contenté
Que ſon exemple nous inſtruiſe,
Sans reprendre avec dureté
Un ami, pour faute commiſe ;
Qui voit avec tranquillité
Tout le monde vivre à ſa guiſe.

Cher ami, qui me favorise
Quelquefois d'un peu de bonté,
Des maux dont je suis tourmenté
Je t'ai fait la brêve analyse ;
Par l'amitié que m'as promise
Prens-en pitié, par charité.
Que ta sage main me conduise,
Pour faire, en cette extrémité,
Vertu de la nécessité ;
Et ne crains pas que je méprise
L'avis que tu m'auras dicté,
Trop digne d'être respecté.
Adieu, je sens que je m'épuise,
Et que de mes rimes en *ise*
Tu dois être bien dégouté.
Mes respects à ton Artemise,
Ainsi qu'à la tendre Heloïse.
Je suis avec sincerité,
Estime & cordialité,
Sans flatterie, & sans feintise,
Ainsi que j'ai toujours été, &c.



EPITRE IX.

A DIOGENE,

Sur M. de Pouilly & sur son Livre de la Théorie des sentimens agréables.

PAUVRE Diogene, crois moi,
Éteins la lanterne mistique
Qu'en plein midi, d'un air caustique,
Tu portes toujours devant toi :
Ce vrai sage, cet homme unique
Qu'en cherchant, tu n'imaginois
Que comme un être chimérique,
Je l'ai trouvé, je le connois.
Des Cyniques de ton espece
Il n'a point la férocité ;
Mais il unit la politesse
Avec l'exacte probité.
Aimable, & parfait philosophe,
Jamais le Portique vanté
N'en a vû de pareille étoffe
Dans la célebre Antiquité.
Des prétendus Sages de Grèce
Il n'a point la sévérité ;
Mais il couronne la sagesse

Des roſes de la volupté.
Dans toute la philoſophie
Des plus profonds, des plus ſçavans,
Rien n'égale ſa *théorie*
Des agréables ſentimens.
Il penſe, & prouve par lui-même
Que la vertu fait le bonheur;
Il n'invente point ce ſiſtême;
Mais il le puiſe au fond du cœur.
Il ſçait, qu'outre la récompenſe
Qu'à l'homme ſage Dieu promet,
On eſt récompenſé d'avance,
Par le bien même que l'on fait;
Que, pour un homme de mérite,
Il n'eſt point de plaiſir plus grand
Que l'applaudiſſement tacite,
Et la juſtice qu'on ſe rend;
Que ce ſeul ſentiment intime
A l'homme ſage ſuffiroit,
Quand même des autres l'eſtime,
Dont il eſt sûr, lui manqueroit.
Il adore un Etre Suprême,
Un intelligent Créateur:
Il veut qu'on eſpere & qu'on aime
Un maître, un pere, un bienfaiteur
Il prétend que cet Etre ſage,

Du ſein des beſoins, des deſirs,
Quand on en modère l'uſage,
Fait éclore tous nos plaiſirs;
Que de la vertu l'exercice
Eſt profitable & gracieux,
Au lieu que l'excès ou le vice
Eſt pénible & pernicieux.
Il prouve tout ce qu'il avance
Par le plus clair raiſonnement,
Tirant comme une autre évidence
Du fond même du ſentiment.
Ce qu'il enſeigne, il le pratique :
Il porte un flambeau qui nous luit;
Mais le chemin qu'il nous indique,
Eſt celui que lui-même il ſuit.
On n'y trouve, en ſuivant ſes traces,
Que des plaiſirs & des douceurs
Préparés par la main des Graces;
Il ſemble parſemé de fleurs.
Une douce & ſecrette joie
Fait le tiſſu de ſon bonheur :
Tous ſes jours ſont filés de ſoie,
L'or plus brillant eſt moins flatteur.
De ſes talens, de ſon génie
Il fait un généreux emploi
Pour le bonheur de ſa patrie,

Et ſans aucun retour ſur ſoi.
Il a le flatteur avantage
De n'avoir point de vrai rival,
Et du portrait qu'il fait du ſage
Lui-même il eſt l'original.
J'en fais cette ébauche, ſans craindre
Qu'on m'accuſe de le flatter ;
Mais c'eſt trop peu que de le peindre,
Heureux qui pourra l'imiter !
Cher Diogene, voilà l'homme
Qu'en vain ailleurs tu chercheras :
Je l'offenſe, ſi je le nomme ;
C'eſt à Reims que tu le verras.



EPITRE X.

A Monsieur DESSEAUX,

Chanoine de Reims, Recteur de l'Université.

Il est habile Orateur, grand Prédicateur, & bon Poëte. C'est lui qui a fait les Vers & les Emblêmes des Arcs de Triomphe élevés à Reims pour la convalescence & les victoires du Roi. Il avoit été tenté de quitter Reims pour une Charge qu'on lui offroit à la Cour.

NE quitte point ton heureuse patrie,
Pour habiter un plus brillant pays :
Jouis ici sans chagrin, sans envie,
De l'estime de tes amis.

Vis parmi nous, pour l'honneur du Chapitre,
Et pour le bien de l'Université ;
On te chérit à Reims à plus d'un titre,
Et tu serois trop regretté.

En te perdant, on perdroit plus d'un homme :
On trouve en toi l'Auteur, le Traducteur,
Fléchier, Boileau, Santeuil & Chrisostome,
Et le Poëte & l'Orateur.

Tu vaux tout ſeul toute une Académie,
Pour compoſer ſérieux ou badin,
En proſe, en vers, Sermon, ou Comédie,
Soit en François, ſoit en Latin.

Docteur en Droit, docte en Théologie,
Tantôt le luth, tantôt la harpe en main,
Tu fais chauſſer à ta Muſe amphibie,
Le cothurne & le brodequin.

Dans le ſolide & pour la bagatelle,
Tout à la fois & profond & galant,
Dans la tribune, en chaire, en la ruelle,
Tour à tour brille ton talent.

Tu réunis le ſçavoir & la grace,
La gentilleſſe, & l'érudition :
Tu ſçais voler de Sion au Parnaſſe,
Et du Parnaſſe au Mont Sion.

Rien ne te coute, Elégie, Epigramme,
Rondeau, Deviſe, Anagramme, portrait.
Bouquet, Chanſon, Eglogue, Epitalame,
Auſſitôt dit, auſſitôt fait.

De jour en jour tu vois que la victoire
De notre Roi couronne les exploits,

Pour célébrer ſes bienfaits & ſa gloire ,
Nos cœurs n'empruntent que ta voix.

Dans tous les goûts tu brilles ſur la ſcene ,
Et nul Auteur ne peut te ſurpaſſer ,
Il en faudroit au moins une douzaine ,
Cher Deſſeaux , pour te remplacer.

EPITRE XI.

AU MEME.

Il avoit envoyé à l'Auteur une Ode de ſa façon ſur la mort de Monſieur de Pouilly , à qui l'Epitre VIII. eſt adreſſée.

J'Ai partagé votre juſte triſteſſe ,
Et quoi qu'abſent , j'ai ſenti vos malheurs :
Au bien public pour peu qu'on s'intéreſſe ,
A vos regrets on doit joindre ſes pleurs.
Trop digne objet d'eſtime & de tendreſſe
Pouilly n'eſt plus , uniſſons nos douleurs.

Son amitié , qui me combloit de gloire ,
Augmente encor mes ſenſibles regrets :
Pouilly n'eſt plus, ah! pouvons nous le croire ,
Quand dans nos cœurs il doit vivre à jamais,

Et ſurement dans la triſte mémoire
Des citoyens comblez de ſes bienfaits !

Vit-on jamais un plus vaſte génie,
Tant de vertus avec tant de talens,
Tant de ſçavoir & tant de modeſtie,
Tant de mérite avec tant d'agrémens ?
Quel citoyen plus cher à ſa patrie
Par ſes travaux & ſes ſoins bienfaiſans !

C'eſt par ſes ſoins & ſes utiles peines
Que Reims jouit de ſalutaires eaux,
Et que la Veſle en diverſes fontaines
Aime à couler par de riches canaux :
C'eſt par lui ſeul que de Rome & d'Athènes
Vos citoyens pourront être rivaux.

Mais il laiſſa les arts dans leur enfance.
Qui déſormais deviendra leur tuteur ?
Où retrouver cette mâle éloquence,
Son zèle actif, & ſa noble douceur ?
Qu'il faut avoir de force & d'aſſurance,
Pour hazarder d'être ſon ſucceſſeur !

Mais Dieu ! que dis-je ? il ſurvit à lui-même,
Il vit encor dans ce ſçavant écrit. *

* *La Théorie des ſentimens agréables.*

Par ſon profond & ſublime ſiſtême
Il nous inſtruit : ce ſage nous apprit
Que la vertu fait le bonheur ſuprême ;
Soyons toujours guidés par ſon eſprit.

Il laiſſe un fils à la fleur de ſon âge,
Qui ſent déja le prix de la vertu :
Que nos regrets animent ſon courage !
Qu'il ſuive en tout ce ſentier peu battu !
Et qu'à ſon tour il mérite l'hommage
Que l'on ne rend que lorſqu'il eſt bien dû !

EPITRE XII.

A Monsieur BERGEAT,

Bailli de Reims, homme de confiance de M. l'Archevêque, & ami particulier de l'Auteur. M. Bergeat étoit tombé malade en travaillant aux Archives de l'Archevêché.

Depuis longtems, mon cher Bergeat,
De vous je n'ai reçu miſſive ;
Mon amitié toujours craintive
Doit donc trembler pour votre état,
Ou vous ſoupçonner d'être ingrat ;
Or jugez quelle alternative

Pour mon cœur tendre & délicat.
Ainſi, par lettre déciſive,
Donnez-moi bon certificat
Et d'une amitié reſpective,
Sçachant combien la mienne eſt vive,
Et qu'aucun mal ne vous abat :
Car d'ici dans la perſpective,
Je crois vous voir ſur le grabat,
D'autant que poitrine chétive
Vous met ſouvent hors de combat.
Pour mettre en ordre quelque Archive,
Ou déchifrer maint vieux Contrat,
Vous travaillez comme un forçat :
J'appréhende la récidive.
Vous ſçavez que notre Prélat
N'eſt pas ſi fort ſur le *qui vive* ;
Qu'il ſacrifieroit maint ducat
Pour que notre cher Bailli vive.
Renoncez au Notariat,
Ainſi qu'à l'amoureux ébat,
Malgré votre humeur tant laſcive,
Ou bientôt ſur la ſombre rive
S'en iroit Monſieur l'Avocat :
Quoiqu'en diſe notre Baillive
A l'œil vif, au teint incarnat,
Il faut, ma foi, qu'elle ſouſcrive

A ce terrible résultat,
Et que de vous elle se prive ;
Quoique friande comme un chat,
Elle est femme trop attentive,
Pour faire sur ce le sabat.
Que si par hazard il arrive
Que cet état de célibat
Lui cause vapeur convulsive,
De notre gent porte rabat
La charité toujours active,
Mieux que nénuphar & qu'orgeat,
Pourroit la guérir sans éclat,
Et leur adresse est excessive.
Il vaut mieux que quelque béat,
Vous servant de Vice-Légat,
Pour vous soulager la cultive ;
Puis dans peu d'ici je dérive
Pour remplir mon Canonicat ;
Pour elle quelle expectative !
Adieu, mon très-cher Magistrat.



EPITRE XIII.

AU MEME.

A l'occaſion d'une Piéce de Vers de M. l'Abbé de l'Attaignant, dont M. Bergeat avoit fait une juſte critique.

VOus ſçavez comme tout Poëte
De ſon ouvrage eſt entêté,
Juſqu'où ſa manie indiſcrette
Pouſſe la ſotte vanité :
Jugez combien dans ma retraite
En peu de tems j'ai profité ;
Puis qu'avec tant d'humilité,
De la critique par vous faite
Je reconnois la vérité,
La prenant pour preuve complette
De goût & de ſincerité.
Jugez ſi ma Muſe eſt coquette
Avec tant de docilité.
Non, mon ami, je le repete,
J'aime bien moins être flatté,
Que je ne crains d'être gaté
Par le poiſon de la fleurette
Et ſi je parois enchanté,

Quand quelque Epitre ou Chanſonnette,
Enfant de mon oiſiveté,
Plaît dans notre ſociété,
J'aime auſſi qu'un ami me traite
Et me parle avec équité.
Adieu, mon cher, je vous ſouhaite
Pour l'an prochain joie & ſanté,
Et ſatisfaction complette.
On dira, ſi je ſuis Prophete,
Que vous l'avez bien mérité.

EPITRE XIV.

A MADEMOISELLE FAVART.

Cette Epitre eſt écrite à une Demoiſelle de Reims de qui l'Auteur feint poétiquement d'être amoureux. C'eſt un adieu qu'il lui fait en partant pour Paris. Cette Demoiſelle extrémement aimable, & plus reſpectable encore, avoit une voix admirable, jointe à toutes les qualités que l'Auteur lui donne dans cette Epitre.

AIMABLE Favart,
A gentil corſage,
De qui l'air mignard,
Le joli ramage

Et

Et le doux regard
Pourroient du plus ſage
Cauſer le naufrage ;
Du jeune égrillard
Comme du vieillard,
Sûre du ſuffrage ;
De qui le langage
Eſt naïf, ſans art,
Comme le viſage
Sans rouge & ſans fard.
Près de mon départ
Pour un long voyage,
Reçois mon hommage
Et rimes en *ar* ;
Et garde en otage
Un cœur qui s'engage
A ſuivre ton char
Sans être volage.
Adieu badinage
Et ſtile gaillard :
Loin de ce rivage,
Le chagrin grognard
Sera mon partage.
Dans ton voiſinage
Tout vin eſt nectar,
Le ciel ſans brouillard,

Les jours ſans nuage.
Sans toi, toute plage,
La cour de Céſar
N'eſt qu'un lieu ſauvage,
Un triſte Hermitage,
Où mon œil hagard
Par tout n'enviſage
Rien qui le ſoulage;
Où tout ſeul à part,
Plein de ton image
Qui m'e dédomage,
Je fais à l'écart
Un ſot perſonnage.
Tout me décourage;
Quand je ne préſage
Te revoir que tard,
Le plaiſir m'outrage.
Ah ! petit bâtard,
Dieu colin maillard,
Qu'un tendre eſclavage
Cauſe de ravages !
Sous ton étendart
Que l'on voit d'orages !
Mais, contre ton dard
Que mettre en uſage ?
Eſt-il un rempart ?

Que sert le courage ?
On aime à tout âge ;
J'en tiens pour ma part,
Et c'est ton ouvrage,
Aimable Favart.
Mais mon griffonage
A rempli la page ;
Je suis un bavard.
Pardonne-moi, car
Je t'aime à la rage.

EPITRE XV.

A MADAME ROLAND,

Femme du Trésorier de France de ce nom, charmante par l'esprit, la figure & le caractere. L'Auteur soupoit tous les Dimanches à Reims avec elle chez M. de Resicour, pere de cette Dame. Elle lui écrivit que pendant son séjour à Paris, un autre alloit prendre sa place dans leur société, s'il ne revenoit au plutôt ; M. l'Abbé de l'Attaignant lui fit cette réponse chez M l'Archevêque de Reims, où il demeuroit alors.

CHEZ votre bon papa mignon
A table ai-je toujours la place

Qu'on m'avoit offerte avec grace,
Et que j'acceptai ſans façon ?
De la perdre l'on me menace,
Et plus d'un rival, ce dit-on,
Me calomnie avec audace,
M'accuſant de déſertion,
Dans l'eſpoir que, ſi l'on m'en chaſſe,
Il en prendra poſſeſſion.
Mais ſur votre protection
Je compte toujours, quoiqu'on faſſe,
Et que cet écrit, que je trace
Avec zéle & ſoumiſſion,
Préviendra la preſcription.
Je ſçai qu'une trop longue abſence
Peut mériter punition,
Quand ce n'eſt que par inconſtance
Et faute de reconnoiſſance
Qu'on s'éloigne d'une maiſon
Dont on a plus d'une raiſon
De cultiver la bienveillance ;
Mais quand c'eſt par néceſſité
Plutôt que par légereté,
On eſpere un peu d'indulgence ;
Et je vous jure, en vérité,
Qu'ici je ne ſuis tant reſté
Que pour affaire d'importance,

Et pour rétablir ma ſanté
Qui va toujours en décadence :
Que dans ce pays enchanté
Où les plaiſirs font réſidence,
Aucun objet ne m'a tenté ;
Et que ſur vous nulle beauté
N'emporte ici la préférence :
Que de votre ſociété
J'ai trop connu tout l'avantage,
L'agrément & la ſûreté,
Pour qu'ailleurs rien m'en dédomage ;
Et que j'aime mille fois mieux
Vos petites Dominicales,
Que ces brillantes Saturnales
Que font ici nos demi-Dieux.
Ce ſont ou repas ennuyeux,
Triſtes & cérémonieux,
Ou véritables Bacchanales,
Où des contes faſtidieux,
Des équivoques triviales,
Et les ordures les plus ſales
Tiennent lieu des propos joyeux
Et de ce ſel ingénieux
Qui regne en vos fêtes frugales.
Auſſi les ai-je peu hanté
Ces modernes Sardanapales

Peu faits pour ma foible ſanté ,
Et les ai-je laiſſé bien vîte ,
Heureux de revenir au gîte
Bien fatigué , bien dégoûté ,
Chez le cher Prélat que j'adore ,
Et qui de ſes bontés m'honore ;
Et vous proteſte que ſans lui ,
Ce Paris que tout le monde aime ,
Et qu'autrefois j'aimois de même ,
Ne m'eût cauſé que de l'ennui.
Ce même Paris aujourd'hui
M'eſt devenu méconnoiſſable :
Tout ce que j'y trouvois d'aimable
Semble avoir perdu ſes appas :
Toutes ces brillantes coquettes
A qui j'ai tant conté fleurettes ,
Et dont je ſuivois tous les pas ,
Me ſemblent des marionnettes
Dont je vois les groſſiers reſſorts ,
Dont tout l'eſprit n'eſt que bluettes ,
Apparences & faux dehors.
Aux ſpectacles qui les raſſemblent ,
Toutes les femmes ſe reſſemblent ,
Laide ou belle , ce n'eſt que fard :
Du moins à Reims on plaît ſans art ,
Et j'aime la ſimple nature :

Ici ce n'eſt qu'enluminure.
Mais n'eſt-ce point vous, par hazard,
Qui m'auriez rendu difficile
Sur les beautés de notre Ville,
Qui me plaiſoient de prime abord ?
Vous pourriez bien leur faire tort ;
Car ſi-tôt que quelque objet rare
Que j'entens vanter en tous lieux,
Vient ſe préſenter à mes yeux,
Tout auſſi-tôt je le compare
Avec votre air & vos façons ;
Et jamais ces comparaiſons
Ne tournent qu'à votre avantage.
Pour l'eſprit & pour le viſage
Cent & cent fois j'ai dit tout bas :
Il ſemble que ma bonne amie
Eſt plus aimable & plus jolie,
A plus d'eſprit & plus d'appas ;
Ses manieres ſont plus aiſées ;
Elle a de plus fines penſées
Qu'elle exprime plus joliment.
Tout ceci n'eſt que pour vous dire
Qu'étant toujours ſous votre empire,
Et n'étant point un déſerteur,
Vous devez m'accorder la grace
De me maintenir dans ma place,

Et la deffendre avec ardeur.
Comptez ſur ma reconnoiſſance,
Mon zéle, mon obéiſſance :
Ce compliment n'eſt point ſuſpect,
Puiſque vous ſçavez le reſpect
Avec lequel, &c.

EPITRE XVI.

A MONSIEUR DE MAISONSELLE.

C'eſt ici une réponſe à une Lettre en vers, que M. de Maiſonſelle, Directeur des Aides à Reims, avoit écrite à M. l'Abbé de l'Attaignant. Dans cette Lettre, M. de Maiſonſelle avoit fait des portraits de pluſieurs perſonnes de Reims. M. L'Abbé de l'Attaignant ajoute à chacun de ces Portraits des traits de ſa façon qui prouvent le goût & le talent qu'il a toujours eu de louer, & ſon éloignement pour la ſatyre. Mais avant que d'en venir à cet endroit de ſon Epitre, il aſſure ſon ami, qu'il ne l'a jamais ſoupçonné d'être l'auteur d'une Piéce anonyme & ſatyrique qui avoit courru à Reims, & qu'on attribuoit injuſtement à M. de Maiſonſelle. Les portraits des perſonnes qui ſont nommées dans cette Epitre ne peuvent guère intéreſſer que ceux qui connoiſſent la ville de Reims.

DE votre Epitre & tendre & poëtique,
Ami féal, très-grand merci vous dis :

Sçavez si bien l'art de la Rhétorique,
Que d'un Magot feriez un Adonis.
Mais, pour prouver que n'êtes point caustique,
Et que jamais votre Muse Lyrique
De son prochain ne parle avec mépris,
Vous m'encensez ainsi qu'une relique,
Vous me mettez au rang des beaux esprits:
Vous me louez d'un stile hyperbolique;
Vous m'exaltez, &, selon vous, je suis
Le Benjamin de toutes les Iris;
J'enleverois à Medor Angélique;
Je séduirois & Lucrece & Laïs;
Sur Amphion je l'emporte en musique.
C'en est par trop, mon cher: à mon avis,
Louange outrée équivaut à critique;
Et clair-voyans n'y sçauroient être pris.
Pour me louer d'un air problématique,
Et qu'on me croye au moins valoir mon prix,
Dites en bref, il est de mes amis;
Vous aurez fait tout mon panégyrique.
Pour vous avoir soupçonné d'être Auteur
De Vers piquans, d'anonyme Satire,
Je connois trop votre esprit, votre cœur;
Et dans vos yeux trop facile est de lire
La probité, la vertu, la candeur
Qu'en tout votre air nature sçut inscrire.

Vous sçavez trop joindre au talent flateur
De bien parler, comme de bien écrire,
Tous les talens, hors celui de médire
Du genre humain. Vous sçavez qu'un censeur
N'opere rien, si bien qu'il puisse dire
De son prochain ; qu'un cynique railleur
Se fait haïr, même lorsqu'on l'admire.
L'art de rimer est un art séducteur,
Une manie, un transport, un délire :
Livrons-nous-y, mais rimons sans fureur ;
Et si quelqu'un nous critique ou déchire,
Que le mépris soit notre seul vangeur.
Que l'Amour soit le Dieu qui nous inspire :
Soyons rivaux sans chercher à nous nuire,
Ne disputant jamais qu'avec douceur
A qui des deux chantera mieux Thémire.
Vous l'avez fait déja d'un air vainqueur,
Et je me sens glorieux d'y souscrire.

On reconnoît aisément d'Herbigny *
Dans ce portrait où votre main fidele
Nous a si bien rapellé Philomele
En Rossignol transformée aujourd'hui :
Quand on l'entend, on diroit que c'est lui ;
Quand on la voit, on diroit que c'est elle.

* *Mlle Favart, à qui l'Epitre XIV. du second Livre est adressée.*

Quels yeux charmans ! quels regards enchanteurs !
Quels ſons touchans, & quelle voix ſonore !
Que ſes talens, que ſes traits ſont vainqueurs !
Tel qui la voit, ou qui l'entend, l'adore.
Pour écouter ſes aimables chanſons,
Tous les Amours accourent ſur ſes traces;
Elle les ſçait attirer par ſes ſons,
Et les fixer près d'elle par ſes graces.

Non moins adroit dans vos autres portraits,
On reconnoît la Salle traits pour traits.
Vous la placez dans un coin ſolitaire,
Et vers le ciel élevant ſes beaux yeux
Où l'Amour prend ſes traits victorieux :
Vous l'y logez lui-même & tout Cithere ;
Où pourroit-il jamais ſe placer mieux ?

Je reconnois le pinceau d'un grand maître
Dans cet objet préférable à Cypris ;
J'y vois Pouilly, * (quelle autre pourroit-ce être ?)
Avec un doux & modeſte ſouris,
Mais ſans courroux, traiter avec mépris

* *Femme de M. de Pouilly, à qui l'Epître VIII. du ſecond Livre eſt adreſſée.*

Tous les Amours que ſes beaux yeux font
naître.
On voit aſſez, dès le premier coup d'œil,
Que cette jeune & charmante étrangere,
Belle ſans art, & fiere ſans orgueil,
Eſt de Champeaux * digne fille d'un pere
Dont le mérite eſt partout ſi connu,
Qui l'envoya chez l'aimable Glycere ¶
Comme en ſa ſource, y puiſer la vertu,
Et pour l'orner du rare don de plaire.
Nous retrouvons Rolland dans Eucharis: †
C'eſt cette Nimphe, ou plutôt cette Grace
Qui, préférant le ſéjour du Parnaſſe
Aux agrémens, aux plaiſirs de Cypris,
Vint pour s'inſtruire en ce lieu ſolitaire,
Non pour briller, ni pour apprendre à plaire;
(Elle ſçait trop comment on plaît ſans art;)
Mais pour ſe faire une utile reſſource,
Et pour puiſer la lumiere en ſa ſource
Dont Apollon lui-même lui fait part.
Cette victime & fille d'Amphitrite

* *Niéce de M. de Pouilly, née en Eſpagne.*

¶ *Madame de Pouilly.*

† *La même à qui l'Epitre XV. du ſecond Livre eſt adreſſée, & à qui M. de Pouilly, ſon allié, montroit la Philoſophie & toutes les hautes ſciences dont elle a infiniment profité.*

Que regrettez à bon titre avec nous,
C'eſt Savigny dont le rare mérite §
Auroit bien dû lui rendre un autre époux
Dans ce pays, ſa ſeconde patrie
Que ſa préſence eut encore embellie;
Séjour qu'elle eut encor rendu plus doux:
Car ſur ce point je penſe comme vous;
Reims à Paris me paroît préférable;
Je ne ſçai point de pays plus aimable;
Et, comme avez ſi bien dit dans vos vers,
Il eſt pour moi Verſailles, l'univers.
C'en eſt aſſez d'y trouver une amie *
Qui de ſon ſexe avec tout l'agrément,
De l'autre encor joigne le jugement;
En qui ſageſſe à volupté s'allie;
Qui ſe prêtant à la tendre folie
De ſon ami, l'en raille finement;
Et qui riant de l'amour qu'elle inſpire,
En le traitant avec ménagement,
En badinant, trouve l'art de réduire
A l'amitié le plus vif des Amans.
Puis, à Paris quoi qu'en tout on excelle,
N'avons-nous pas ici tout ce qu'il a?
Puiſque en Jaunet ¶ nous retrouvons Silva,

§ *Veuve d'un Capitaine de Vaiſſeau.*
* *Madame Coquebert, femme du Procureur du Roi de Reims.*
¶ *Habile Medecin de Reims.*

Et qu'en Pouilly § nous avons Fontenelle.
 Mais reprenons la ſuite des portraits,
Et repaſſons ſur ces charmans objets.
Sans doute Aubert † eſt la jeune Bergere
A qui déja vous adjugez le prix :
Vous jugez mieux, cher ami, que Pâris,
Et c'eſt l'avoir mérité, que vous plaire.
 Qui ne croiroit voir Minerve ou Pallas,
A voir d'Agny jeune & pleine d'appas,
Entre ſon fils & ſon aimable fille,
Guider de l'un la regle & le compas
En lui parlant de Siége & de Combats;
De celle-ci ſuivre des yeux l'aiguille,
Un plan à droite, à gauche un canevas ?
Quelle ardeur noble en ſes beaux yeux pe-
 tille,
Et que d'amours voltigent ſur ſes pas !
Qui la prendroit pour mere de famille ?
Non, non, d'Agny, non cette aimable enfant
N'oſe être encor rivale de ſa mere;
Et l'on prendroit plutôt pour ton Amant

§ *C'eſt le même à qui l'Epitre VIII. du ſecond Livre eſt adreſſée.*

† *La même que M. de Maiſonſelle a épouſée depuis. Elle étoit fille de Madame Aubert à qui l'Epitre XX. eſt adreſſée. Elle eſt morte il y a près d'un an.*

Que pour ton fils, ce jeune militaire.
Que tous les deux, pour plaire & réussir,
Suivent toujours tes leçons ou tes traces ;
L'un à la gloire est sûr de parvenir
Par sa valeur, & l'autre par ses graces.
Qu'avec plaisir je vois les trois Mutris,
Et les Amours qui volent autour d'elles,
De l'une à l'autre, incertains, indécis
A qui donner la pomme, des trois belles.
Oui, dans leurs mains vous prites le pinceau
Pour ébaucher un si joli tableau.
Votre Vénus & celle de Cythere
Ont toutes deux des traits si ressemblans,
Qu'Amour lui-même, en differens instâns,
A mille fois pris Le Leu pour sa mere. *
Ce sont ses yeux, ses regards enchanteurs,
Toujours si sûrs de triompher des cœurs ;
Son air, son port, ses façons engageantes ;
Son doux souris, ses graces prévenantes.
Quand vous traciez ce portrait tout divin,
Sans doute, Amour, vous conduisoit la main.
Quelle riante & gracieuse image
Vous nous donnez de l'aimable maison

* *Il sera souvent parlé de cette Dame dans le Recueil des Chansons. Madame Le Leu est l'épouse du Receveur des Tailles de Reims.*

De ces trois sœurs, maitresses sans partage, ¶
Où de vous voir j'ai souvent l'avantage;
Où, sans licence ainsi que sans façon,
On voit regner un charmant badinage;
Où la Folie est avec la Raison
En rendez-vous; gentil Aréopage
Où maint Arrêt se prononce en chanson
D'un ton joyeux, & n'en est pas moins sage;
Où tous les soirs s'assemblent mille Amours;
Pour l'embellir, s'il se peut, davantage,
Ami feal, presidez-y toujours.

EPITRE XVII.

AU MEME,

Qui avoit écrit à l'Auteur une Lettre en vers dans le tems que celui-ci étoit malade. Dans sa réponse M. l'Abbé de l'Attaignant fait l'éloge de la Ville & de la Société de Reims dont M. de Maisonselle avoit parlé dans sa Letre.

Pour tirer ma Muse endormie
De sa profonde léthargie,
Il falloit les sons gracieux

¶ *Mesdemoiselles Rouillé, Directrices de la Poste aux Lettres de Reims.*

De votre aimable poëſie,
Et les accens mélodieux
De votre divine harmonie.
Le croiriez-vous, qu'en ces beaux lieux
D'où toute contrainte eſt bannie,
Qu'à Paris ma chere patrie,
Séjour des Plaiſirs & des Jeux,
Séjour que tout le monde envie,
Tout me déplaît & tout m'ennuie,
Moi qui ſuis né voluptueux ?
Que par tout où l'on me convie,
Je ſuis mauſſade & ſérieux,
Moi que vous connoiſſez joyeux,
Et badin juſqu'à la folie ?
Apprenez donc qu'un rhume affreux,
Plus cruel qu'une maladie,
Me met dans cet état facheux :
Que je vais tomber en phtiſie ;
Que la nuit, ſans fermer les yeux,
Je touſſe & crache comme un vieux
De qui la poitrine eſt pourie ;
Qu'à la table la mieux ſervie
Et dans des repas ſomptueux
Où les mets valent l'Ambroiſie,
Et le vin le nectar des Dieux,
Je vis de ſoupe & de deux œufs,
Avec un peu d'eau dégourdie.

Or, dans cet état douloureux,
De rire on a fort peu d'envie.
Mais, par vos vers ingénieux
Déja toute ragaillardie,
Ma Muſe me paroît guérie,
Et prend ſon eſſort vers les Cieux;
Je ſuis malade, & je l'oublie.
Cependant pourquoi, je vous prie,
Paroiſſez-vous ſi dédaigneux
De Reims, cette ville chérie
Où vous paſſez pour amoureux,
Malgré votre philoſophie?
Eſt-ce qu'un rival plus heureux
Vous rend ce ſéjour ennuyeux?
Car je ſçai que la jalouſie
Peint tout en couleur rembrunie.
J'ai reſſenti de tendres feux,
Je connois cette frénéſie.
Par l'Amour plus induſtrieux
Toute contrée eſt embellie.
Pour moi, ſoit dit entre nous deux,
Je m'y plais, c'eſt ma fantaiſie;
Et je bornerois tous mes vœux
A l'habiter toute ma vie.
Là, le vin eſt délicieux;
Souvent on y fait chere lie.
On voit par tout des ennuyeux,

Et des Auteurs faſtidieux ;
Mais avec d'autres on s'allie :
De certains fats avantageux ,
Des Petits-maîtres orgueilleux ;
Ils nous donnent la comédie :
Des nouvelliſtes curieux
Qui reglent les États entre eux ;
Ce ſont ſujets de raillerie.
Mais j'y connois plus d'un génie
Que je mets au-deſſus de ceux
De la ſçavante Académie.
J'y ſçai des amis généreux ,
Des Belles ſans coqueterie ,
Des Sçavans ſans pédanterie ,
Des Chanoines qui ſont pieux
Et dévots ſans hipocriſie :
Des Graces ſans minauderie
Des jeunes gens laborieux ,
Rangés juſqu'à l'œconomie :
Des Financiers officieux
Et polis ſans cérémonie :
Des gens vifs ſans étourderie ,
D'autres froids ſans être ennuyeux ;
Mais , pour finir ma litanie ,
Ma foi , je n'y ſçai rien de mieux
Que votre aimable compagnie.

EPITRE XVIII.

A MONSIEUR DE COURTAGNON,

Alors Grand Maître des Eaux & Forêts de Champagne, qui étoit au lit pour un petit mal au pied qui augmenta dans la ſuite ſi conſiderablement, qu'il en mourut. L'Auteur étoit en retraite chez les Jéſuites à Reims lorſqu'il écrivit cette Epitre à M. de Courtagnon, homme de plaiſir & qui aimoit ſur tout beaucoup la table.

QUELQU'UN m'a dit que vous étiez au gîte
Pour un bobo qui n'aura point de ſuite,
Et que ce mal eſt bien loin du chignon.
Si je n'étois reclus comme un Hermite,
Je vous aurois déja rendu viſite,
Et je ſerois chez vous en rang doignon ;
A ce le goût & la mode m'invite.
Ne le pouvant, Lettre vous ſoit écrite,
Et l'écrirois, n'euſſai-je qu'un moignon.
Mais que de bruit ce petit mal excite !
De tout le monde êtes-vous le mignon ?
Petits & grands, manans & gens d'élite,
Qu'ayez au pied un corps, un ſimple oignon,
Chacun dans Reims s'inquiette & s'agite,

Eût-il le cœur plus dur qu'un Satellite,
Ou que ne l'eſt le noyau d'un brugnon;
L'ami loyal, comme le paraſite.
Oh! par ma foi, le Légat d'Avignon
Eſt moins chéri dans ſa terre bénite,
Que n'eſt ici le Sieur de Courtagnon.
On a raiſon; je ſçai qu'il le mérite;
Malheur à qui lui ſouhaite guignon!
Mais ſi n'etiez un ſi bon compagnon,
Si vous viviez par fois en Cénobite,
Si ne buviez Champagne & Bourguignon,
Si reformiez un peu cave & marmite,
Si vous aimiez un peu moins le trognon,
Point ne ſeriez giſſant ſur le rognon.
Songez-y bien: certain Sage débite
Que le mal vient ainſi qu'un champignon;
Il s'en faut bien qu'il s'en aille auſſi vite.

EPITRE XIX.

A MONSIEUR JAUNET,

Medecin de Reims, pour l'inviter à venir diner chez l'Auteur avec quelques uns de ſes amis.

Le moins caffard, le moins beat
De tous les gens portant rabat,

J'entens dans les troupes du Pape,
Doit ſans facon & ſans éclat
Mardi prochain mettre la nape.
Ce n'eſt ni feſtin d'apparat,
Ni grande cohue en Sabat,
Où l'on parle moins qu'on ne jape;
Mais monde choiſi, délicat,
Et beautés à qui rien n'échape.
Entre eux ſera gentil débat,
Sans ſe diſputer de la chape
Que donna jadis un Prélat;
Sans appeller un chat un chat,
Et ſans bleſſer celui qu'on drape.
Nous rirons du ſot & du fat,
Mais nous n'en rirons que ſous cape.
Jeune objet au tein incarnat
Verſera le jus de la grape :
Le Sieur & la Dame Bergeat,
Couple dont je fais grand état,
Vous invitent à cette *Agape*;
Et ſelon eux, cher Eſculape,
Vous en ſerez le meilleur plat.

EPITRE XX.

A MADAME AUBERT,

Femme du Receveur des Tailles de Reims, dont les deux Filles avoient quitté la maiſon paternelle pour aller au Couvent, où elles prirent toutes deux le voile le même jour. Ces deux Demoiſelles étoient ſœurs de Mlle Aubert, qui fut enſuite mariée à M. de Maiſonſelle. On verra dans cette Epitre que l'Auteur ne prend pas toujours le ton badin; qu'il eſt ſérieux, & penſe chrétiennement quand il le faut.

N'ÉCOUTEZ point la voix de ce monde prophane,
Qui ſans raiſon approuve, & ſans raiſon condamne:
Ces deux filles qu'à Dieu vous cedez aujourd'hui,
Sont ſes propres enfans, vous les tenez de lui.
Pere de l'univers, n'étoit-il pas leur pere,
Avant que ſon pouvoir vous en rendit la mere?
Reſpectez les deſſeins qu'a formés ſa bonté
Sur ces tendres enfans, de toute éternité.
Que le monde en murmure, & vous diſe avec larmes

Qu'on ne peut ſans rigueur immoler tant de
charmes ;
Souvenez-vous qu'Abel choiſit dans ſon
troupeau ,
Pour l'offrir au Seigneur , ce qu'il eut de plus
beau.
A leur fuite innocente , au tranſport de leur
zèle ,
On reconnoît aſſez la voix qui les appelle :
Leur pere n'a point fait avec témérité
Aucun vœu , comme fit le pere de Jephté ,
Qu'il prétende accomplir dans cette double
offrande.
C'eſt Dieu qui les inſpire , & qui vous les de-
mande ;
C'eſt de leur propre gré qu'elles vont aux
Autels
S'engager pour jamais par des vœux ſolem-
nels ,
Et que ſans regretter votre riche héritage ,
Elles croyent choiſir un plus noble partage ;
Pour les biens d'ici-bas n'ayant aucun deſir ,
Et n'eſperant qu'en ceux, que rien ne peut
ravir.
Jadis , Quand le Grand-Prêtre offroit deux
Tourterelles ,

A la

A la pitié du peuple il rendoit l'une d'elles :
Aujourd'hui toutes deux elles vont s'immoler,
Sans égard pour les pleurs qu'elles feront
couler.
Pleurez, pleurez ſur vous, Jéruſalem impie :
Le ſort que vous plaignez eſt trop digne
d'envie.
Vous reſtez dans l'orage expoſez à la mort,
Pourroient-elles nous dire, & nous touchons
au port.
Comparez, s'il ſe peut, vos plaiſirs & nos
peines,
Vos fauſſes libertés, avec nos douces chaînes,
Nos plus rudes devoirs, avec vos moindres
ſoins,
Notre pauvreté riche, avec vos vrais beſoins.
Au milieu de ce monde êtes-vous plus tran-
quilles
Que ces vierges ne ſont dans leurs ſacrés
aziles ?
Oui, ſans comparaiſon, votre ſort eſt plus
doux,
Vierges ſaintes : la paix n'habite que chez
vous ;
C'eſt la meilleure part que vous avez choiſie;

Et cette part jamais ne vous ſera ravie.
Que vous avez raiſon, lorſque vous mépriſez
Ces fragiles attraits par le vice encenſés !
Voyez quel eſt le ſort de ces beautez fameuſes :
Ce ſont pour la plupart d'illuſtres malheureuſes,
Célebres par les maux qu'elles ont fait ſouffrir,
Par leur propre malheur, ou par leur repentir.
Mais ſans aller chercher dans les vieilles chroniques
D'Helene & de Didon les hiſtoires tragiques,
Conſultez les objets qui s'offrent ſous vos yeux ;
Ces exemples préſens vous conviendront bien mieux.
Regardez ces beautez que le monde idolâtre,
Et quel rôle elles font ſur ſon fameux théâtre.
Qu'elles achetent cher le ſacrilege encens
Que donne à leurs appas une foule d'amans !
Que de peine & de ſoins, pour joindre la parure
Aux graces qu'elles ont reçu de la nature !
Que de peine & de ſoins, pour pouvoir captiver

De trop crédules cœurs, & pour les conſerver !
Que de tourmens ſecrets au ſein de leurs délices,
Et quelle douce paix dans vos ſaints exercices !
De combien de remords leur cœur eſt combatu !
Le vice coute plus encor que la vertu.
Mais pour celle qui fut trop fiere d'être belle,
Quel déſeſpoir affreux, quelle douleur mortelle,
Lorſque la faux du tems vient moiſſonner ſes fleurs,
Et fait de ſes amans autant de déſerteurs !
Alors le ſentiment de ſa propre foibleſſe
Se réveille trop tard, & ſuccede à l'yvreſſe :
Le mépris outrageant de ces mêmes mortels,
De qui la paſſion lui dreſſoit des autels,
Eſt l'unique tribut de leur reconnoiſſance,
Et de ſa vanité la juſte récompenſe.
Je ſçai que votre ſexe au droit de tout charmer,
Unit ſouvent celui de ſe faire eſtimer ;
Et qu'il a ſes vertus comme il a ſes foibleſſes ;
Ainſi que ſes Laïs, le monde a ſes Lucrèces :
Mais il faut l'avouer ; cet azile ſacré
Eſt contre ces périls un port plus aſſuré.

Lorſque vous prononcez ces vœux qui vous engagent,
Vous ſubiſſez un joug que cent autres partagent,
Vous ne vous ſoumettez qu'à de prudentes loix :
Mais les nœuds de l'hymen vous rendent quelquefois
Victimes des fureurs, de l'humeur, du caprice.
Mais ſuppoſons enfin que votre ſort s'uniſſe,
Par un heureux hazard, avec un tendre époux,
Aimable, jeune & ſage, enfin digne de vous :
Vous ne connoiſſez pas les ſoucis du ménage.
Que ne leur dites-vous, vous mere aimable & ſage,
Ce qu'il faut éprouver de périls, de tourmens,
Pour porter, mettre au jour, élever des enfans ;
Dans combien de douleurs on paſſe ſa jeuneſſe ;
Comment tout d'une mere allarme la tendreſſe ;

Ce que vous a couté leur éducation ;
Que de trouble & de ſoins, & que d'attention
Pour verſer dans leur cœur la divine ſemence
Des vertus, des talens, dès leur plus tendre enfance.
Ne les regrettez point tous ces tourmens paſſés :
Par le choix qu'elles ſont, ils ſont récompenſez.
Loin donc de murmurer contre la providence,
Adorez ſes décrets avec reconnoiſſance.
Quelque ſoit votre amour, euſſiez-vous pû jamais
Leur procurer un ſort auſſi rempli d'attraits ?
Car n'imaginez pas qu'en ces ſaintes retraites
Le cœur n'éprouve pas de délices ſecretes ;
Et que la pénitence, ainſi que ſes rigueurs,
N'ait pas de vrais plaiſirs, & de ſaintes douceurs.
Demandez, demandez à cette illuſtre Abbeſſe *

* *Madame l'Abbeſſe de S. Etienne de Reims qui ſe nommoit Madame Tibergeot. Elle a été remplacée après ſa mort, par Madame de Grieux.*

A qui vous avez ſçu confier leur jeuneſſe :
Sur ſon auguſte front quelle ſérénité !
Elle unit l'enjouement avec la ſainteté :
D'une noble origine , aimable , jeune & belle ,
Les plaiſirs , les honneurs ſembloient tous faits pour elle ;
Mais elle a préféré cette ſolide paix
Qu'au milieu de ce monde on ne trouva jamais.
Puiſſent vos chers enfans , puiſque Dieu les appelle ,
Jouir encor longtems d'un ſi parfait modelle.

Fin du Livre ſecond.





EPITRES.

LIVRE TROISIÈME.

EPITRE I.

A MONSIEUR DE LA RIBELLERIE,

Sécrétaire du Roi, & premier Commis au Département des Eaux & Forêts. L'Auteur ſollicitoit une coupe de bois pour le Chapitre de Reims, dont il eſt Chanoine & Agent.

AU Sieur de la Ribellerie,
Homme ſi connu, ſi vanté
Pour ſon mérite, ſon génie,
Ses talens, ſon habileté,
Sa délicateſſe infinie,
Salut, honneur, joie & ſanté.
Certain Chanoine député
De la part de ſa Compagnie,
Pour une affaire de *Grurie*;
Qui vous a tant ſollicité,

Qu'il eſt bien ſûr qu'il vous ennuie
Autant qu'il fait de ſon côté.
Pour que de ſa monotonie
Ne ſoyez enfin dégouté,
Et pour faire diverſité,
En rime aujourd'hui vous ſuplie
D'un peu plus de célérité,
Pour qu'à Reims il ſe juſtifie.
En province on eſt entêté
Que toute affaire bien ourdie,
Soit de grace, ſoit d'équité,
Pour le peu qu'elle ſoit ſuivie,
Doit dans quinzaine être finie;
Que, ſans nulle difficulté,
Tout Miniſtre nous expedíe.
Par mainte lettre on injurie
Ce Chanoine plus haut cité:
On lui dit qu'il n'eſt arrêté
A Paris, ſa chere patrie,
Que par la ſeule volupté,
Pour ſes devoirs en léthargie.
Le voilà donc décrédité,
Et dans ſon Chapitre noté
Pour un Agent plein d'ineptie,
Sans talens, ſans capacité,
Un vrai Roſſignol d'Arcadie,

Pareſſeux, ſans ſagacité,
Sans adreſſe, ſans induſtrie;
Qui n'eſt d'aucune utilité
Pour le bien de ſa Confrairie
Qu'il a fauſſement prétexté,
Pour faire avec impunité,
Dès l'aube juſqu'à la bougie,
Tous les jours nouvelle partie
Dans Paris, ſéjour enchanté,
Et ville de plaiſirs remplie;
Que tout l'hiver & tout l'été
Le libertin n'a fréquenté
Que l'Opera, la Comédie,
Au lieu d'être à la ſacriſtie;
Et malgré ſa foible ſanté,
En joyeuſe & bacchique Orgie,
Aſſis près d'Iris & Silvie,
Il a ri, folâtré, chanté;
Tandis qu'en plus grave Cité,
A Reims pour lui l'on pſalmodie;
Ou, que dans ſon oiſiveté
N'a fait que platte rapſodie,
Chanſon badine, ou parodie.
Et tout cela s'eſt débité
Dans le tems qu'il leur ſacrifie
Son repos, ſa tranquillité,

Ses plaiſirs & ſa liberté ;
Que ſes affaires il oublie ;
Que par le froid, le chaud, la pluie,
Juſques à l'échine crotté,
Il a chez vous cent fois troté,
D'où toujours on le congédie ;
Qu'il ne s'eſt jamais rebuté,
Et que ſur votre courtoiſie
Le pauvre homme a toujours compté.
Pour être réhabilité,
Or donc derechef il vous prie
Avec douceur & fermeté,
De lui ſauver l'ignominie
De ſe voir bientôt dégoté
D'un emploi dont il eſt flatté,
Et duquel il ſe glorifie,
Malgré maint affront qu'il eſſuye
Et qu'il a ſi peu mérité.
Car, ſervir ſa Communauté,
Eſt ſa foibleſſe & ſa manie,
Sa ſottiſe & ſa maladie,
Et c'eſt en cette qualité
Qu'il ſe plaint comme un Jéremie
De votre inflexibilité.
Il eſt bien dur, en vérité,
D'avoir affaire dans la vie
A des gens dont la probité

Va juſqu'à la ſévérité ;
Qui ſont au-deſſus de l'envie ;
Que préſens . ni femme jolie
N'ont jamais ſurpris ni tentés ;
Que complimens ni flatterie
N'ont jamais ſéduits ni gâ és ;
Qui n'ont ni Directeur ni mie ,
Et qui de la regle établie
Ne ſe ſont jamais écartés
Ni pour ami ni pour amie ;
Qui , qu'on les flatte ou que l'on crie ,
Conſervent leur égalité.
Du moins en faveur d'Uranie
Qui fait là votre apologie ,
Ayez pour moi quelque bonté :
Après avoir longtems peſté
Faites que je vous remercie.
Car en vain ſerois-je irrité ,
Et mille fois plus maltraité ,
Ma Muſe ſincere & polie ,
Dont vous ſifflez la mélodie
Avec ſi peu de charité ,
N'auroit pas ſa témérité
De chanter la palinodie :
Je ſuis avec ſincérité
Ainſi que ſans cérémonie.
Votre , &c.

Qu'il eſt bien sûr qu'il vous ennuie
Autant qu'il fait de ſon côté.
Pour que de ſa monotonie
Ne ſoyez enfin dégouté,
Et pour faire diverſité,
En rime aujourd'hui vous ſuplie
D'un peu plus de célérité,
Pour qu'à Reims il ſe juſtifie.
En province on eſt entêté
Que toute affaire bien ourdie,
Soit de grace, ſoit d'équité,
Pour le peu qu'elle ſoit ſuivie,
Doit dans quinzaine être finie;
Que, ſans nulle difficulté,
Tout Miniſtre nous expedie.
Par mainte lettre on injurie
Ce Chanoine plus haut cité:
On lui dit qu'il n'eſt arrêté
A Paris, ſa chere patrie,
Que par la ſeule volupté,
Pour ſes devoirs en léthargie.
Le voilà donc décrédité,
Et dans ſon Chapitre noté
Pour un Agent plein d'ineptie,
Sans talens, ſans capacité,
Un vrai Roſſignol d'Arcadie,

Pareſſeux, ſans ſagacité,
Sans adreſſe, ſans induſtrie;
Qui n'eſt d'aucune utilité
Pour le bien de ſa Confrairie
Qu'il a fauſſement prétexté,
Pour faire avec impunité,
Dès l'aube juſqu'à la bougie,
Tous les jours nouvelle partie
Dans Paris, ſéjour enchanté,
Et ville de plaiſirs remplie;
Que tout l'hiver & tout l'été
Le libertin n'a fréquenté
Que l'Opera, la Comédie,
Au lieu d'être à la ſacriſtie;
Et malgré ſa foible ſanté,
En joyeuſe & bacchique Orgie,
Aſſis près d'Iris & Silvie,
Il a ri, folâtré, chanté;
Tandis qu'en plus grave Cité,
A Reims pour lui l'on pſalmodie;
Ou, que dans ſon oiſiveté
N'a fait que platte rapſodie,
Chanſon badine, ou parodie.
Et tout cela s'eſt débité
Dans le tems qu'il leur ſacrifie
Son repos, ſa tranquillité,

Mais nature avoit pris ce ſoin :
Car pour réuſſir & pour plaire,
On ſçait qu'elle n'avoit beſoin
D'autre exemple que de ſa mere.
Quel préjugé pour les enfans
Qui de cette illuſtre alliance
Naîtront pour l'honneur de leur tems !
Quelle doit être l'excellence
Et le prix des fruits de Rohan
Entés ſur ceux de Carignan !
Ceux-ci, que j'offre à votre Alteſſe,
Sont pour vous & pour la Princeſſe ;
Ils paſſent pour morceaux friands :
Faites-en un juſte partage,
Et partagez en même-tems
Et mon reſpect & mon hommage.

EPITRE III.

A UN AMI.

L'Auteur l'écrivit de Saverne, petite ville d'Alſace, à ſept lieues de Strasbourg, où le Cardinal de Rohan avoit ſon Palais, qui eſt celui des Evêques de Strasbourg.

VOICI, mon cher, en racourci,
Un portrait de ce pays-ci :

Une maiſon toujours remplie
De grande & bonne compagnie ;
Vins exquis, mets délicieux,
Jardins charmans & ſpacieux,
Où l'art ſecondant la nature,
Fait couler une eau vive & pure ;
Un palais vaſte & ſomptueux,
Commode autant que gracieux,
Où tout annonce le mérite
Du maître charmant qui l'habite,
Et dont le goût forma ces lieux ;
D'un maître à qui rien ne reſſemble ;
Dont la grandeur & la bonté
Font qu'on y voit d'accord enſemble
Le reſpect & la liberté ;
D'un maître qu'on ne peut connoître
Sans former pour lui mille vœux ;
Affable, tendre, généreux,
Qui des cœurs ſçait ſe rendre maître ;
Et qu'avec joie on voit heureux
Autant qu'il mérite de l'être.



EPITRE IV.

A Madame de la Martelliere,

Au nom de M. Monet, *aujourd'hui Directeur de l'Opera-Comique, qui dédioit à cette Dame un petit Recueil de Chanſons de l'Auteur, intitulé* la Voliere.

LEs Belles, comme les Héros,
D'un Auteur méritent l'hommage,
Et la beauté ſur nos travaux
A même droits que le courage :
Ainſi, lorſque je viens vous préſenter ces airs,
Vous avez tout lieu d'y prétendre,
Et vos attraits fameux dans l'Univers,
M'en ont fait un devoir qu'il eſt doux de vous rendre.
Mais, avec tout ce qu'en votre faveur
La Renommée a pu m'apprendre,
Moi-même un jour j'eus le bonheur
De vous voir & de vous entendre.
Que vous étiez belle en ce jour !
Quel cœur n'eut pas rendu les armes !
Les yeux de la mere d'Amour
N'éclatent point de tant de charmes.
C'étoit dans un brillant ſéjour,

Où mille autres beautez parées,
Et ſans doute ailleurs adorées
Sembloient compoſer votre cour,
Et paroiſſoient en être outrées.
Vous fixâtes ſur vous les yeux
Et de l'Amour & de l'Envie :
On remarqua dans les moins curieux
La ſurpriſe ou la jalouſie.
Bientôt un concert commença :
Lors, pour entendre mieux, évitant votre vue,
Votre admirateur, l'ame émue,
Dans un coin vîte ſe plaça.
Quelle fut ma ſurpriſe extrême !
Vous vintes à chanter vous-même.
Alors pour la ſeconde fois,
Avec des armes différentes,
L'Amour nous mit tous ſous vos loix.
Dieux ! quelles cadences brillantes !
Quels accents ! quelle aimable voix !
Vous joigniez, pour ſerrer nos chaînes,
Au talent flateur des Sirenes
Toutes les graces à la fois.
Peut-être qu'en ſecret un ſemblable langage
Seroit téméraire & ſuſpect ;
Mais vous rendre en public un innocent hommage
Ce n'eſt que marquer le reſpect.

EPITRE V.

A MONSIEUR LE MARECHAL DUC DE RICHELIEU,

A l'occasion d'une Lettre en vers que lui avoit écrite M. de Voltaire *sur la Statue que lui avoient élevée les Gênois, & sur une prétendue réponse qu'on dit que M. le Marêchal de Richelieu fit à cette Lettre.*

CHARMANT Richelieu, quel langage!
Vous êtes-vous bien consulté,
Quand, en regrettant le bel âge
Dont vous avez tant profité,
Vous vous recriez, quel dommage!
Se peut-il qu'un Héros enrage
De n'avoir plus cette beauté
Qu'il eut autrefois en partage,
Et qui du sexe est l'apanage:
Quand, aujourd'hui par tout vanté,
La gloire vous en dédomage
Par plus d'un laurier remporté,
Et par l'unanime suffrage?
N'êtes-vous donc pas plus flaté
Que votre nom soit exalté,

Et qu'on ait gravé votre image
Au coin de l'immortalité,
Comme un illuſtre perſonnage
Qu'on offre à la poſterité,
A qui l'univers rend hommage ;
Que d'avoir mille fois été
En Celadon repréſenté
Chez mainte coquette volage
Qui, malgré votre beau viſage
Et cette occulte qualité
Dont vous faiſiez tant d'étalage,
Prévint votre infidelité ?
Dans la ſaiſon du badinage
Vous avez aſſez coqueté.
D'Amour vous aviez emprunté
Tous les traits & tout l'équipage ;
Mars aujourd'hui vous a prêté
Ses armes & tout ſon bagage.
L'Automne vient après l'Été,
Les fleurs ne ſont que de paſſage,
Les fruits ſont pour l'utilité.
D'Hercule, ce héros ſauvage
Qui ſi longtems fut indompté,
Évitez le honteux ſervage :
Feriez vous avec lâcheté
De ce baton ſi redouté

Qui de la valeur eſt le gage
Et qui ſi cher eſt acheté,
Une quenouille de ménage ?
Quand d'Achille on a le courage,
En tout il doit être imité.
Sortez comme lui d'eſclavage,
Reprenez votre liberté :
Il vous convient bien davantage
A préſent d'être reſpecté,
Que de paſſer par vanité
Pour être le cocq du village.
De vos talens faites uſage,
Et de votre capacité.
De valeur & de fermeté
Chacun vous rend bon témoignage :
De plus d'un glorieux meſſage
Vous vous êtes bien acquitté ;
Sentez donc tout votre avantage.
Fidele à l'objet qui l'engage,
Sa Muſe & ſa Divinité,
Voltaire qui vous a chanté
Et célébré dans maint ouvrage,
Et qui, pour ſon habileté
Vaut ſeul tout un Aréopage,
Vous raille avec légereté ;
Cet ami de la vérité

Ne l'eſt point du libertinage ;
Et ſuivant ſa ſincerité
Vous inſinue à chaque page,
Que dans une autre volupté
Conſiſte la félicité :
Le vrai héros doit être ſage.

EPITRE VI.

A MONSIEUR DIONIS,

Medecin à Paris,

Qui avoit pris à M. l'Abbé de l'Attaignant les rimes en ailles *ſur la Bataille de Fontenoy. M. Dionis s'étoit chargé de les faire imprimer, & ils ne l'étoient point encore lorſque l'Auteur lui adreſſa cette petite Epitre. On ſçait la vogue qu'eurent les rimes en* ailles *lorſqu'elles furent rendues publiques. On les trouvera dans ce Recueil après les Epitres.*

N'AURAI-JE donc point de nouvelle
De ces pauvres petits enfans
Dont vous aviez pris la tutelle,
Et qui devoient dans peu de tems,
Aidés de votre bienveillance,
Paroître & briller au grand jour ?
Leur a-t-on joué quelque tour ?

Ont-ils trouvé mauvaiſe chanſe ?
Le plus gentil des Medecins,
Pour l'honneur de la medecine,
Ne doit ſouffrir qu'on imagine
Qu'ainſi l'on meurt entre ſes mains.
Mais, direz-vous, ce ſont ſornettes ;
Je devois m'attendre à leur ſort :
Les enfans des mauvais Poëtes
Meurent tous de leur belle mort.
Soit, j'en ai vu du même pere
Preſque morts nés, j'en fais l'aveu ;
Mais ceux-ci promettoient un peu ;
Ils avoient certain caractere
De gentilleſſe & de gaité :
Puis le ſujet devoit ſuffire
Pour les ſauver & les conduire
Tout ſeul à l'immortalité.
Quoiqu'il en ſoit, cher Eſculape,
Que leur papa vous voye au moins :
Il a confiance en vos ſoins
Autant qu'aux prieres du Pape.

EPITRE VII.

A M. LE DUC DE NIVERNOIS;

De qui l'Auteur n'étoit point connu ; mais ayant lû son discours de réception à l'Académie Françoise , M. l'Abbé de l'Attaignant en fut si charmé , qu'il lui adressa cette Epitre anonyme.

C'Est la commune expérience
Qu'on ne peut tout sçavoir à fond ,
Et que dans plus d'une science
On ne sçauroit être profond ;
Qu'il est impossible qu'on prime
Ensemble dans plus d'un metier ,
Lorsqu'on veut atteindre la cime
Qu'il faut s'y donner tout entier.
Je vois aujourd'hui le contraire ,
Aimable Duc , quand je te vois
Courir une double carriere
Et briller en tout à la fois ,
Soit dans la paix , soit dans la guerre ;
Tantôt dans le sentier de Mars
Marchant sur les pas des Cesars
Et de tes ancêtres illustres
Dans l'âge à peine de six lustres ;

Tantôt dans celui d'Apollon,
Quand je vois qu'au ſacré vallon
Tu viens d'obtenir une place
Parmi les ſucceſſeurs d'Horace,
De Virgile & de Ciceron,
Dont tu ſuis ſi bien chaque trace,
Que tantôt tu prens avec grace
Le Luth badin d'Anacreon;
Témoins ces vers qui de ta veine
Couloient avec facilité,
Tandis que la fievre inhumaine
Altéroit ſi fort ta ſanté :
Dans cet état d'infirmité
Où d'autres penſeroient à peine,
Qu'on eſt heureux & qu'il eſt beau
De ſçavoir ainſi faire éclore
Des fleurs, & d'en ſemer encore
Juſques ſur le bord du tombeau !
Tantôt imitant l'élégance
Du grand maître des orateurs,
Tu ſçais par ta mâle éloquence
Charmer le goût des auditeurs,
Témoin ce remerciment ſage
Prononcé ſi modeſtement,
Et débité ſi noblement
Devant l'illuſtre Aréopage

Qui

Qui t'avoit donné ſon ſuffrage
Avec tant de diſcernement.
Tu raſſembles dans ta perſonne
Tout ce qu'ils partagent entre eux :
Tu joins aux talens précieux
Qu'un parfait mérite aſſaiſonne,
L'éclat du rang & des ayeux ;
Et lors qu'Apollon te couronne,
Généreux & brave guerrier,
Tu te rends digne que Bellone
Te couvre d'un nouveau laurier.
Non moins ſçavant dans l'art de plaire,
Tendre & galant dans tes loiſirs,
Tu ſçais dans le ſein des plaiſirs
Cueillir les mirthes de Cythere.
Sur ce que dit ſi joliment
Un Prélat fameux en Sorbonne, *
Que ta grande ame, qui s'étonne
D'être logée étroitement,
Vouloit avec impatience
S'échapper de ton maigre corps,
Et qu'elle étoit preſque dehors
Quand ſurvint ta convaleſcence :
J'imagine qu'il en tient trois
Ce corps plus mince qu'une nue,
Et que c'eſt ce qui t'extenue,
D'avoir tant d'ames à la fois.

* *Feu M. Languet, Archevêque de Sens,*

EPITRE VIII.

A MONSIEUR RENARD, Medecin,

Qui avoit guéri l'Auteur.

C'Est à bon droit que chacun drape
Nos Medecins, dont la plûpart
Moins infaillibles que le Pape,
Décident ſouvent au hazard :
Mais au moindre mal qu'on atrape,
Pour eux on n'a que trop d'égard.
De leur babil je ris ſous cape,
Surtout de certain papelard,
De la Mort vrai Porte-étendard,
Qui m'eût envoyé ſous la trape
Suivant les regles de ſon art,
Bien entortillé d'une nappe,
Si j'euſſe cru ce vieux ſatrape
Qu'on feſſeroit pour un patard. *
J'écoute comme un chien qui jappe
Le Grec d'un pareil babillard.
Un ſeul à ma critique échappe ;
Je lui dois même un temple à ma part.

* *M. D... Medecin avare.*

Déja la Mort, au nez camard,
Cette Déesse qui tout happe,
Et qui sans distinction frappe
Le Roi, le Berger, le Soudart,
Le Moine pieux de la Trape,
L'Indévot, l'Enfant, le Vieillard,
Avoit entrouvert sa soupape,
Et me lançant un fier regard,
Tiroit sur moi son cruel dard :
Il ma rendu sain & gaillard :
Le mal à la racine il sape,
Et par ses soins on en réchape
S'il n'est point appellé trop tard.
Je le soupçonne être Esculape,
De Serpent devenu *Renard*.

EPITRE IX.

A MADEMOISELLE DE NAVARRE,

Devenue depuis, Marquise de Mirabeau, & morte à Avignon.

VOus m'ordonnez de vous écrire,
Et de si bon cœur j'obéis,
Que sans avoir rien à vous dire,
Dans le moment je vous écris,

Non lettre de galanterie ;
Vous sçavez que j'ai fait serment
De vous aimer toute ma vie,
Sans jamais être votre amant :
Non lettre de cérémonie ;
Je fais trop mal un compliment,
Et vous en jugez aisément
Par cette façon peu polie
De vous dire la vérité,
Et de choquer la vanité
De Demoiselle si jolie,
Si célebre par ses appas,
Par ses talens & par ses graces,
Dont mille amans suivent les traces,
Et qui, pour rien, ne voudroit pas
Manquer une seule conquête,
Fut-ce un magot, fut-ce une bête,
Fut-ce un mâtin, fut-ce un roquet ;
Qui, toute couverte de gloire,
Croiroit son triomphe imparfait
Après la plus belle victoire,
Si le plus petit freluquet
Osoit s'échaper de sa chaine.
Ho bien ! vous en aurez menti ;
Par ma foi vous êtes trop vaine.
Prenez sur ce votre parti ;

Pour moi je brave tous vos charmes.
Je rends justice à vos attraits ;
Mais ils ne me feront jamais
Éprouver de tendres alarmes.
Triomphez de tout l'univers ;
Je le verrai sans jalousie,
Et ne porterai point envie
A ceux qui seront dans vos fers.
Ne devoit-il pas vous suffire
D'avoir soumis à votre empire
Ce vainqueur, ce fameux héros, *
Le plus grand du siécle où nous sommes ;
Et faut-il au plus grand des hommes
Donner de si minces rivaux :
Je vous l'ai dit & le répete,
Ne fut-ce que pour le venger,
Fissiez-vous tout pour m'engager,
Bien loin de vous conter fleurette,
Je renouvelle mon serment,
Sans fadeur ni galanterie,
De vous aimer toute ma vie
Sans jamais être votre amant.

* *M. le Maréchal de Saxe.*

EPITRE X.

A LA MEME

Dont l'Auteur feint ironiquement d'être amoureux.

AIMABLE objet de mon martire,
Si vous ne plaignez mes tourmens,
Tout au moins écoutés ſans rire
Le récit des maux que je ſens.

Pour vous engager à m'écrire,
Car c'eſt votre plus beau talent,
Je vais m'efforcer de vous dire
Ce que je ſçai de plus galant.

Je vais vous peindre la ſouffrance
Et tous les cruels changemens
Qu'éprouve pendant votre abſence
Le plus ſincere des Amans.

Depuis qu'il vous ſçait en Champagne,
Paris lui ſemble inhabité :
Mais vous ſçavez qu'à la campagne
Chacun s'enva pendant l'Été.

Le Roſſignol de ce bocage
Depuis votre départ s'eſt tû ;
Mais il interrompt ſon ramage,
Dit-on, ſi-tôt qu'il a pondu.

La roſe ſe fanne & s'efface,
Et perd ſes plus belles couleurs ;
Mais l'œillet revient à ſa place,
Et l'on voit naître d'autres fleurs.

Tout plein de ma douleur amere,
Quand je vous vis vous éloigner,
J'allai tout droit à la riviere ;
Mais je ne fis que m'y baigner.

Le lendemain je fus malade :
Mais, ſi j'en crois Monſieur Purgon,
Ce n'étoit qu'un peu de ſalade
Dont j'eus une indigeſtion.

Toutes les nuits, plus chaud que braiſe,
Je ne dors non plus qu'un Lutin ;
Il eſt vrai que mainte punaiſe
Y contribue, & maint couſin.

Le jour cherchant à me diſtraire
Du chagrin de ne vous voir plus,

Je me partage, à l'ordinaire,
Entre la bouteille & Vénus.

Je ris, je chante, je badine,
Et le tout ſans diſcrétion ;
De peur que quelqu'un n'imagine
D'où me vient mon affliction.

Mais ni Vénus, ni la bouteille
Ne vous chaſſent de mon eſprit :
Je crois vous voir quand je ſommeille ;
Et j'y penſe ſur-tout la nuit.

Encore cette nuit derniere
J'étois charmé ; je vous trouvois
Fidelle, conſtante & ſincere :
Pardonnez-le moi ; je rêvois.

Vous voyez, ô beauté charmante,
Que ce cœur tout rempli de vous
Vous aime preſqu'autant abſente,
Que quand vous êtes près de nous.



EPITRE XI.

A MADEMOISELLE DE MARY....

D'Où vient en moi ce changement
Qui m'a rendu si difficile ?
Je ne vois rien dans cette Ville,
Qui puisse me plaire un moment.
Paris, en beautés si fertile,
Où tout me paroissoit charmant,
N'a plus pour moi d'amusement,
Et me semble un désert stérile.
Tout me déplaît présentement ;
Je ne sçaurois être tranquile ;
J'aime à rêver profondément ;
Je ne parle que rarement,
On ne reconnoît point mon stile
Ni mon joyeux tempérament
Pour tous les plaisirs si facile.
Si je ris, quoique rarement,
Ce n'est point naturellement.
On dit que mon mal vient de bile ;
Mais certain Docteur plus habile
Dit que j'aime trop fortement :
Ma Philis, vous sçavez s'il ment.

EPITRE XII.

A MADAME LA BARONNE DE BASOCHE,

Sœur de l'Auteur, au sujet de deux de ses filles qui par devotion, ne vouloient point se marier.

QUoi ! mes deux niéces sont dévôtes ?
Où diable ces petites sottes
Ont-elles pris ce travers-là ?
Ce n'est leur oncle, ni leur mere
Qu'elles imitent en cela.
Pour moi j'ai prouvé le contraire ;
Cependant j'estime & révere
La sagesse, & la piété ;
Mais je hais toute extrêmité ;
Tout excès vise à la folie.
Je veux qu'une fille jolie
Sçache qu'elle l'est, sans fierté ;
Qu'elle ait pour la société
Des graces sans minauderie,
Des façons sans coquetterie.
Sans avoir un air affecté,
Trop arrangé, trop apprêté,
Je ne veux pas qu'elle s'oublie

Dans la crasse & la saleté :
La pudeur & la modestie
Même exigent la propreté.
Je veux qu'à l'Eglise elle prie
Avec respect, humilité ;
Mais qu'elle chante en compagnie,
Et parle avec facilité.
(L'aisance & la légereté
Différent de l'étourderie.)
Qu'à la bonne plaisanterie
Elle se prête avec gaité ;
Car on peut, sans effronterie,
Avoir moins de timidité :
Trop de honte a l'air hébêté.
Si quelque indiscret éventé,
Sur le fait de galanterie,
Osoit avec témérité
Hazarder quelque liberté,
Sans trop faire la rencherie,
Ni s'armer de sévérité,
Et sans cesser d'être polie,
D'un seul regard de dignité,
Un homme est plus déconcerté
Que quand on clabaude & qu'on crie.
Enfin, dans un juste milieu
Toutes les vertus ont leur place ;

Jamais rien de trop, ni trop peu :
Tout le reſte n'eſt que grimace.
Mais à quoi ſervent mes leçons ?
Elles n'ont qu'à ſuivre vos traces,
Imiter toutes vos façons,
Pour joindre à la vertu les graces.
Vous qui ſçûtes ſi bien remplir
Les devoirs du Chriſtianiſme,
Vous avez ſçu vous garentir
Des ſcrupules du cagotiſme.
Vous poſſèdiez cet art charmant
Dès votre plus tendre jeuneſſe,
D'unir les ris & l'enjouement
A la plus exacte ſageſſe.
Quand on ſçait ſe faire eſtimer,
Il n'eſt pas deffendu de plaire ;
On doit même ſe faire aimer ;
Et vous le ſçaviez ſi bien faire,
Que ſans vous piquer de beauté,
Et par une innocente adreſſe,
Vos graces, votre gentilleſſe
Sur les belles l'ont emporté ;
Et que vous l'emportez encore
Par cet air d'affabilité,
De franchiſe & de vérité,
Qui fait que chacun vous adore.
Vous aviez le talent flatteur,

Le goût, la voix d'une Sirene ;
Vous chantiez ſans art & ſans peine,
Bien moins à l'oreille qu'au cœur,
Sans prendre le ton d'une Actrice,
Ni l'air honteux d'une Novice,
Et ſans trop de timidité,
Avec aiſance & liberté.
Quand il falloit un air bachique,
Vous ne chantiez point un *flon flon* ;
Et n'entonniez point un Cantique
Quand on vouloit une Chanſon.
Pardonnez ce panégyrique
Que ſans deſſein de vous flatter,
J'ai fait ſeulement pour vos filles
Qui ſont aimables & gentilles ;
Mais qui devroient vous imiter
Pour l'être encore d'avantage.
Car il m'eſt ici revenu
Que ce ſont dragons de vertu,
Mais d'une vertu ſi ſauvage,
Qu'on ne peut les apprivoiſer.
Or, peur de les ſcandaliſer,
J'en ai differé mon voyage,
Et n'en ai point d'autre raiſon,
Sinon que par comparaiſon,
Moi qui devrois être plus ſage,
On me prendroit pour un démon.

EPITRE XIII.

A LA MEME,

Au sujet d'une très-jolie Lettre qu'elle avoit écrite à l'Auteur, en réponse à la précédente.

Je voudrois bien écrire en vers
Comme vous écrivez en prose :
Qui que ce soit dans l'univers,
Comme vous, ne dicte & compose ;
Jamais un seul mot de travers,
Et toujours d'esprit bonne dose
Sevigné, qu'au gré des experts,
Comme un modele l'on propose,
Auprès de vous est peu de chose :
Elle se guinde au haut des airs,
Et trempant sa plume en eau rose,
De sa fille, en cent tons divers,
Elle fait trop l'apothéose.
Vous écrivez plus aisément,
C'est à-dire, plus joliment,
Pour peu que vous preniez la plume ;
Mais pour vous c'est prendre une enclume,
Et faire un effort surprenant :
Du moins c'est ce que je présume,

Tant vous m'écrivez rarement,
Moi qui voudrois journellement
De vous recevoir un volume,
Comme un petit ſoulagement
A l'abſence & l'éloignement.
Mais votre colere s'allume
D'un reproche fait tendrement ;
Vous ripoſtez dans le moment :
Oui, Monſieur, oui, c'eſt ma coutume :
Mais agiſſez-vous autrement ?
M'écrivez vous plus fréquemment ?
Et n'avons-nous pas l'amertume
D'être dupes de maint ſerment
Qu'on doit vous voir inceſſamment ?
En vain eſpoir on ſe conſume,
Et toujours inutilement :
Longtems après Monſieur nous mande
Que pour une affaire très-grande
Qu'il ſuit avec vivacité,
A Paris il eſt arrêté ;
Que ſon Chapitre l'y demande.
Tantôt c'eſt incommodité,
Toujours quelque mal de commande,
Mauvais chemins qu'on appréhende,
Ou compliment bien ajuſté,
Auquel il faut que l'on ſe rende :

Puis Monſieur gronde. En vérité
Tout le tort eſt de mon côté,
Et les battus pairont l'amende.
Vous avez raiſon ; je me tais :
J'aurois dû tenir ma promeſſe ;
Mais vous connoiſſez ma tendreſſe ;
Et n'en pouvez douter jamais ;
Et vous ſçavez que ma pareſſe
Eſt comme la votre, à peu près.
Ainſi, ma ſœur, plus de reproche ;
Demeurons quitte & bons amis :
Déſormais quand j'aurai promis,
Je n'aurai plus d'excuſe en poche ;
Cependant je ne promets rien
Car, malgré moi, je pourois bien
Trouver encor quelque anicroche.
Mais à propos de cet écrit
Où je raille un peu mes deux niéces,
Comment ſuis-je dans leur eſprit ?
De mes petites gentilleſſes
Leur cœur ne s'eſt-il point aigri ?
Les Dévotes ſont une eſpece
Qu'on n'offenſe point à crédit.
J'ai bien peur que de ma ſageſſe
Elles n'ayent mince opinion ;
Servez-moi donc de caution,

Et repetez leur bien ſans ceſſe
Que j'apelle *Dévotion*,
Certaine pieuſe foibleſſe,
Scrupule & ſuperſtition;
Que c'eſt-là ce que je critique,
Et non des vertus la pratique
Dont je fais bien diſtinction;
Non cette piété ſincere,
Pour qui j'ai vénération;
Qui n'eſt farouche ni ſévere,
Qui loin de rebuter, doit plaire,
Et n'a point d'oſtentation.
Encore un coup, ma Sœur très-chere,
Défendez-moi par charité,
Près de ces ſaintes Demoiſelles:
Car j'imagine qu'avec elles
Je n'ai pas trop bien débuté;
Et d'ici je crois les entendre
Se dire, notre oncle l'Abbé,
A ce que nous pouvons comprendre,
Prêche à table mieux qu'au jubé;
Ses ſermons ſont des chanſonnettes;
On ſçait combien il en a faites;
Prenons bien garde à nous, ma Sœur:
Il viendra nous prêcher l'erreur
Ce prédicateur de ruelles,

Cet anti-directeur des belles.
Avec des préjugés pareils,
Jamais mes plus ſages conſeils
Serviront-ils de quelque choſe ?
Si par hazard je leur propoſe
De prendre un époux de ma main,
Le prétendu fut-il aimable,
Et le mariage ſortable,
Confondant l'Amour & l'Hymen,
On dira *non*, ſans examen :
Elles me craindront comme un diable ;
Comme excommunication
Fuiront ma bénédiction.
J'eus pourtant une niece en Brie,
Dont j'ai fait le nœud conjugal,
Qui ne s'en trouve pas trop mal,
Et tous les jours m'en remercie.
Je reçois dans le même inſtant
Du mari lettre très polie,
Et par laquelle il me convie
De tenir ſon troiſiéme enfant.
Jugez ſi j'ai la main heureuſe.
Si l'exemple les ſéduiſoit,
Que mon ame ſeroit joyeuſe !
Mais ſi l'avis les offenſoit,
Si leur piété ſcrupuleuſe,

De faire un enfant avoit peur,
Quoiqu'en tout bien, en tout honneur,
Après tout, ce ſont leurs affaires :
Je me tais, craignant leur courroux,
Et je me recommande à vous
Ainſi qu'à leurs ſaintes prieres.

EPITRE XIV.

A MADAME

LA MARQUISE D'HEROUVILLE,

Qui ſe levoit dès le point du jour pour aller à la chaſſe.

POURQUOI vous ſauvez-vous des bras
D'un jeune Époux qui vous adore,
Lorſque la diligente Aurore
Eſt encore au fond de ſes draps ?
Paſſe qu'elle ſoit matinale,
Et qu'elle quitte un vieil époux
Pour ſe trouver au rendez-vous
Où l'attend le jeune Cephale :
Mais vous, qui n'avez point d'Amant
Qui vous ait rendu le cœur tendre,
Mais vous, qui voulez ſeulement

Donner de l'amour ſans en prendre,
Où courez-vous donc ſi matin ?
Vous ſçavez qu'à certaine Abbeſſe
Coulange dit que la pareſſe *
Repoſe & rafraîchit le tein.
Mais que vois-je ? Une carabine,
Et d'un chaſſeur tout le harnois ?
L'Amour n'a pas ſi bonne mine
Avec ſon arc & ſon carquois.
Vous avez l'air d'une Déeſſe ;
Endimion s'y méprendroit ;
Il vous prendroit pour ſa Maitreſſe,
Si ce Berger vous rencontroit.
Mais quelle eſt votre erreur extrême
De courir par monts & par vaux ?
Quitte-t-on un Époux qu'on aime
Pour tirer ſa poudre aux moineaux ?
Laiſſez, Iris, laiſſez ces armes
Qui ne ſont point faites pour vous ;
C'eſt de vos yeux remplis de charmes,
Que doivent partir tous vos coups.

* *Voici le Couplet de Coulange.*

Belle Chanoineſſe
De Saint Auguſtin,
Vous vous levez trop matin :
Un peu de pareſſe
Rafraichit le tein.

EPITRE XV.

A MADAME DE CAILLY,

En lui envoyant des Gands de Franc-Maçons.

S'IL eſt quelque ſecret pour être aimé de vous,
Qui que ce ſoit qui me l'apprenne,
Je ſuis prêt de les tenter tous,
Et n'y plaindrai ni mon tems ni ma peine ;
Voici des gands que l'Ordre Franç-Maçon
Prétend avoir la vertu ſouveraine
De mettre un cœur à la raiſon
Et de fléchir une inhumaine.
Eſſayons-en, quoique je ſente bien
Que ceci n'eſt qu'une chimere ;
Que Taliſmans & filtres n'y font rien,
Et qu'eſt trop ſot, quiconque eſpere
De réuſſir par ſemblable moyen.
Il eſt bien vrai, ce n'eſt point un miſtere,
Et ceux qui vous ont vûe en ſont perſuadez,
Qu'il eſt un ſur ſecret pour plaire ;
Mais que l'on n'acquiert point, & que vous poſſedez.

EPITRE XVI.

A LA MEME,

En lui envoyant le Tablier de l'Ordre.

ENFIN, voici ce fameux Tablier
Qui rend heureux, dit-on, tout Chevalier
De qui le reçoit ſa Princeſſe.
Autour de vous, vous l'allez donc lier,
Et vous riez de la foibleſſe
Des idiots qui ſottement
Y croyent de l'enchantement.
Vous avez raiſon, ma Déeſſe ;
C'eſt vous, aimable enchantereſſe,
De qui je connois le pouvoir
De tout charmer, qui lui ferez avoir
Cette vertu : ſa puiſſance eſt bien ſûre,
Puiſqu'il va recéler & couvrir déſormais
Tous les tréſors de la nature,
Autant d'appas & de charmes ſecrets
Que de Vénus en cachoit la ceinture.

EPITRE XVII.

A MADAME DE CHERY.

En lui envoyant les Vers qu'elle avoit demandés à l'Auteur.

MON amour propre eſt bien flatté
D'un ſuffrage comme le vôtre,
Et je voudrois, en vérité,
Vous plaire plutôt qu'à tout au`r
Mais n'eſt-ce point un compliment
Dicté par votre politeſſe,
Plus que l'effet d'un jugement
Dont je ſçai la délicateſſe ?
Avec votre air & votre eſprit,
Facilement on ſe fait croire,
Sur tout quand ce que l'on nous dit
Intéreſſe un peu notre gloire.
Vous ſeriez-vous mocqué de moi ?
Avouez-le de bonne foi :
L'Amour eſt beau, mais il eſt traître,
Et vous lui reſſemblez peut-être.
Déja vous avez ſes appas ;
En badinant ſouvent il pique ;
En ceci ne l'imitez pas,
De grace, au moins, point de critique.

EPITRE XVIII.

A MADAME BLOT,

Femme d'un Avocat au Conseil. Elle avoit fait une légere critique de quelques vers de l'Auteur.

VOTRE Muse, sans me connoître,
M'a déja lancé quelques traits,
Et vous m'épargnerez peut-être,
Quand vous m'aurez vû de plus près.
Mais de quoi viens-je ici me plaindre :
Dois-je esperer d'en être mieux ?
Non, non, les traits les plus à craindre
Sont ceux qui partent de vos yeux.

Momus, & le Dieu de Cythere
Vous prêtent chacun leur carquois ;
En badinant, & sans colere,
Leurs traits s'échappent de vos doigts ;
Mais, s'il faut vous parler sans feindre,
Momus ne doit point vous armer :
Avec ses traits on se fait craindre,
Avec ceux de l'Amour vous vous faites aimer.

EPITRE

EPITRE XIX.

A UN AMI,

SUR L'AMOUR.

OUI, c'eſt une grande folie,
Cher ami, que d'être amoureux ;
Mais (conviens en entre nous deux,)
C'eſt de toutes la plus jolie.
Cette ivreſſe, cette manie
Fait un état délicieux ;
Je trouve qu'elle déifie :
Avec une fidelle amie
Par-tout on ſe croit dans les cieux ;
Loin de porter aucune envie
A la félicité des Dieux,
On ne craint que leur jalouſie,
Et l'on ſe croit plus heureux qu'eux.
N'aime-t-on plus ? Tout nous ennuie ;
Soi-même on devient ennuieux.
J'ai connu cette maladie ;
J'ai reſſenti de tendres feux ;
J'étois animé par les yeux
De mon inconſtante Silvie ;
En roſe elle eut changé l'ortie ;

Elle embelliſſoit tous les lieux ;
Et, verſé par ſa main chérie
Entre les Plaiſirs & les Jeux,
Le plus mauſſade vin de Brie
Me paroiſſoit plus gracieux
Que le Nectar & l'ambroiſie.
J'étois fou, mais j'étois joyeux ;
Je ſuis ſenſé, mais ſérieux
Juſques à la mélancolie.
Mon eſprit n'a plus de ſaillie,
Et mon cœur ſent un vuide affreux ;
Tout me paroît faſtidieux.
Pour ſortir de ma léthargie
En vain je lis & j'étudie
Tous les Auteurs les plus fameux ;
Dans toute leur Philoſophie
Je ne vois rien que de douteux.
Ma raiſon, ce guide amphibie,
Avec ſon flambeau ténébreux,
Me mene en des chemins ſcabreux,
Tantôt m'aprouve, tantôt crie,
Tantôt elle me rend impie,
Et tantôt ſuperſtitieux ;
Et ma conduite réfléchie
N'eſt plus qu'un cercle vicieux.
Je l'avoue, & te le confie,

Je regrette mes premiers nœuds ;
Et quelle que ſoit l'énergie
De tes conſeils judicieux,
Oui, j'aimerois mille fois mieux
De l'amoureuſe frénéſie
Eprouver les tranſports fougueux,
Que le flegme triſte & facheux
De la froide miſantropie.
Mais en vain je forme des vœux ;
Je ſens bien que je ſuis trop vieux
Pour jamais aimer de ma vie,
Je voudrois, & je ne le peux,
Aimer juſqu'à l'idolâtrie ;
Car l'excès ſeul nous rend heureux,
Et l'excès ſeul nous juſtifie.

EPITRE XX.

A UN AMI.

Qui avoit propoſé ce Cas : ſçavoir ſi une femme qui avoit promis à ſon Amant de l'aimer tant qu'il exiſteroit pouvoit le quiter quand en exiſtant toujours, il n'exiſtoit plus.

APRES avoir bien conſulté
Sur votre Cas de Conſcience,
Nos Caſuiſtes d'importance

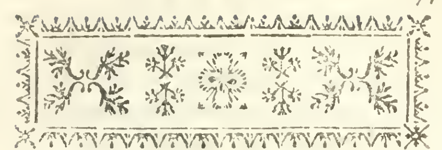
Et de renom accrédité,
Surtout ce Docteur si vanté
Dont vous connoissez la science,
L'esprit & la solidité,
Le mérite & l'expérience :
Voici, de mainte conférence,
Ce qu'enfin il a résulté,
Et ce que tous en conséquence,
D'un même avis ont arrêté.
Celle qu'ici je nomme Hortense,
Et qui par serment répété,
A son Ami le mieux traité
Avoit promis persévérance,
Et de l'aimer avec constance
Autant qu'il auroit existé,
A pu, sans infidelité
Et sans faire la moindre offense,
Le changer & l'avoir quitté,
Dès que par quelque infirmité
Il a perdu son existence :
Car ce mot, bien interprêté,
Ne veut dire que consistence,
Signe de vie & de santé ;
Et si grande est la différence
D'être, comme il avoit été,
Plein d'ardeur & d'activité,

Ou dans cet état d'indolence,
De repos & d'oiſiveté,
Que c'eſt n'être qu'en apparence,
Et rien dans la réalité ;
C'eſt être défunt par avance,
Et mort à la ſociété.
Or je crois que cette Beauté
Qu'à Paris tout le monde encenſe,
Qui ſurprit votre liberté,
De cette même façon penſe ;
Que l'Amant qui n'a plus d'eſſence,
Par elle eſt bientôt rejetté.
Ainſi, mon cher, de ce côté
Perdez toute folle eſpérance ;
Et même de ſa cruauté
Ayez quelque reconnoiſſance :
Car ſi, par curioſité,
Son cœur avoit été tenté
De votre belle corporance,
Et pour peu qu'elle en eut taté,
Je prévois votre décadence ;
Et dans ſa cour en vérité,
Soit raiſon, ſoit légereté,
Vous feriez courte réſidence.
Imitez ma ſincerité ;
Jugeons-nous avec équité :

A meſure que l'on avance,
On ſent ſon incapacité.
Nous avons, dès l'adoleſcence
Juſques à la virilité,
Fourni nos preuves de vaillance,
Et même de témérité :
Il eſt tems qu'avec bienſéance
Nous nous retirions en ſilence ;
Après avoir un peu peſté,
Je prens mon mal en patience.
Ami, faiſons avec prudence
Vertu de la néceſſité :
N'eſt-il donc d'autre volupté
Que celle de la jouiſſance ?
Dans cet état d'indépendance,
On a plus de tranquillité.

Fin du Livre troiſiéme.





EPITRES.

LIVRE QUATRIÉME.

EPITRE I.

AU ROI DE PRUSSE.

Lorſque les Poëſies de M. l'Abbé de l'Attaignant parurent imprimées en deux volumes ſous le titre de Piéces dérobées à un Ami, *il en envoya un exemplaire au Roi de Pruſſe, accompagné de l'Epitre qui lui eſt ici adreſſée. Toutes celles qui compoſent ce quatriéme Livre paroiſſent aujourd'hui pour la premiere fois réunies dans un Recueil.*

IL ſeroit téméraire à moi,
SIRE, ſi vous n'étiez qu'un Roi
Et qu'un Héros recommandable,
Admiré dans tout l'univers,
De vous offrir de petits vers
Et des chanſonnettes de table.

Mais vous êtes vous-même Auteur,
De tout talent le protecteur,
Et qui plus est, un homme aimable,
Et grand & bon tout à la fois;
Dans l'histoire ni dans la fable,
Parmi les Héros & les Rois
Vous n'avez pas votre semblable.
Or si, malgré ses embaras,
Ce grand Roi quelquefois s'amuse,
Et pourquoi ma petite muse
Ne l'amuseroit-elle pas ?
Mais, dira-t-on, quand la victoire
Peut lui laisser quelque moment
Sans rien dérober à sa gloire,
N'a-t-il pas d'autre amusement ?
N'a-t-il pas son ami Voltaire ? *
Je dirois presque son Confrere,
Mais en Apollon seulement,
Pour l'amuser plus dignement
Et plus noblement le distraire ?
Je ne soutiens pas le contraire;
Je connois cet illustre Auteur,
Et je suis son admirateur.
Sans contredit, sur le Parnasse

* *Cette Epitre fut faite en l'année* 1751. *& M. de Voltaire ne quitta Berlin que deux ans après.*

Il remplit la premiere place.
Mais cet Écrivain ſi ſçavant
Qu'en tout & par tout on admire,
D'Apollon même avec la lyre
Peut par fois n'amuſer pas tant :
Et d'ailleurs une Tragédie
Ne ſe lit pas dans un moment,
Au lieu qu'on chante dans l'inſtant
Une petite Parodie,
Un Vaudeville, une Chanſon
Pour égayer & faire rire.
Or vous jugez vous-même, Sire,
Combien je ſerois enchanté,
Si par un Roi j'étois chanté ;
C'eſt tout le bonheur où j'aſpire
Qu'un ſouris de Sa Majeſté.



EPITRE II.

DE MONSIEUR MARTINEAU A L'AUTEUR.

M. Martineau, Conſeiller au Préſidial de Sens, avoit été au Palais pour y faire emplette de quelques brochures nouvelles. On lui préſenta les Piéces dérobées *qui ne faiſoient que de paroître, & qu'il n'avoit pas encore lûës. Il les acheta, en fut enchanté; & le lendemain il envoya à l'Auteur l'Epitre ſuivante qu'on ne rapporte ici, que parce qu'elle fera mieux entendre la réponſe que lui fit M. l'Abbé de l'Attaignant, dont les ouvrages ſont ſi bien caractériſés dans cette Epitre.*

APPRENEZ-MOI, Muſe chérie,
D'un Livre avoué d'Apollon,
Par quel excès de modeſtie
A-t-on ſuprimé votre nom?
On trouve en tout ce que vous faites
Du bon, du fin, du délicat;
Vous pouviez d'un nouvel éclat
Décorer les plus grands Poëtes.
De l'eſprit & du ſentiment
Vous faites un charmant mêlange.

Que vous badinez finement !
Que de ſel & que d'agrément
Aſſaiſonne votre louange
Quand vous celebrez le beau feu
Qu'inſpire ou Glycere ou Thémire !
D'Anacreon & de Chaulieu
Il me ſemble entendre la lire.
Muſe, que vos accens ſont doux !
C'eſt bien vainement que la mere
Chercheroit ſon fils à Cythere ;
Il eſt alors auprès de vous.
Chantez-vous le jus délectable ?
C'eſt l'encens le plus agréable
Que Bacchus reçoive ici-bas ;
Et même il a dit ſur le Pinde
Qu'il en faiſoit autant de cas
Que de ſes conquêtes de l'Inde.
Votre variété me plait ;
Vous nous donnez mêlez enſemble
Ode, Epitre, Fable, Couplet ;
C'eſt un patterre qui raſſemble
Le Jaſmin, la Roſe & l'Œillet.
Enfin en liſant votre ouvrage,
Épris de vos rians apas,
Je m'écriois à chaque page :
Pourquoi ne vous nommez vous pas ?

RÉPONSE

DE M. L'ABBÉ DE L'ATTAIGNANT A M. MARTINEAU.

EMBARASSÉ plus qu'on ne ſçauroit croire,
Comment répondre à vos doux complimens ?
Avec plaiſir j'ai humé votre encens,
Et je me ſens tout bourſouffié de gloire ;
Quoi qu'avant vous toute eſpece de gens
Euſſent loué mon ſoi-diſant ouvrage,
Recueil de vers & de couplets galans,
Sans pour cela me flater d'avantage.
J'apréciois de chacun le ſuffrage ;
Je me diſois ; ceux-ci ſont mes parens ;
Leur compliment eſt de ſtile & d'uſage.
Ceux-là ce ſont des amis indulgens ;
Le préjugé fait tenir ce langage.
D'autres étoient des cœurs reconnoiſſans,
Ou mainte Iris, héroïnes du tems,
Qui de ma Muſe avoient reçu l'hommage,
Et ſe croyoient célébrés par mes chants ;
Et par ainſi leurs applaudiſſemens

Pour moi n'étoient arrêts d'Aréopage.
Mais quand quelqu'un que je ne connois
brin,
Et que j'aurois grand desir de connoître,
Dans l'art des vers qui paroît être maître,
Vante les miens sans motif ni dessein ;
De son encens ma foi le moindre grain
Fait son effet, & peut tourner la tête ;
Car ce seroit un tour trop malhonnête
Que de tirer comme à brule pourpoint
Sur un pauvret que l'on ne connoît point.
Je veux pourtant éclaircir ce mistere,
Et de ceci sçavoir la vérité ;
Car je craindrois de m'être trop flatté ;
Et comme dit le proverbe vulgaire,
Que vérité se trouve dans le vin ;
Je veux vous voir chez moi le verre en main
Pour mieux juger si vous êtes sincere.



EPITRE III.

A M. L'ABBÉ DE LA PORTE.

L'Auteur des Obſervations ſur la Litterature moderne rendit compte au Public dans ſon Journal, des Poëſies de M. l'Abbé de l'Attaignant lorſqu'elles parurent ſous le titre de Piéces dérobées. *L'endroit du Journal qui eſt ici rapporté, a donné lieu à l'Epitre que M. l'Abbé de l'Attaignant adreſſe au Journaliſte. Voici le morceau tiré des Obſervations ſur la Littérature moderne, Tome III. pages* 218 *&* 219.

L'Auteur de ces Poëſies ne riſque rien de ſe faire connoître. L'eſprit, la légereté, la fineſſe, le naturel, la naiveté, l'enjoument, tout flatte ici le goût le plus délicat; & l'on peut aſſurer que ces petites Piéces feront l'amuſement des Lecteurs, comme l'Auteur fait lui-même l'agrément de toutes les ſociétés où il ſe trouve. On ſçait combien il eſt deſiré, recherché par tout où l'on aime la joye & le plaiſir. Son eſprit fécond en saillies agréables fournit à chaque inſtant nouvelle matiere à la gaieté, & chaque ſaillie devient bientôt un Couplet charmant auquel l'agrément de ſa voix ajoute encore un nou-

veau prix. Nouvel Anacréon, il a chanté le vin, l'amitié & l'amour; ses Vers sont les enfans du Badinage; Bacchus a été son Apollon; la jeune Iris étoit sa Muse; une table environnée d'amis, son Cabinet ou son Parnasse. Poëte & Auteur, mais par un double prodige, Poëte sans fiel, & Auteur sans travail, jamais l'envie, la haine, l'animosité, la vengeance n'ont animé ses Écrits; & si ses Vers sont le fruit de ses veilles, c'est qu'il veilloit avec les plaisirs. Nés dans le sein de la gaité, ses chants n'ont été pour personne un sujet de tristesse; & sans avoir jamais rien fait que pour le moment présent, il vivra dans la postérité, où son nom sera placé avec ceux d'Anacréon, de Catulle, de Chaulieu & de Coulanges.

MON cher Abbé, j'aurois bien lieu
De m'enorgueillir de la place
Qu'entre Anacréon & Chaulieu
Vous me donnez sur le Parnasse.
A peine j'aurois eu l'audace
De m'aller mettre en rang d'oignon
Auprès de notre ami Coulanges,
Qui, comme moi bon Compagnon,
Eut autrefois quelques louanges
Des gens de sa société

Pour de petites Parodies
Et chanſons quelquefois jolies,
Que dans le ſein de la gaité,
Avec aiſance & liberté
Il compoſoit ſouvent à table,
Tantôt pour un convive aimable,
Tantôt ſur quelque jeune objet
Qui faiſoit valoir le couplet.
Mais quand un auſſi grand critique,
Quand un auſſi bon connoiſſeur
D'un médiocre & mince Auteur
Fait un ſi beau Panégyrique,
Par un Eloge trop flateur
Il peut bien lui tourner la tête.
Trop d'encens, quoique délicat,
D'un ſot a ſouvent fait un fat;
Mais ma Recette eſt toute prête,
Et voici mon contre-poiſon
Pour n'en pas perdre la raiſon.
Vous m'avez lû, cher Ariſtarque,
Avec les yeux de l'amitié:
Or l'ami jamais ne remarque
De nos deffauts que la moitié.
S'il voit des beautés au contraire,
Le préjugé qui le ſéduit,
Les augmente & les éxagere;

Et c'eſt de cet ami ſincère
Le cœur qui juge & non l'eſprit.
D'une Lunette à longue vue,
Qui d'un côté groſſit l'objet
Et de l'autre le diminue,
Il ſe ſert ſelon le ſujet.

Autre Raiſon c'eſt l'indulgence
Qu'on a volontiers pour quelqu'un
Qu'on peut louer ſans conſéquence,
Et qui n'eſt le Rival d'aucun;
Pour un chanſonnier dont la Muſe
Badine, ſans prétendre à rien,
Et qui ſecouant tout lien,
S'occupe moins qu'il ne s'amuſe.
Voilà mon ſolide argument
Contre votre applaudiſſement,
Pour me garantir de l'ivreſſe.
Je ſens le prix d'un compliment,
Effet de votre politeſſe
Plus que celui d'un jugement
Dont on ſçait la délicateſſe.
Mais avec d'autres, croyez-moi,
Uſez-en d'une autre maniere;
Vous êtes chargé d'un emploi
Pénible & dangereux à faire;

Un cenſeur s'impoſe la loi
D'être moins poli que ſincere.
Il doit louer, mais ſans fadeur,
Toutes les beautés d'un ouvrage ;
Son éloge eſt pour un Auteur
Un aiguillon qui l'encourage ;
Au lieu qu'un encens trop flatteur
A mon avis eſt un outrage.
Ou l'on croit que c'eſt badinage,
Ou bien ce ſtile adulateur
Fait imaginer au lecteur
Qu'on achette votre ſuffrage.

Mais quoique la fadeur du miel
Souvent deshonore un critique,
On l'aime encor mieux que le fiel
D'une plume trop ſatyrique.
Si l'on compare au chien couchant
Le flatteur qui trop cherche à plaire,
L'autre eſt un enragé mordant
Qu'on noyeroit dans la riviere.
Voyez votre prédéceſſeur,
Le fameux Abbé Desfontaines,
Malgré ſes talens & ſes peines,
Juſqu'après ſa mort en horreur.
On peut avec délicateſſe
Employer les traits de Momus ;

Mais ſans excès & ſans abus,
En plaiſantant avec fineſſe.
Par un tour fin & délicat,
Quand on badine avec adreſſe,
On imite d'un jeune Chat
Les graces & la gentilleſſe;
Et le critique plait toujours
Quand il fait patte de velours.
Au lieu que l'on hait la rudeſſe
Et la ferocité d'un Ours
Qui d'abord emporte la piece.
Frappez donc, mais de petits coups,
Pour éviter la ſechereſſe;
On réveille plus qu'on ne bleſſe
Lorſque l'on frappe ſans courroux.
Ce qui rend sèche la matiere
Des Journaliſtes de Trevoux,
C'eſt qu'ils ne peuvent, comme vous,
A leur eſprit donner carriere:
Comme dans un port un forçat
Ne ſort jamais qu'avec ſa chaîne,
Ils ſont liés par leur état,
Et par la robbe qui les gêne.
On ne ſçauroit ſans liberté
Écrire avec légereté,

Et jamais de triſtes eſclaves
N'ont ſur leur front l'air de gaité.
Vous qui n'avez plus ces entraves,
Et dont les liens ſont rompus,
Puiſque rien ne vous contraint plus,
Livrez-vous à votre génie ;
Aſſaiſonnez toujours de ſel
Une ſage plaiſanterie ;
Que jamais rien de perſonnel
N'empoiſonne la raillerie.
Quand vous voulez, vous préparez
Avec tant d'art une Satyre,
Que tous ceux que vous effleurez
Sont eux-mêmes forcez d'en rire,
Et jamais vous ne déchirez ;
Excepté dans certain voyage, *
Ceci ne ſoit dit qu'entre nous,
Je vous aurois trouvé plus ſage,
Si vous étiez reſté chez vous :

* *Le voyage au ſéjour des Ombres, ouvrage de critique dont la premiere édition parut en deux parties, petit format, en* 1748 *&* 1749. *La ſeconde édition fut donnée en* 1752 *en deux parties* in-12. *avec des corrections & des augmentations conſidérables ſous le titre de* Voyage en l'autre monde, &c.

Mais n'en parlons pas davantage.
Quelqu'un qui me plaît bien encor,
Qui, comme vous, a pris l'essor,
C'est FRERON, ce gentil confrere, ¶
Petillant de sel & d'esprit;
Mais qui plairoit, sans contredit,
Beaucoup plus, si trop de colere,
D'antipathie & de dépit
N'animoit tout ce qu'il écrit
Contre Marmontel & Voltaire.
D'autant que malgré ce qu'il dit
Et ce que contre eux il débite,
Et l'un & l'autre ont leur mérite,
Et qu'il les offense à crédit.
L'un ne fait presque que de naître,
Et par un début glorieux
S'est déja fait assez connoître
Pour digne éleve d'un grand maître; *
Et l'autre a le front dans les cieux;

¶ *M. Freron faisoit dans ce tems là des Feuilles périodiques intitulées* Lettres sur quelques Écrits de ce tems, *auxquelles à succedé* l'Année Litteraire.

* *M. Marmontel avoit fait alors la* Tragédie *de* Denys le Tyran. *Il se disoit l'éleve de M. de Voltaire.*

Et quoique le critique ſage
Juge ſans partialité,
L'un mérite qu'on le ménage ;
L'autre doit être reſpecté :
Celui qui n'eſt qu'à ſon aurore,
Pour ſes ingénieux eſſais
Qu'il faut aider & faire éclore :
L'autre, que l'on admire encore,
Pour les chef-d'œuvres qu'il a faits.
Oui, FRERON, ſans cette manie,
Seroit un critique charmant ;
Il joint au plus brillant génie
Le plus ſolide jugement.
Chaque ouvrage qu'il analiſe,
Eſt une mignature exquiſe.
Aimables enfans d'Apollon
Qui des Muſes ſuivez les traces,
Et qui dans le ſacré vallon
Reglez les rangs, marquez les places,
Que rien ne trouble vos travaux
Agréables autant qu'utiles ;
Soyez toujours l'effroi des ſots,
Et le plaiſir des gens habiles.
Que vos éloges ſoient le prix
Du vrai mérite & de la gloire ;

Etre vanté dans vos écrits,
C'eſt être au Temple de mémoire.
Vous y pouvez graver les noms
Des Graffigny, * des Dubocage; †
Leurs aimables productions
Méritent bien votre ſuffrage;
Et quand, de ce ſexe enchanteur
Qui nous anime & nous inſpire,
Quelqu'une y joint l'art de produire,
On ne peut paſſer pour flatteur
Quelque bien qu'on en puiſſe dire.
Quand un bel eſprit feminin
Sur l'Helicon brigue une place,
On doit approuver ſon deſſein;
Et pour monter ſur le Parnaſſe
Vous devez lui prêter la main.
Mais que votre tonnerre gronde
Contre le jaloux § qui les fronde.
Réuniſſez vos traits vainqueurs

* *Madame de Graffigny eſt l'Auteur des* Lettres d'une Peruvienne *& de la Piéce de* Cenie.

† *Madame du Boccage a fait un Poëme intitulé* le Paradis Terreſtre, *& la Tragédie des* Amazones.

§ *M .. avoit fait une Satyre ſanglante contre Madame de Graffigny.*

Contre tant de mauvais Auteurs
Dont aujourd'hui Paris abonde,
Et qui, par malheur, dans ce monde,
Ne trouvent que trop de lecteurs,
Et peut-être d'approbateurs.
Mais quand des gens de mon espèce
Dans le loisir ou l'allegresse
Hazarderont quelques Couplets,
Si vous les goûtez, chantez-les;
Mais pour votre honneur, chers Critiques,
Dans vos Feuilles Periodiques,
Croyez-moi, n'en parlez jamais.



EPITRE IV.

A M. L'ABBÉ TURODIN,

Chanoine de Boulogne.

Il avoit écrit à l'Auteur, son ancien Ami, pour le complimenter sur ses Ouvrages. L'Epitre suivante est la réponse à cette Lettre.

A Votre Epitre singuliere,
Aussi longue que mon Breviaire,
Et que je n'ai pu lire entiere
Avec mon foible luminaire,
Tant en est fin le caractere,
Je le vois bien, mon cher Confrere,
Vous êtes comme à l'ordinaire
Aussi badin qu'au Seminaire
Où nous courions même carriere.
Vous m'encensez d'une maniere
A m'atraper dans la visiere,
Et l'ironie est trop grossiere ;
Louange que l'on exagere
A mon avis est vitupere.
Je pourrois m'en mettre en colere
Si je n'étois né débonaire.

Que ma Muſe aiſée & légere
Qu'un ami traitre & téméraire
A malgré moi miſe en lumiere,
Ait eu le bonheur de vous plaire
Pour quelqu'Epitre familiere
Ou Chanſons qu'elle aura pu faire
Entre la bouteille & le verre
Pour jeune & gentille commere
Ou ſur quelque joyeux compere,
Rien n'eſt là d'extraordinaire.
Je pourrois vous croire ſincere,
Et m'offenſerois du contraire,
Sans quitter ma petite ſphere;
Mais m'éxalter, moi, pauvre here,
Moi chétif gibier de beuriere,
Et me comparer à Voltaire,
Corneille, Racine, Moliere,
Et tant de Sçavans qu'on revere;
C'eſt inſulter à ma miſere,
Et battre un pauvre enfant par terre.
M'apeller Mignon de Cythere,
Moi qui ſuis laid comme un Cerbere,
Je vous croyois d'un caractere
Et moins cauſtique & moins ſevere,
Quoique vous ne valuſſiez guere
Dès votre ſaiſon printaniere,

Quand vous contrefaisiez ce pere *
Qu'encore aujourd'hui l'on révere
Dans le Diocèse d'Auxerre,
Qui préchoit en Missionnaire,
Et se tortilloit dans sa chaire,
Lorsqu'il nous faisoit la priere.
Devant lui baissant la paupiere,
Vous tiriez la langue en arriere,
Et vous n'êtes pas moins vipere.
Malgré cela je requiere,
Quand à Paris aurez affaire,
Que vous veniez dans ma tanniere,
Où nous ferons frugale chere,
Mais délicate & salutaire,
Avec du vin capitulaire
Qui vaut le Baune & le Tonnere.
J'y joindrai, s'il est nécessaire,
Pour vous quelque jeune Bergere;
Il en est ici fourmilliere:
J'en connois une pépiniere.
Nous y ferons dans le mistere,
Sur le prochain, maint commentaire,
Et que dehors il faudra taire.
Adieu. Votre amitié m'est chere.

* *M. Philopal, aujourdhui Curé au Diocèse d'Auxerre, autrefois Supérieur du Séminaire des Bons Enfans à Paris.*

EPITRE V.

A MONSIEUR DESSEAUX,

Chanoine de Reims.

C'est le même à qui les Epitres X. & XI. du Livre II. sont adressées. M. Desseaux avoit complimenté l'Auteur sur l'impression de ses ouvrages.

NE me donnez jamais le nom d'Auteur ;
Ce vilain nom de tout tems me fit peur.
Ce sont des gens que j'honore & révere ;
Mais peu d'entr'eux ont le don de me plaire;
Et si souvent j'en ai vû d'ennuyeux ,
J'en ai tant vû se déchirer entr'eux ,
Et ne louant que leurs propres ouvrages ,
Faire partout de si sots personnages ,
Que ce grand nom ne sçauroit me flater.
Puis , qu'ai-je fait moi pour le mériter ?
Quelques Chansons , une petite Epitre
En mauvais vers ; seroit-ce donc un titre
Pour mériter ce mauvais sobriquet ?
Mon cher Abbé , je vous le dis tout net ,
Quand on n'en fait métier ni marchandise ,
On peut en vers dire quelque sotise
Ainsi qu'en prose , ou faire une Chanson

Sans mériter pour cela ce grand nom.
Je n'ai jamais grimpé ſur le Parnaſſe,
Et je ſerai content ſi l'on me place
Tout au plus bas de ce célebre mont
Près du cocher du ſieur de Vertamont.
Mes vers tranſmis par un ami perfide
Entre les mains d'un Éditeur avide
Sont imprimés. Je ne m'en pendrai pas;
De cet honneur je fais fort peu de cas.
La vanité de craindre la critique
Me ſiéroit mal; & de la voix publique
Ni je ne crains, ni je n'eſpere rien;
Et tout lecteur d'un coup d'œil verra bien
Que tous ces vers ne ſont point un ouvrage;
Et par les noms qui ſont à chaque page,
Qu'ils n'étoient faits pour paroître en grand
jour;
Que l'amitié, le plaiſir & l'amour
Les ont dictés; que je n'ai voulu plaire
Qu'à mes amis; ainſi, mon cher confrere,
Puiſque j'obtiens votre applaudiſſement,
Je ſuis content, & le ſuis pleinement.



EPITRE VI.

A Madame DE GRAFFIGNY, Auteur de la Piéce de Théâtre intitulée Cenie.

On a prétendu dans le monde que Madame de Graffigny sous le nom de Cenie, *qui est l'anagramme du mot de* Niece, *avoit voulu tracer le caractére de Mademoiselle de* Ligniville *sa Niece, aujourd'hui Madame* Helvetius. *Mademoiselle de Ligniville demeuroit alors chez Mme de Graffigny. Cette Demoiselle ne le cédoit point à Cenie pour la beauté, les graces & la vertu. C'est sans doute cette ressemblance de caractere qui a donné lieu à la découverte de l'anagramme. Quoiqu'il en soit, M. l'Abbé de l'Attaignant saisit cette circonstance pour écrire à l'Auteur de* Cenie *l'Epitre suivante.*

Je reviens de ta Comédie,
Graffigny, les larmes aux yeux;
Que j'aime la tendre Cenie,
Et ses sentimens généreux!

Dans son portrait que tu nous traces,
Que de charmes, que d'agrément,
Que de vertus & que de graces,
Que d'esprit & de sentiment!

Quelle délicateſſe extrême ;
Que d'héroiſme en tes portraits !
Ah ! qu'il faut en avoir ſoi-même
Pour s'exprimer comme tu fais.

C'eſt dans le ſein de ta famille
Que tu puiſes des traits ſi beaux ;
Ainſi Mignard peignoit ſa fille
Dans la plupart de ſes tableaux.

Tantôt ſous les traits de la gloire,
De ſon Héros guidant les pas ;
Tantôt ſous ceux de la victoire,
Le couronnant dans les combats.

Ta Cenie eſt cent fois plus belle,
Et tu nous la peins beaucoup mieux ;
Mais c'eſt qu'un plus parfait modele
A chaque inſtant eſt ſous tes yeux.

C'eſt un bonheur pour un grand maître
Qui peut peindre nonſeulement
Son Héros tel qu'il devroit être,
Mais comme il eſt réellement.

Que l'Heroine de ta Piéce
Se fait reconnoître aiſément,

Et que *Cenie* enfin de *Niece*
Fait l'anagramme heureuſement.

C'eſt ainſi qu'en tous tes ouvrages
Dignes de l'immortalité,
Pour tracer de nobles images,
Tu n'as jamais rien emprunté.

Si de l'adorable Cenie
On connoiſſoit l'original,
Quel cœur ne porteroit envie
Au bonheur du tendre Clerval ?

Mais des graces comme les ſiennes
Ne peuvent jamais ſe cacher ;
Juſqu'aux rives Peruviennes
On la trouve ſans la chercher.



EPITRE VII.

A UNE DAME,

Qui apelloit l'Auteur ANACREON.

VOus m'apellez Anacréon ;
Je dois donc vous nommer Climene ;
Puisque c'est-elle, ce dit-on,
Qui sçut l'arrêter dans sa chaîne.
Vieux comme je suis aujourd'hui,
Il fut amant de cette belle ;
Vous avez autant d'attraits qu'elle ;
Je suis amoureux comme lui.
Il passa toute sa jeunesse
Parmi les ris & les amours,
Et cette charmante Maitresse
Sçut le fixer sur ses vieux jours.
J'ai passé mon printems de même
En changeant tous les jours d'objets ;
Mais aujourd'hui que je vous aime,
Je sens que j'aime pour jamais.
Il écrit qu'une nuit en songe
Il fut atteint par Cupidon,
A chaque pied portant du plomb.

Or, ceci n'eſt point un menſonge :
Le cœur rempli de tes attraits,
J'ai fait même rêve à peu près.
Je ſongeois donc la nuit derniere
Qu'Amour ſans aîle, ſans bandeau,
Et qui me paroiſſoit plus beau
Et moins badin qu'à l'ordinaire,
Me mettoit en main ſon flambeau,
Aux pieds une chaîne légere :
Comme lui j'entrevois mon ſort ;
Climene, ce rêve préſage
Qu'enfin ceſſant d'être volage,
Je dois t'aimer juſqu'à la mort.

EPITRE VIII.

A MONSIEUR LE MARQUIS DE ***

Qui avoit envoyé à l'Auteur un Mémoire contre la Maiſon de Rohan pour des droits honorifiques en Sorbonne.

JE viens de lire le Mémoire
Contre la Maiſon de Rohan :
Cher *** puis-je vous croire
L'auteur d'un ſemblable cancan.
Ne vous ſuffit-il donc pas d'être

Un illuſtre & preux Chevalier ;
Pourquoi vouloir encor paroître
Des mortels le plus ſingulier ?
Comment pouvez-vous vous en prendre
Au meilleur de tous vos amis ; *
Vous, fait plutôt pour le défendre
S'il avoit quelques ennemis ?
Quel intérêt vous authoriſe ;
Quel motif & quelle raiſon,
Lorſque vous n'avez dans l'Egliſe
Aucun parent de votre nom ?
Et n'eſt-ce pas une chimere
Que les droits que vous demandez ?
Quel uſage en pourriez vous faire,
Quand ils vous ſeroient accordés ?
Voulez-vous ſoutenir des Thèſes ?
Souvent avec beaucoup d'eſprit
Vous en ſoutenez de mauvaiſes ;
Mais meilleures que cet Écrit.
Quelle fauſſe délicateſſe
Fait que l'on vous voit érigé
En défenſeur de la Nobleſſe
Qui ne vous en a point chargé ?
Les Montmorancy, les Tonnere,
Enfin tous ces Grands ſi vantés

* *M. l'Archevêque de R....*

Ont-ils pris part en cette affaire ?
Non ; vainement vous les citez.
Vous descendez en droite ligne
Des Souverains, mêmes des Rois ;
Vous en êtes héritier digne
Par vos vertus & vos exploits.
Soit. Mais si les Rois vos ancêtres
Ont distingué de grands Seigneurs,
Ceux d'aujourd'hui sont-ils moins maîtres
D'accorder de pareils honneurs ?
Malgré plus d'un titre superbe,
Ils peuvent faire grace ou non.
Le Charbonier, dit le proverbe,
Est le maître dans sa maison.
Un Roi l'est donc dans son Royaume ;
Et qui le condamne à son gré,
Fait pire encor que gros Guillaume
Qui remontroit à son Curé.
Quand vous attaquez la Sorbonne,
Est-ce d'elle qu'on tient ces droits ?
N'est-ce pas le Roi qui les donne ?
Elle se soumet à ses loix.
Laissez les Rohan sans envie
Jouir de leur gloire en repos :
Mon cher Marquis, la jalousie
N'est pas faite pour un Héros.

Puis, ces marques de préférence
Ne les ont-ils que d'aujourd'hui ?
Notre Prélat, * son Eminence ¶
N'en ont-ils pas déja joui ?
Mais quelques droits que soient les vôtres,
Faut-il ainsi les établir ?
Sans s'opposer à ceux des autres
Ne sçauroit-on les soutenir ?
Comme on dit que le bon Homere
Avec tout son esprit s'endort ;
En entreprenant cette affaire,
Cher Marquis, vous dormiez bien fort.
Réveillez-vous, je vous en prie,
De crainte qu'un sommeil trop long
Ne dégénere en létargie,
Et n'offusque votre raison.
Quand vous attaquez qui vous aime,
Vous suivez un conseil trompeur ;
N'agissez que d'après vous-même ;
Ne consultez que votre cœur.
Respectez la faveur du Maître ;
Méritez-en autant de lui ;
C'est le seul moyen de paroître
Bon citoyen & bon ami.

* *M. l'Archevêque de Reims.*
¶ *M. le Cardinal de Soubize.*

EPITRE IX.

A Monsieur LE TOURNEUR,

Maître de Clavetin de Madame la Dauphine & de Mesdames de France.

FAVORI du Dieu du Permesse,
Et dès ta plus tendre jeunesse
Élevé, nourri dans sa Cour;
Dont chaque Muse tour à tour
Se chargea d'être la maitresse;
Reconnois leurs soins bienfaisans:
Ces sçavantes Enchanteresses
Sans doute prévoyoient le tems
Que tu formerois les talens
De nos adorables Princesses.
Oui, ce sont elles qui t'ont mis
Dans la plus aimable des places.
Puisque c'est toi qui les instruis,
Tu peux dire, je montre aux Graces
Ce que les Muses m'ont appris.



EPITRE X.

A MONSIEUR NININ,

Docteur de la Faculté de Reims, Medecin de S. A. S. M. le Comte de Clermont.

JE vous eſtime & vous honore
Autant que le grand Dumoulin ;
Cependant, mon cher Medecin,
Fuſſiez-vous plus ſçavant encore,
Votre art eſt trop obſcur en ſoi,
Pour que je puiſſe ajouter foi
A cette ſublime ſcience ;
Et que je me faſſe une loi
De ſuivre en tout votre ordonnance.
Le plus grand bien c'eſt la ſanté ;
J'en ſens le prix, je la deſire ;
Sans elle point de volupté,
Même la vie eſt un martyre.
Mais que par ſes regles votre art
La conſerve ou la rétabliſſe,
Et que quelques fois par hazard
Il n'y porte point préjudice,

C'eſt une queſtion à part.
Tout en Medecine eſt ſiſtême ;
Son objet n'eſt point évident ;
Le malade eſt, s'il eſt prudent,
Son premier Medecin lui-même :
Il raiſonne ſur ce qu'il ſent ;
Fions-nous-en à la nature
Si sûre dans tous ſes deſſeins ;
Seule elle fait mieux une cure
Que tous les plus grands Medecins.
Cette mere prudente & ſage
Mieux que nous connoît nos beſoins ;
Et pour conſerver ſon ouvrage
Ne néglige aucun de ſes ſoins.
Quelque fois elle a beſoin d'aide ;
J'en conviens, & je ne dis pas
Qu'il ne ſoit plus d'un bon remede
Utile dans de certains cas.
Mais n'employons cette reſſource
Qu'à la derniere extrêmité,
Et puiſons toujours à la ſource
De la vie & de la ſanté.
Aux remedes que l'art applique
Il eſt aiſé de ſe tromper.
Le ſimptôme qui nous indique

Le mal que l'on veut extirper,
Eſt quelquefois problématique.
L'on croit qu'un tel mal vient de chaud,
Et le Medecin le ſuppoſe;
Car le ſavoir c'eſt autre choſe.
Lors loin de donner ce qu'il faut,
On donne un poiſon tout contraire.
Seul le malade eut pû guérir;
Traité dans la forme ordinaire,
Sans un miracle il va mourir.
Le monde dans ſon premier âge
Connoiſſoit-il les Medecins?
Les hommes plus forts & plus ſains
Vivoient alors bien davantage.
Même aujourd'hui dans le village
Chez les robuſtes payſans,
Où votre art n'eſt point en uſage,
Ne vit-on pas auſſi longtems?
Combien de nations encore
Où l'on eſt vigoureux & ſain,
Et chez leſquelles on ignore
Juſques au nom de Medecin?
Les animaux de toute eſpece
Sans Docteurs & ſans Faculté
N'ont-ils pas l'inſtinct & l'adreſſe
De mieux conſerver leur ſanté?
Et ceux ſur qui votre art s'exerce,

Ces domeſtiques animaux
Qui ſont avec nous en commerce,
En ſont ſujets à plus de maux.
Suivant le proverbe vulgaire,
Qui vit medicinalement
Et de drogues d'Apoticaire
Languit, vit miſérablement.
Ces fiers Romains que l'on renomme
Furent longtems ſans s'en ſervir ;
Sous Caton le Senat de Rome
De la ville les fit bannir.
Je l'honore & je la reſpecte
Cette célébre faculté ;
Mais malgré ſon utilité
Elle eſt dangereuſe & ſuſpecte ;
Et quoiqu'on en puiſſe eſperer,
J'apréhende de m'y livrer.
La Medecine & la Juſtice
Veulent notre bien toutes deux ;
Mais en exerçant leur office
Portent un bandeau ſur leurs yeux.
La Juſtice & la Medecine
Se reſſemblent encore aſſez
En ce que de noble origine,
Tous biens & tous maux compenſez,
Quoique toutes deux reſpectables

Il n'eſt pas aiſé de juger,
Vû les abus & le danger
De leur pratique inſéparables,
S'il en réſulte plus de bien
Qu'elles ne cauſent de dommage.
Ce Caton paſſoit pour bien ſage.
Pour moi je ne décide rien;
Mais j'en conclus que l'on doit plaindre
Les Malades & les Plaideurs;
Parce que rien n'eſt plus à craindre
Que Medecins & Procureurs.
Ces grands Medecins ſi célebres
Qu'on a preſque diviniſés,
Combien de monumens funébres
De leurs vivant ont-ils dreſſés?
Ces réputations ſi hautes
S'obtiennent à bien peu de frais;
Le jour éclaire leurs ſuccès,
Et la terre couvre leurs fautes.
Ainſi que nos heros gueriers,
De votre art les grands Coriphées
Devroient dans leur fameux trophées
Joindre les cyprès aux lauriers.
Celſe, ce Medecin d'Auguſte,
De ſon tems le plus grand eſprit,
Qui raiſonne toujours ſi juſte,

Nous dit lui-même en ſon écrit,
Que de ſon tems la Medecine
Avoit changé plus d'une fois :
Que c'eſt toute une autre routine,
D'autres principes, d'autres loix.
Chez un malade aujourd'hui même
Aſſemblez cinq ou ſix Docteurs,
Ils ſont de different ſiſtême,
Et ſe reprochent leurs erreurs.
On héſite, on diſpute, on doute,
On cite mainte authorité ;
L'un veut prendre par cette route,
Et l'autre par l'autre côté.
Jugez de la perplexité
D'un patient qui les écoute,
Et quelle triſte extrêmité.
Ce que je dis là, vos Confreres
Le confeſſeront volontiers ;
Et j'en ai vû des plus ſinceres
S'en plaindre eux-mêmes les premiers.
Cependant le malade paye
Bien cher la Conſultation,
Qui ſans rien décider l'effraye.
Or, quelle eſt leur concluſion ?
Preſque toujours une ſaignée,
Fuſſe pour la dixiéme fois,

Jusqu'à ce qu'il soit aux abois ;
Telle est la méthode enseignée
Dans toute l'École aujourd'hui :
Ainsi l'on prépare l'athléte :
Loin d'animer la force en lui,
Par la saignée & la diete,
On vous l'extenuë, on l'abat
Pour le disposer au combat
Du mal & de la Medecine
Qui par leurs efforts violens
Causent une guerre intestine
Dont les frais sont à nos dépens,
Et font souvent notre ruine.
Mais quand les maux sont compliqués,
Quand les remedes apliqués
Les uns aux autres sont contraires,
Quel guide conduira les pas
De ces aveugles émissaires ?
Ou ne se détruiront-ils pas
S'il font mal leur obédience,
S'ils se trompent de numero.
Jugez de quelle conséquence
Devient alors le qui proquo.
Vous me direz par prophétie,
Que malgré ce bel argument
On me verra bien surement,

Dès la premiere maladie,
Dire & penſer tout autrement,
Et chanter la palinodie ;
Je n'en diſconviens nullement ;
Mais c'eſt la raiſon, la ſageſſe
Qui dictent actuellement
Ce ſolide raiſonnement ;
Alors ce ſera la foibleſſe
Qui me fera dire autrement :
Et je répons à ce reproche
Que quand le mal eſt violent,
Et quand on ſe noye, on s'accroche
Où l'on peut, même au fer brulant ;
Que lorſque la crainte la trouble,
La raiſon n'a plus de pouvoir,
Et que l'on joue à quitte ou double
Lorſque l'on eſt au déſeſpoir.
Oui, notre foibleſſe eſt la cauſe
Que votre art eſt tant en crédit,
Et la crainte ſans contredit,
Fit ſeule votre apothéoſe.
Et ce que diſoit Ciceron
Jadis des Prêtres, des Augures
Qui ne vivoient que d'impoſtures,
Avec tout autant de raiſon
De vos Confreres peut ſe dire.

Car je ſuis tout auſſi ſurpris
Que deux Medecins dans Paris
Puiſſent ſe rencontrer ſans rire ;
Sachant eux-mêmes que leur art
Eſt fondé ſur notre ſotiſe ,
Et que quand on les diviniſe
Ils ne le doivent qu'au hazard.
Tout au moins vous devez admettre
Qu'il faut , ſoit dit ſans vous bleſſer ,
Beaucoup de foi pour s'y ſoumettre ,
Et de vertu pour l'exercer.
Or j'ai confiance en la votre ;
Ainſi dans la néceſſité ,
Malgré mon incrédulité ,
Je vous prendrai plutôt qu'un autre.

EPITRE XI.

AU MEME.

Ecrite le jour de la Saint Louis , fète de M. le Comte de Clermont.

CHER Medecin , c'eſt donc demain la fète
Du Prince aimable que tu ſers :

Joins ma fleur au bouquet que pour lui l'on
aprête ; *
Qu'avec tes vœux les miens lui ſoient offerts.
Pour mieux faire agréer mon plus ſincere
hommage ,
Fais le lui préſenter par les mains de l'Amour;
Tu connois bien ce Dieu ; tu le vois chaque
jour
Sous les traits de Le Duc , ſa plus parfaite
image.
Je n'oſerois , crainte de l'ennuyer ,
Joindre ici des vers à la gloire
De ce Héros que la victoire
A cent fois couronné de mirthe & de laurier ;
Et je ſerois un téméraire
De hazarder un couplet de chanſon
Lorſque ſous les traits de Laugeon §
Apollon eſt ſon ſécrétaire.

* *La Maiſon du Prince lui préparoit une fête à Berni , dans laquelle il y eut des Jeux , des Spectacles , des Illuminations , des Feux d'artifice , &c.*

§ *M. Laugeon eſt Sécrétaire des Commandemens de S. A. S. M. le Comte de Clermont. Il eſt connu par pluſieurs ouvrages qui lui ont fait de la reputation , & en particulier par la Paſtorale de* Daphnis *&* Cloé , *& par l'Acte* d'Églé, *repreſentées à l'Opera.*

Mais

Mais toi, par ta profeſſion,
Ton zèle & ton affection,
Philippe d'un autre Alexandre,
De mon reſpect ardent & tendre,
Sois près de lui ma caution;
Sois-y toujours ſans fonction
Malgré le titre qui t'honore.
Eh! devroit-on craindre pour la ſanté
D'un Prince aimable qu'on adore,
Quand il a tant de droits à l'immortalité?

EPITRE XII.

AU PRINCE EDOUARD D'ANGLETERRE,

Autrement dit, le PRÉTENDANT, *après ſon retour d'Ecoſſe.*

PRINCE auſſi grand que malheureux,
Ne regrette plus la Couronne
Qu'ont porté les Rois tes ayeux;
C'eſt la fortune qui la donne.

On voit ſur ton auguſte front
Briller des Rois l'illuſtre marque;
Et les Rois même conviendront
Qu'un Héros eſt plus qu'un Monarque.

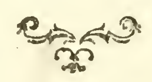
Pourſuis, cher Prince, montre toi
Digne du ſang qui t'a fait naitre ;
Sans doute il eſt beau d'être Roi ;
Plus beau de mériter de l'être.

Sois au-deſſus de tes revers,
Quel que ſoit le ſort de la guerre ;
L'eſtime de tout l'univers
Vaut bien le ſceptre d'Angleterre.

Le bien qu'on ne peut te ravir
Eſt préférable au rang ſuprême ;
La vertu ſeule en fait jouir,
Et tu ne le dois qu'à toi-même.

D'ailleurs c'eſt ton Dieu que tu ſers,
Dans ſa promeſſe il eſt fidele :
Pour la couronne que tu perds,
Il t'en réſerve une immortelle.

Que dis-je ? Ce Maître des Rois,
Même avant cette récompenſe,
Doit te remettre une autrefois
Dans tous les droits de ta naiſſance.



EPITRE XIII.

A MONSIEUR TANNEVOT,

Sur sa Tragédie d'Adam & Eve.

EN me donnant ton ouvrage,
Tu m'as donné ton portrait,
Ami, presqu'à chaque page
Je te trouve trait pour trait.
J'y reconnois l'Auteur sage,
Ingénieux & discret,
Érudit sans étalage,
Qui nous instruit & nous plait :
Juge quel plaisir me fait
De ton amitié ce gage.
En traitant même sujet,
Milton, dans son beau langage,
Ne paroît pas plus parfait
Et ne plait pas d'avantage.
Donc enchanté, stupéfait,
Je joins mon foible suffrage,
Pour ton triomphe complet,
A tout notre Aréopage
Qui paroît si satisfait ;
Et je te rends mon hommage
En opinant du bonnet.

EPITRE XII.

AU MEME,

Au sujet d'une Piéce de vers qu'avoit faite M. Tannevot sur la convalescence de Monseigneur le Dauphin.

VOs vers sur la convalescence
De notre précieux Dauphin,
Quoiqu'ils ne soient que le refrain
De tous les échos de la France,
Sont bien dignes de votre main.
A votre naïve éloquence
On reconnoit le citoyen
Dont le cœur parle avec aisance,
Et qui ne dit que ce qu'il pense,
Et qui pense en parfait chrétien,
Plein de foi, de reconnoissance.
Le meilleur Auteur, à mon gré,
Ne mérite pas qu'on l'admire,
S'il n'est, comme vous, pénétré
Du noble sujet qui l'inspire.
Quand vous vantez la piété
D'une Reine auguste & sublime,
Même foi, même charité,

Même eſpérance vous anime.
Lorſque vous peignez la vertu,
Vous la rendez encor plus belle :
On ſent, à votre air ingénu,
Le goût que vous avez pour elle.
Du vice que vous haïſſez
Lorſque vous faites la ſatyre,
On voit que vous ne connoiſſez
Ce monſtre que par ouï dire.
Sur notre Dauphin précieux
Quand vous exprimez vos allarmes,
On lit la douleur dans vos yeux,
Et l'on croit voir couler vos larmes.
Sur le retour de ſa ſanté
Exprimez-vous votre allégreſſe ?
On croiroit à votre gaité
Que c'eſt vous ſeul qu'elle intéreſſe ;
Du moins que des motifs ſecrets
Vous attachent à ſa fortune,
Lorſque vos plus chers intérêts
Sont ceux de la cauſe commune.
Tout ſent en vous la probité ;
Et ce que j'aime en vos ouvrages,
C'eſt que preſqu'à toutes les pages
Je vous y vois repréſenté.

EPITRE XIV.

AU MEME.

ETRENNES.

Vous souhaiter la bonne année
De cent autres accompagnée,
Vous pouriez vous croire insulté :
C'est trop peu pour un personnage
Qui par maint excellent ouvrage
Prétend à l'immortalité.
Mais distinguons, je vous en prie,
Et je n'aurai pas si grand tort ;
Je sçai qu'il est une autre vie
Dont on vit après qu'on est mort :
Or celle là tant desirée
Par les Auteurs & les Héros,
Elle vous est bien assurée ;
Vous pouvez mourir en repos.
C'est celle dont Virgile, Homere
Vivent encor présentement.
Mais il en est une premiere
Dont on vit pendant son vivant,
Et qui ne nous est pas moins chere,
Pour peu qu'on ait de sentiment.
Je ne sçai pas si c'est le votre,

Mais tel eſt mon goût, notre ami ;
Je donnerois mille ans de l'autre
Pour un moment de celle-ci.
C'eſt donc cette premiere vie,
Que je vous ſouhaite remplie
Et de plaiſirs & d'agrémens ;
Que tous les jours, tous les momens
En ſoient filez d'or & de ſoie,
Et qu'ils s'écoulent dans la joie,
Ou du moins dans la volupté
Dont ſçait jouir un homme ſage ;
Que vous parveniez juſqu'à l'âge
De ce vieux Neſtor ſi vanté.
Pour m'exprimer, non pas en Moine,
Mais ſeulement en bon chanoine
Qui pour être un peu trop joyeux,
N'eſt pas moins fidele & pieux,
Ou du moins qui n'eſt pas impie ;
Il eſt encore une autre vie
A laquelle nous tendons tous,
Qu'on nomme la vie éternelle,
Et que j'eſpere comme vous.
Vous jouirez ſurement d'elle ;
Vos vertus en ſont bon garant ;
Mais jouiſſons toujours de celle
Que Dieu nous laiſſe en attendant.

RÉPONSE

DE MONSIEUR TANNEVOT

A L'AUTEUR.

Je te dois des remercîmens
Pour tes propos par trop charmans.
Dans tes vers remplis d'élégance
Tu me donnes triple exiſtence :
La préſente & celle avenir.
Il eſt beau de ne point finir :
Je chéris l'une, je l'avoue,
J'aſpire à l'autre, & m'y dévoue.
Mais quant à celle qu'on reçoit
D'ouvrages dignes de mémoire,
Et qui nous font voler tout droit
Au fameux temple de la gloire,
Par cent raiſons j'en ſuis exclus,
Et ton calcul eſt ſuperflus.
Il faudroit tes graces légeres,
Ton beau feu, ton amenité,
Cet art de chanter les Bergeres
Et les belles de la cité ;
De célébrer ſur la fougere

Le fils de Semele indompté,
De parer un ſujet auſtere
Des attraits de la volupté,
Pour s'élever juſqu'à la ſphere
Qu'habite l'immortalité,
Avec Proſpere, avec Catulle,
Ovide, Anacréon, Tibulle,
Chapelle, la Fare, Chaulieu,
La Fontaine, ce demi-Dieu,
Qui les vaut tous, & dont la veine
Renait dans tes tendres écrits,
Pour fertiliſer le domaine
Des Jeux, des Amours & des Ris.
Ces Dieux, par la main de Zephire,
Ont cent fois couronné ta lire
De ces fleurs dont le vif éclat
Ne craint des temps nul attentat.
Ainſi donc tu ſeras célebre
Où ma Muſe ne ſera rien;
Et compte ainſi que mon algebre
Eſt beaucoup plus sûr que le tien.



EPITRE XV.

A MONSIEUR DORÉ,

Commis chez M. de Boulogne Intendant des Finances. Il avoit écrit à l'Auteur une Lettre monorime en gnan.

DE vos vers en *gnan*, cher Doré,
La monotonie eſt trop dure ;
Cette ſonance défigure
Tout votre ingénieux narré.
Il faut un peu de bigarure
Et le tableau doit être ombré
Pour faire ſortir la peinture.
Lorſque vous peignez un beau pré,
Je voudrois, outre la verdure,
Que de fleurs il fut diapré.
De vous ripoſter je n'ai cure ;
Si vous vous en êtes leurré,
Vous avez mal cru, je vous jure ;
De ſemblables vers la lecture
Eſt trop difficile à mon gré,
Et ce ſtile ſec & ferré
Cauſe à l'oreille égratignure.

Je ne ſuis pas aſſez timbré
Pour m'aller mettre à la torture.
A celui qui ſeroit coffré
Pour quelque mauvaiſe avanture,
Ou quelque Chartreux déſœuvré
Je laiſſe cette tablature.
D'impatience j'ai juré
Lorſque j'en ai fait la lecture;
Et j'aurois plutôt déchiffré,
Malgré votre belle écriture,
Un vieux grimoire déchiré.
D'ailleurs j'aime mieux une injure
Qu'un compliment ſi fort outré.
Par un zèle inconſideré
Vous m'auriez, je crois, comparé
A Cupidon par la figure;
En ſerois-je moins pénétré
Que mon minois n'eſt qu'une hure ?
De ceci vous pouvez conclurre,
Que je me ſuis fort peu quarré
De ce qu'au haut du Mont ſacré
Vous m'avez, en belle poſture,
Le laurier ſur la chevelure,
Placé ſur le même dégré
Où ſont Boileau, Chaulieu, Voiture.

Et maint autre ſçavant titré,
Fameux dans la litterature :
Ains vous en ſçais très mauvais gré.
De votre talent enivré
Si vous aimez la portraiture,
Peignez en belle mignature
Cet objet par vous révéré, *
Qu'autrefois j'ai ſi bien tiré;
Qu'on peut louer ſans impoſture;
Qui dans mon cœur eſt enquadré
Juſqu au tems de ma ſépulture;
Et qui ne doit être paré
Que des graces de la nature;
Qui de Vénus a la ceinture.
Peignez ſon époux honoré
Pour ſa douceur & ſa droiture;
Toujours égal en ſon allure,
Sans baſſeſſes & ſans enflure,
Et pour ſes graces adoré;
Que, ſans que perſonne en murmure,
Son ſeul mérite a décoré.

* *Madame de Boulogne, dont M. l'Abbé de l'Attaignant a fait le portrait dans ſes poëſies C'eſt à ce portrait qu'il fait alluſion dans le vers ſuivant.*

Peignez encor ſa géniture ¶
Dont j'ai toujours bien auguré ;
Fils qui n'a point dégéneré,
Et qui dans la Magiſtrature
Eſt déja ſi conſideré.
Que votre art leur ſoit conſacré ;
Mais ſongez-y, je vous conjure ;
Tel objet, pour être admiré,
N'a beſoin d'aucune parure.
Et l'on ſeroit bientôt cabré,
Si l'éloge bien meſuré,
Que même avec peine on endure,
Quoique par le cœur inſpiré,
N'étoit pas la vérité pure.

¶ *M. de Boulogne le fils, aujourd'hui Maître des Requêtes avec la ſurvivance de la place d'Intendant des Finances.*



EPITRE XVI.

Quoique cette Epitre ne ſoit point de M. l'Abbé de l'Attaignant, on ne pouvoit guère ſe diſpenſer de l'inſerer dans ce Recueil à cauſe des Réponſes & des Répliques auxquelles elle a donné lieu. M. de Boulogne le fils, avoit fait préſent d'une Chate à M. Doré, l'un de ſes Commis, qui lui écrivit cette Epitre pour l'en remercier. On jugea que ces vers étoient dans le goût de ceux de M. l'Abbé de l'Attaignant; & M. Doré flaté de ce jugement, lui envoya une copie de l'Epitre avec une Lettre de politeſſe où il ſe félicitoit de lui avoir été comparé. Voici l'Epitre telle que M. Doré l'adreſſa à M. de Boulogne.

SEIGNEUR, la gentille minette !
M'en aurois-tu fait le cadeau
En ma qualité de Poëte ?
Le tour ſeroit aſſez nouveau.
Pour dix rats dans ma maiſonette,
J'en ai bien cent dans mon cerveau.
Quel dommage que la folette
De ceux-là ſeuls ſoit le fleau !
Je la vois près de leur cachette.

Qui ſe tapit en un monceau,
Et ſubtilement vous les guette.
Rat, Raton, Souris, Souriceau,
Tout eſt égal pour la finette :
Si quelqu'un montre ſon muſeau,
Allerte, auſſitôt la drolette
Lui pince adroitement la peau,
Le balotte, en l'air vous le jette
Du parquet juſqu'aû ſoliveau ;
Lui fait faire la pirouette ;
L'arrête, & s'il bouge, tout beau ;
Crac, vous lui coupe la luette,
Le croque, n'en fait qu'un morceau,
Puis vous vient faire une courbette.
Et la gent qui ſous mon chapeau
Fait le ſabat dans ſa logette,
Et me tourmente en vrai boureau,
Ne ſera pas viande à Minette !
Peſte ſoit du double coteau !

ENVOI.

TOI, de qui l'heureuſe planette
De leur dent garda ton berceau,
Et dont la raiſon claire & nette
Écarte leur maudit troupeau,
Contr'eux donne-moi ta recette,
Car, hélas ! j'en ſuis le bardeau.

RÉPONSE.

M. Doré ayant envoyé à l'Auteur son Epître à M. de Boulogne, avec une Lettre fort polie, voici la Réponse que lui fit M. l'Abbé de l'Attaignant sur les mêmes rimes que l'Epître précédente.

VOs jolis vers sur la Minette
Dont on vous a fait le cadeau,
Sentent de loin le bon Poëte :
Leur tour est galant & nouveau.
On me flate, quand on m'en prête
Dans le goût d'un pareil morceau ;
Et j'avouerai que ma musette
N'a jamais rien fait de si beau.
Que des Rats de la maisonette
Cette Chatte soit le fleau,
Qu'avec grace cette drolette
Prenne Souris & Souriceau,
Et que tapis en un monceau,
Dès qu'ils sortent de leur cachette
Elle vous leur pince la peau ;
Que nuit & jour elle les guette
Du grenier jusques au caveau ;
Qu'elle les balotte & les jette

Du parquet jusqu'au soliveau ;
Enfin après mainte courbette,
Que son ventre soit leur tombeau,
C'est le metier de la folette ;
Mais pour Rats nés sous le chapeau
De quelqu'un qui par amusette
Fait des vers tirez au cordeau,
Et qui, sur la moindre sornette,
Sçait faire Epigrame & Rondeau,
Je l'ai dit, & je le repete,
Je voudrois en voir un troupeau
Se promener sous ma tablette ;
Rats sortis de votre cerveau,
Chaqu'un voudroit en faire emplette ;
Et je les mets presqu'au niveau
De ces Rats nés sous la cornette
De celle que mon chalumeau,
Sous les noms d'Iris & Lisette, *
A cent fois chanté sous l'ormeau
Dans son agréable retraite, §
Et que j'avois dans un tableau †
Peinte a la fois sage & coquette.

* *Madame de Boulogne.*

§ *Maison de campagne de M. de Boulogne à Auteuil.*

† *On verra le portrait dont il s'agit ici, dans le Recueil des Chansons.*

Rats charmans qui ſont un apeau,
Et rendent la beauté parfaite.
Qu'ils trotent ſur votre bureau,
Et que rien ne les inquiette ;
Apollon au double coteau
Les fait nourrir à la brochette ;
L'Amour en a dans ſon berceau ;
Vénus en a ſur ſa toilette.

RÉPLIQUE
DE MONSIEUR DORÉ.

POUR un Rat, pour une ſornette
M'envoyer chef-d'œuvre nouveau !
Cher Abbé, c'eſt pour allouette
Rendre ortolan ou faiſandeau ;
Car je ne ſçai quelle épithete
Donner à ſi galant cadeau.
Mais vouloir mettre ta muſette
Au-deſſous de mon chalumeau,
C'eſt te traiter à la baguette,
Préferer Cottin à Boileau.
Le cercle des neuf ſœurs t'alaite,
Et je ſeche aufond d'un bureau ;
Je bois au pinde à la taſſette,

Toi dans l'hipocrene en pleine eau ;
Mon Pegaze eſt une mazette ,
Le tien un Courſier damoiſeau ;
Garde ſa gentille courbette
Pour apporter gentil rondeau
A l'incomparable Liſette *
Qui charma tout dès ſon berceau ,
Et qui , fidele à ſa planette ,
Charmera tout juſqu'au tombeau.
Mortelle en qui beauté parfaite
Eut eſprit divin pour Apeau ,
Et dont le cœur grand , l'ame nette ,
Des vertus y joignent le ſceau ;
Elle mérite la fleurette
De l'Attaignant & de Rouſſeau.
J'euſſe oſé la chanter , Poëte ,
Mais je me tais , Poëtereau ,
Et lui rends , humble , à la muette ,
Un hommage toujours nouveau.
A toi de payer mieux la dette ;
Car de l'or du double coteau
Tu tiens abondante caſſette ;
Moi , chétif , n'ai que l'oripeau
Qu'à mainte imbecille griſette

* *Madame de Boulogne , dont il eſt parlé dans pluſieurs endrois des Epitres précédentes & dans les Piéces des volumes ſuivans.*

Offre maint ſot godelureau.
Oripeau n'eſt fait pour Liſette,
Mais bien or fin & du plus beau.
Tu le ſçais, & c'eſt par goguette
Que tu places preſqu'au niveau
Rats nés ſous ſa fine cornette,
Et rats nés ſous mon gros chapeau ;
Et c'étoit trop pour ma muſette,
D'être par ton docte ciſeau
Mis en bordure ſi complette ;
Le cadre efface le tableau.

RÉPONSE

A LA RÉPLIQUE

PAR M. L'ABBÉ DE L'ATTAIGNANT.

TUDIEU ! quel caſſeur de raquette ?
Au ſommet du ſacré coteau
Vous grimpez comme une chevrette,
Et vous volez comme un moineau !
Sous vous Pegaze ſans gourmette
Galope doux comme un batteau ;
Et vous rimeriez la Gazette
Comme la noteroit Rameau.

Si j'ofois, téméraire athlete,
Vous appeller fur le préau,
Et contre votre fine brette
Mefurer mon petit couteau,
Bientôt comme marionnette
Je ferois mis fur le carreau.
Ho ! je renguaine ma ferpette ;
Vous épuifez la rime en *ette*,
Unie avec la rime en *eau* ;
De façon qu'à votre ferdeau,
A peine je trouve une miette,
Ou le moindre petit morceau ;
Et vous faites moiffon complette,
Tandis que je fuis tout en eau
A glaner plein une noifette.
Mais ceci devient un rondeau,
Et l'éloge fait la navette
Dont je me trouve le bardeau.
Si je vous donne une épithete,
Vous m'en ripoftez un boiffeau,
Et me donnez à la franquette
De l'encenfoir par le mufeau.
Craignons qu'un railleur en goguette,
Avec un ton godelureau,
Ne nous conte l'hiftoriette,
(Et le conte n'eft pas nouveau,)

De l'Aſnon & de la Mazette
Qui tous deux au bord d'un ruiſſeau
Se vautrant ſur la fraiche herbette,
Tour à tour ſe gratoient la peau.
Ne nous contons donc plus fleurette;
N'employez votre chalumeau,
Et n'occupez votre muſette
Qu'à chanter cet objet ſi beau, *
A qui jadis à la toilette
Je portois Quatrain & Rondeau,
Petite Epitre & Chanſonete
Tous les matins dans ſon Château,
Et qui faiſoient ſon amuſette.
Tous les jours ſur quelqu'air nouveau
Chantez cette beauté parfaite
Qui ſçut plaire dès ſon berceau;
Qui charmoit tout dès la bavette,
Et qui plaira juſquau tombeau,
De la façon dont elle eſt faite.
Prenez votre galant pinceau,
Vos couleurs & votre palette,
Et peignez-la dans un tableau,
Soit en caſque, ſoit en cornette,
Ici, Vénus ſortant de l'eau,
Là Minerve ſage & diſcrette.

* *Madame de Boulogne.*

Autrefois ainſi ſous l'ormeau
La chantoit ma muſe folette,
Tantôt ſous le nom d'Iſabeau,
Tantôt ſous celui de Liſette;
Et l'ai peinte en plus d'un morceau
En Déeſſe, en Bergeronnette.
Depuis ce temps que je regrette,
Dans mon terrier comme un blaireau,
Je ne vis plus, mais je véjette:
Tous mes plaiſirs ſont à vauleau;
Tout ſeul comme l'Anachorette
Que l'on peint avec ſon pourceau,
Sans amour & ſans amourette.
Alors la vie eſt un fardeau,
Et la Muſe devient muette.
Pour vous, aimable jouvenceau,
Je vous l'ai dit, c'eſt une dette:
Célébrez-là par maint Rondeau.
Sans être Sorcier ni Prophête,
Non plus que Nicolas-tuyau,
Je le vois fort bien ſans lunette,
Et le rumine en mon cerveau,
Vous n'êtes point dans votre aſſiette:
Vous voir croupir dans un Bureau,
C'eſt voir Apollon ehez Admette

Réduit à garder un troupeau.
Mais celui * qui de la minette
Vous a fait le galant cadeau,
Qui de Thémis eſt l'interprête,
Et qui tient en main ſon fleau;
Dont l'amitié n'eſt pas bluette,
Et qui ſçait du Poëtereau
Diſtinguer l'excellent Poëte,
Et l'or fin d'avec l'oripeau,
Réformera votre planette
Et conduira votre vaiſſeau;
Ou, par quelque bonne recette,
Il remplira votre chapeau;
C'eſt ce qu'un ami vous ſouhaite.

* *M. de Boulogne*, *fils.*



EPITRE

EPITRE XVIII.

A MONSIEUR DE BOULOGNE Le Pere,

En ſollicitant une Ordonnance pour une rente annuelle de deux mille francs qu'a M. l'Abbé de l'Attaignant ſur le Tréſor Royal. Cette Epitre fut écrite au commencement de l'année 1753.

ETRENNES.

CE ne ſont point vos Étrennes
Que je viens vous préſenter,
Cher Seigneur, ce ſont les miennes
Que je viens ſolliciter :
C'eſt la petite Ordonnance
Que par vos ſoins obligeans
Et par votre bienveillance
J'obtiens toujours en ſon tems,
Et qu'avec impatience
J'eſpere encore & j'attens.
Je ſuis un ſimple Chanoine
Qui ne tient pas grand état ;
C'eſt-là tout mon patrimoine
Avec mon Canonicat.

Donc on peut aiſément croire
Que pour la ſoif avenir,
N'ayant jamais une poire,
Je ſuis preſſé de jouir.
Paſſe qu'à votre audiance
Vous me faſſiez revenir
Quatre ou cinq fois, patience,
Pour moi c'eſt même un plaiſir
De vous voir faire la ronde
D'un air affable & ſi doux,
Qu'on voit toujours tout le monde
Sortir content de chez vous.
Avec quelle noble aiſance
Écoutez-vous tour à tour
La nobleſſe & la finance
Qui compoſent votre cour ?
Avec quelle prévenance
Sans humeur & ſans chagrin,
Et le front toujours ſerein
Vous accueillez l'indigence
Avec ce ton d'indulgence
Dont vous prevenez ſoudain
Depuis le moindre egrefin
Juſqu'au Maréchal de France ?
Le petit comme le grand
Depuis le Duc juſqu'au cuiſtre

Qui ſortent tous en diſant,
Mon Dieu, l'aimable miniſtre !
Qu'il eſt bon & ſéduiſant !
On peut l'aborder ſans crainte ;
On peut lui parler ſans art,
Et s'expliquer ſans contrainte ;
A vos peines il prend part.
Surtout quelle politeſſe,
Quand au ſexe ſupliant
Qui vous implore & vous preſſe,
Vous parlez en ſouriant !
De l'air dont cela ſe paſſe,
A peine on ſçait qui des deux
Demande ou faveur ou grace,
Et qui la mérite mieux.
Car vous avez au ſuprême
L'art ſéduiſant, enchanteur,
De vous attirer le cœur.
Vos refus même on les aime,
D'autant que vous paroiſſez
Beaucoup plus fâché vous-même
Que ceux que vous refuſez.
Or l'an qui ſe renouvelle
Fait que dans ces premiers jours
Nous allons voir un concours
D'amis tous remplis de zèle,

Qui vous offriront les vœux
D'un cœur ſincere & fidèle,
Et tous les nouveaux ſouhaits
Que pour votre deſtinée,
Dans cette nouvelle année
Sans doute ils auront tous faits ;
Et chacun ſera ſincere,
Je pourois le garantir.
Pour qu'aucun puiſſe mentir
A tous vous ſçavez trop plaire :
A bien plus forte raiſon
Jugez de mon tendre hommage,
Puiſque dans toute ſaiſon,
Même dans mon plus bas âge,
Je vous l'ai dit ſans façon.
Que ces vers ſoient vos Étrennes ;
C'eſt un plat de mon metier ;
Mais n'allez pas oublier
Que j'attends bientôt les miennes.



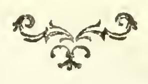
EPITRE XIX.

AU MEME,

Au commencement de l'année 1754.

VOus ſçavez bien que tous les ans
Je vous préſente vos étrennes,
Et qu'à peu près au même tems
Vous me donnez auſſi les miennes.
Je vous offre de petits vers;
C'eſt une pauvre marchandiſe;
Vous me donnez ce que l'on priſe
Par deſſus tout dans l'univers:
De l'argent comptant, c'eſt tout dire;
Du moins vous m'en faites donner:
Or ce doux metal quelle lire
Ne feroit-il pas raiſonner?
Eſt-il quelque ſot qu'il n'inſpire?
Cependant chez moi ce n'eſt point
Un motif ſi bas, ſi ſordide,
Mon petit intérêt s'y joint;
Mais c'eſt le goût ſeul qui me guide.
A ces vœux ardens, ces ſouhaits
Que pour vous tous les ans je fais,

C'eſt le cœur tout ſeul qui préſide.
Si ſur vos graces, vos talens,
Contre votre gré je vous loue;
Ce n'eſt point un flateur encens
Que la vérité déſavoue;
Ce ſont les plus purs ſentimens
D'eſtime & de reconnoiſſance:
Je ne dis que ce que je penſe,
Et ce que j'ai dit de tout tems.
Mais avec la même franchiſe
Ne puis-je dire ingénument,
Et ſans que l'on s'en formaliſe:
Seigneur, j'ai grand beſoin d'argent.



EPITRE XX.

A Monsieur de Boulogne Le Fils,

Sur son mariage avec Mlle de Brou, fille du Conseiller d'Etat de ce nom, & sur la survivance de la charge d'Intendant des Finances de M. de Boulogne le pere.

VOus allez donc vous marier ?
Mon Dieu comme le temps se passe !
Je serois prêt à parier
Que je vous voyois hier en classe ;
Que je vous faisois compliment
D'un prix, d'une premiere place ;
Que vous faisiez tout recemment
Un Exercice sur Horace
Avec tant d'applaudissement.
Oh ! j'ai bien marqué cette chasse.
Quoi, dis-je, c'est-là cet enfant
Si pétri d'esprit & de grace,
Qui promettoit infiniment ?
Que sa promesse est efficace !
Et je me dis à tout moment :
Mon Dieu, comme le tems se passe !

Ainsi le bon arbre au printems
Paroît couvert des dons de Flore ;
Deux jours après, fruits excellens
De ces fleurs s'empressent d'éclore.
C'est ainsi que le jeune aiglon
Porté sur l'aîle de son pere,
Du soleil fixe le rayon
Et vole au sein de la lumiere.
Vous allez commencer le cours
De la plus brillante carriere ;
Puissiez-vous être heureux toujours !
C'est ce que j'augure & j'espere.
Nous autres enfans d'Apollon
Nous nous vantons d'être Prophêtes ;
J'avois fait la prédiction
Que vous seriez ce que vous êtes :
Voilà l'horoscope accompli ;
Suivez toujours de près la trace
De ce pere aimable & chéri ;
Et pour remplir un jour sa place,
N'ayez de modèle que lui.
Cela vous est aussi facile
Que de reconnoître le stile
Et les vœux d'un fidèle ami.

EPITRE XXI.

A MONSIEUR TITON,

Conſeiller de la Grand-Chambre.

M. l'Abbé de l'Attaignant ayant été nommé à une place de Conſeiller de la Cour Souveraine du Clergé, vacante par la mort de M. Robuſte, Evêque de Nitrie, fut inſtalé dans cette charge par M. l'Abbé de Salabery, l'un des Préſidens de cette Chambre. M. de Maupeou, Premier Préſident du Parlement, demanda à M. l'Abbé de Salabery, ſi, avant la réception, il n'avoit pas fait l'éloge du Récipiendaire? ajoutant qu'on pouvoit le louer ſur ſon eſprit, ſes talens, ſes vertus, & principalement ſur ſa ſainteté. *M. Titon, Conſeiller de la Grand-Chambre, rapporta à M. l'Abbé de l'Attaignant ce qu'avoit dit M. de Maupeou à M. de Salabery; & c'eſt à ce ſujet que l'Auteur adreſſa à M. Titon l'Epitre ſuivante au mois de Nov. 1754.*

QUOI, ce Magiſtrat ſi vanté, *
Si prôné par la voix publique,
Et dans ſon Corps ſi reſpecté;

* *M. de Maupeou, Premier Préſident du Parlement de Paris.*

Lui dont l'éloquence énergique,
Organe de la vérité,
D'une façon si patétique
Jusqu'aux pieds de Sa Majesté
La porte, la défend, l'explique
Et soutient avec dignité
Les droits, tant de la République,
Que de la souveraineté,
Et prétend tout usage antique
Préférable à la nouveauté,
Contre un Prélat scientifique,
Plein de zèle & de charité,
Dont la conduite est canonique,
Les mœurs pleines de pureté;
Mais qui, pour la tranquilité
Et pour la paix évangélique,
Pourroit, dans un tems si critique,
Soutenir son autorité
Et son pouvoir très-juridique
En montrant moins de fermeté:
Quoi, ce Magistrat véridique
A, dites-vous, été tenté
De faire mon Panégyrique
En m'instalant pour député,
Et vouloit que l'on m'eût cité
Comme un saint ecclésiastique,

Comme exemple de piété ?
De cette louange authentique
Devrois-je être ſi fort flaté ?
Malgré toute ſa réthorique,
Ceci ſouffre difficulté,
Et la choſe eſt problématique;
Car la vertu de ſainteté
N'eſt pas celle que je pratique.
S'il eût loué ma probité,
Ho! pour celle-là je m'en pique!
Mais jamais ne me ſuis vanté
D'une conduite apoſtolique.
S'il a pris un ton ironique,
Il peut m'avoir décrédité.
Avec toute ſa gravité,
Avec ſa preſtance héroïque,
Charmant dans la ſociété,
Il eſt par fois badin, cauſtique,
Et raille avec légereté.
Préſentez-lui donc ma ſuplique
Pour qu'il me laiſſe de côté;
J'en attens cette grace unique,
Qu'il me reçoive avec bonté;
C'eſt un éloge laconique
Que je crois avoir mérité.

EPITRE XXII.

A MADAME CHAPOTIN,

Fille de M. Thorel, Avocat. Cette Dame qui a beaucoup d'esprit, est fort ressemblante au portrait qu'en fait l'Auteur pour les graces & pour la figure. Il ne faut prendre que comme un pur badinage le reproche de vanité qu'on lui fait dans cette Epitre.

OUI, vous avez de la beauté,
Et d'une Nimphe le corsage,
Les graces, la légereté;
Aux charmes d'un joli visage
Vous joignez la vivacité,
Et d'une Muse le langage;
Un regard dont l'amenité
Séduiroit un Antropophage.
Aux agrémens du badinage
Vous joignez la solidité
D'un jugement plein d'équité;
Une conduite honnête & sage,
Dans l'humeur de l'égalité,
Un caractere de bonté,
En vous tout plaît & tout engage,

Tous ces biens ſont votre apanage ;
Je ne l'ai jamais conteſté ;
Vous avez fait même un ouvrage
Digne de la poſterité , *
Où l'eſprit brille à chaque page ;
Mais attendez notre ſuffrage
Que vous avez bien mérité ;
Quand avec volubilité
Vous-même faites l'étalage
De chaque bonne qualité
Et vous louez à triple étage ,
Votre Amant en eſt rebuté ,
Surpris , ennuyé , dégouté ;
Vous défigurez votre image :
C'eſt un ſoleil dont un nuage
Obſcurcit toute la clarté.
Vous pouſſez juſques à la rage
Cet eſprit de rivalité ,
Et ce deſir de primauté
Qui n'épargne ni ne ménage
L'amitié ni la parenté.
C'eſt le plus vilain perſonnage
Qu'on ait jamais repréſenté ;
Votre ſœur a tout l'avantage

* *Madame Chapotin avoit fait une Tragédie qui n'a été ni jouée ni imprimée.*

Par ſa modeſte humilité,
Et je panche de ſon côté.
Aſſurément c'eſt grand dommage
Qu'un ſi beau portrait ſoit gâté :
Je vous vis, je fus enchanté,
Et de vous rendre un tendre hommage
Dans l'inſtant mon cœur fut tenté ;
Mais cette ridiculité
Me rendit auſſitôt volage ;
J'allois tomber dans l'eſclavage,
Mais j'ai repris ma liberté,
Et me ſuis ſauvé du naufrage.
On ne fait, par tant de fierté,
Que des conquêtes de paſſage.
Ayez donc moins de vanité,
Et vous en plairez d'avantage.
Je parle avec ſincerité ;
Ce n'eſt point la malignité
Qui vous inſulte & vous outrage.
Que ce conſeil de vérité
De mon amitié ſoit le gage,
Et n'en faites qu'un bon uſage,
Par l'Amour même il eſt dicté.

EPITRE XXIII.

A LA MEME,

De votre ſœur, * à mon avis,
La grace eſt égale à la votre ;
Belle Thémire, auſſi je dis
Que j'aime autant l'une que l'autre.

Souffrez cet aveu ſans couroux ;
Avec même droit cette Belle,
Étant auſſi vaine que vous,
S'offenſeroit du parallele.

Je ſçai qu'on en offenſe deux,
Pour peu qu'entr'elles on balance,
Et que l'amour propre envieux
Pouroit payer la préférence.

Je ſçai qu'on ne réuſſit pas
Près de celle à qui l'on veut plaire,
A moins qu'aux plus brillans appas
En aveugle on ne la préfere.

* *Mlle Thorel. Elle fait quelque fois des vers. On trouve dans le volume ſuivant une petite Piece d'elle, adreſſée à M. l'Abbé de l'Attaignant.*

Mais comme près des deux je ſuis
Sans deſſein & ſans eſpérance,
Je crois que librement je puis
De Thémis tenir la balance.

Je puis même ôter ſon bandeau
Sans peur de me laiſſer ſéduire;
J'en juge comme d'un tableau;
J'ai déſerté du tendre empire.

On dit que la mere d'amour
Gagna ſon juge, galant homme;
Pour moi, ſans eſpoir de retour,
Je donne ou partage la pomme.

Prenez-en chacune moitié;
L'Amour ne veut point de partage;
Mais vous ſçavez qu'en amitié
Aſſez volontiers c'eſt l'uſage.

Je vous en aimerois bien mieux,
Si mon ſiſtême étoit le votre;
D'être l'ami de toutes deux,
Amant de l'une ni de l'autre.

D'ailleurs ce ſeroit en amour
Un choix bien difficile à fair ;

Et quand on vous voit tour à tour,
On eſt toujours pour la derniere.

On n'a pas un moindre embaras
Quand le même lieu vous raſſemble ;
Et l'on ſe trouve en pareil cas
Perfide & conſtant tout enſemble.

On ne ſçait pas de quel côté
Tourner ſes regards, ſon hommage ;
Et malgré ſoi l'on eſt tenté
A tout moment d'être volage.

C'en eſt beaucoup que de luter
Avec une ſœur auſſi belle ;
Et ſi vous voulez l'emporter,
Soyez auſſi modeſte qu'elle.

Il ne vous manque preſque rien ;
Mais pour être encore embélie,
Rien ne vous conviendroit ſi bien
Qu'un grain de plus de modeſtie.



EPITRE XXIV.

A Mademoiselle DANGEVILLE,

Actrice de la Comédie Françoise.

TANT de cœurs vous ont adorée,
Tant d'Auteurs vous ont célébrée,
Que quand j'aurois ôsé faire un public aveu,
De ma défaite & de votre victoire
J'aurois augmenté de trop peu
Vos triomphes & votre gloire.
Dans la liste des prisonniers
Qu'un vainqueur couvert de lauriers
A son char de triomphe enchaîne,
On ne nomme que les Héros
Et les Officiers généraux;
Tout au plus quelque Capitaine;
Et l'on ne dit rien des soldats
Qui ne sont que nombre à l'armée;
Ils ont beau perdre jambe & bras,
Même mourir, la Renomée
Ne citera seulement pas
Ni Joli-cœur, ni la Ramée.
Or je n'étois qu'un Joli-cœur

Dans la milice de Cythere ;
Plein de courage & de valeur,
Quelquefois même téméraire.
Mais que servent à mes égaux
L'honneur, la bravoure & l'audace ;
La nature fait les Héros,
La fortune les met en place.
Ainsi vos charmes, vos talens
Vous font tous les jours mille amans
Que le sort contraint à se taire.
Sans espérance de vous plaire,
Ils n'expriment leurs sentimens
Dont vous ne vous souciez guère,
Que par leurs applaudissemens,
Et dans la foule du Parterre.



EPITRE XXV.

A MADAME DE SERRIERE,

Religieuſe de Panthemont, à qui les Epitres XIII. XIV. & XV. du Livre premier ſont adreſſées, ſous le nom de JULIE.

QU'AVEC plaiſir je vous revois ;
Oui je vous reconnois, Julie,
Vous êtes tout comme autrefois,
Douce, aimable, belle & jolie.

Mais vous brillez mille fois plus ;
Car en ſuivant de ſaintes traces,
Vous avez acquis des vertus,
Vous n'aviez alors que des graces.

Mépriſant de vains agrémens,
Vous avez fait en fille ſage ;
Car la beauté n'a qu'un primtems ;
Mais les vertus ſont de tout âge.

La beauté n'a que quelques jours ;
C'eſt une fleur bientôt flétrie ;
Mais la vertu s'acroit toujours,
Et ſert encore après la vie.

C'eſt à quoi vous eutes égard ;
Vous avez fait comme Marie
En prenant la meilleure part
Qui ne vous ſera point ravie.

Vous ne regrettez nullement
Le monde à l'abri de ce Temple ;
Vous en euſſiez fait l'ornement,
Et vous en devenez l'exemple.

EPITRE XXVI.

A MADEMOISELLE DE BERVILLE,

Sur le Cordon rouge dont M. ſon pere venoit d'etre décoré.

VOILA donc Monſieur votre pere
Orné du grand & beau Collier
De l'Ordre illuſtre & militaire,
Dont il n'étoit que Chevalier.
Cet évenement doit vous plaire ;
Mais il n'a rien de ſingulier.
Et pour moi je ſuis trop ſincere
Pour vous faire un grand compliment
Sur ce digne & noble ornement,

Qui n'eſt, après tout, que la marque
Et que le ſigne exterieur
Du mérite & de la valeur
Qu'en lui de tout tems on remarque,
Dont il fit preuve ſi ſouvent,
Et qu'il avoit auparavant
Que notre équitable Monarque
L'eût décoré du Grand Cordon.
C'eſt une grace, c'eſt un don;
Mais en même tems c'eſt juſtice,
C'eſt récompenſe de ſervice.
Ainſi quand le Berger Paris
Adjugea la pomme à Cypris,
Il ne la rendit pas plus belle;
Mais il jugea qu'elle l'étoit;
Que plus que tout autre immortelle
De droit elle la méritoit.
Ainſi quand je vous rends hommage
Et lorſque je peins vos appas,
J'en fais une très-belle image;
Mais je ne vous embellis pas.



EPITRE XXVII.

A MONSIEUR FRERON,

Auteur d'un Ouvrage périodique, intitulé : *Lettres ſur quelques Ecrits de ce tems.*

M. Freron dans ſon neuviéme Tome des Lettres ſur quelques Ecrits de ce tems, *page* 201. *avoit rendu compte au Public d'un diſcours du Roi de Pologne qui avoit été lû dans une ſéance publique de la Société Litteraire de Nanci. M. l'Abbé de l'Attaignant ayant vû cet article dans la Feuille, envoya cette Epitre à l'Auteur du Journal. M. Freron l'inſera dans ſa Feuille ſuivante avec ce petit préambule.*

Ce qui fut dit dans la derniere feuille au ſujet d'un diſcours anonyme prononcé l'hiver dernier dans une ſéance publique de l'Académie de Lorraine, a fait naitre l'idée à un de nos Poëtes de m'adreſſer des vers dont je vous envoye une copie. Je les ai reçus ſans nom d'Aureur ; mais le titre d'Ami que le Poëte prend avec moi, me laiſſe entrevoir la main d'où ils partent. Je ne doute pas que vous n'y reconnoiſſiez vous-même le ſtile aiſé & naturelle de cet aimable Chanſonnier qui ne chante que ce qu'il aime, & ne loue que ce qu'il eſtime. *Voici l'Epître.*

VOus avez fait de très-bonne beſogne,
Ami, ſurtout dans vos derniers écrits

Qu'avec plaiſir je lis & je relis
L'éloge vrai du grand Roi de Pologne !
Mais à mon tour je prétends l'encenſer ;
Et ne craignez que j'aille le bleſſer
De l'encenſoir, ni que trop forte doſe
De mon encens lui donne des vapeurs :
Je ne ſçais point diſtiller à l'eau roſe
Louange fade & complimens flateurs.
Sans regarder ni le rang, ni la place,
Je rends hommage à la ſeule vertu ;
J'encenſerois le mérite tout nû,
Et je n'attends récompenſe ni grace.
Je ne ſçaurois peindre le laid en beau ;
Je n'eus jamais recours à l'impoſture ;
Le ſentiment guide ſeul mon pinceau,
Et mes portraits ſont tous d'après nature.
Pour le prouver, je vais donc aujourd'hui
Pour mon plaiſir le peindre en mignature,
Et de façon qu'en voyant ma peinture,
Chacun dira, c'eſt lui-même, c'eſt lui ;
L'Auteur n'a dit que la vérité pure.
Je dirai donc en bref, ſans le flater ;
C'eſt un Héros dans les Champs de Bellone,
Digne en effet d'avoir une couronne,
Il fut choiſi deux fois pour la porter ;
Il fut plus grand quand il ſçut la quitter.
Par ſes vertus il eſt plus grand encore

Et

Et ſes bienfaits, que par ſes hauts exploits.
On eſt charmé de vivre ſous ſes loix ;
On le reſpecte, on l'eſtime, on l'adore.
A la juſtice il unit la bonté,
Et la douceur avec la Majeſté ;
La foi ſincère à la Philoſophie ;
Un cœur ſenſible au ſublime génie ;
Le goût des Arts & l'amour des Vertus :
Tout à la fois & Céſar & Titus.
Sur ce portrait, des bons Rois le modele,
Et deſſiné par une main fidele,
Quel eſt celui qui ne s'écriera pas ?
Il eſt parlant ; c'eſt le Roi STANISLAS !
Heureux Mortels, que le ciel a fait naître
Pour le ſervir ! que votre ſort eſt doux !
Que j'envierois d'être né parmi vous,
Si ſon beau Fils n'étoit pas notre Maître.



EPITRE XXVIII.

A Madame la Générale de la Motte,

En lui envoyant demander une bouteille de ses goutes d'or.

*Tout le monde estime l'*Elixir d'or & blanc, *connu sous le nom de* Goutes du Général de la Motte. *On les regarde avec raison comme un des meilleurs remedes, des plus doux & des plus spécifiques pour un grand nombre de maladies. Cette admirable composition ne s'est point perdue à la mort de l'Inventeur. Sa veuve, aujourd'hui Madame de* Cazalbigi, *en possede le secret, & distribue ce remede toujours avec un égal succès.*

Votre Elixir est admirable ;
La Faculté même y souscrit ;
Et vos goutes, sans contredit,
Sont un véritable or potable
Dont en tous lieux on fait récit.
Il rend la force & l'apétit,
Il ressuscite, il rajeunit
L'infirme le plus incurable,
Et le vieux le plus décrépit.

Par un nombre presque inombrable
De certificats par écrit
Le fait paroît inconteſtable.
Le Roi l'aprouve & l'aplaudit
Comme un remede ſecourable,
Et vous en permet le débit
Par un privilège honorable,
Qui rapelle tout ce que fit
Feu votre Époux, de mémorable,
Également recommandable
Par ſa valeur & ſon eſprit,
Et qui, par ſon ſecret, acquit
Un renom à jamais durable.
Car un Général indomptable
Dont le bras ravage & détruit,
Eſt, à mon gré, moins eſtimable
Qu'unbon citoyen qui guérit.
L'un n'eſt qu'un héros redoutable
Devant qui tout tremble & tout fuit
L'autre eſt un mortel adorable
Que chacun recherche & chérit;
A qui le monde eſt redevable
De la ſanté qu'il rétablit,
De tous biens le plus déſirable.
De la valeur quelle eſt le fruit?
Et peut-elle être comparable

Au bien que dans l'État produit
Un remede auſſi profitable ?
Mais ſi jadis il réuſſit,
Et ſi votre Époux charitable
Tant de miracles produiſit;
Dans les mains d'une femme aimable
A qui la nature obéit
Sans aucun pacte avec le diable,
Et de qui le regard ſuffit
Pour ranimer un miſérable,
Combien doit-il être en crédit ?
Peur qu'on ne chante mon obit;
Car mon eſtomac déteſtable
Preſque tous les jours dépérit,
Daignez donc m'être favorable;
J'en eſpere un effet ſubit;
Mais comme je ſuis peu ſolvable
Voulez-vous me faire crédit ?



EPITRE XXIX.

A MADAME LA PRINCESSE DE ROHAN,

Religieuse de l'Abbaye de Panthemont, nommée à l'Abbaye de Marquette en Flandres après la mort de Madame la Princesse de Rohan, sa tante, qui étoit Abbesse de ce même Couvent.

LA nature fait les héros,
Mais la place les fait connoître ;
En sortant d'un obscur repos
Ils semblent prendre un nouvel être.

Votre destin s'offre à mes yeux :
Vos vertus s'empressent d'éclore,
Et du jour le plus radieux
Je vois déja briller l'aurore.

Dans de plus fortunés climats
Allez répandre la lumiere ;
Je juge par vos premiers pas
Du reste de votre carriere.

C'eſt ainſi qu'en prenant l'eſſort,
Un jeune aiglon étend ſes aîles,
S'élance & vole ſans effort
Juſques aux voutes immortelles.

Partez, ſuivez toujours de près
Ces routes fraîchement tracées,
Qui par nos pleurs & nos regrets
Ne ſont point encore effacées.

Soumiſe juſques à ce jour
A l'abri ſacré de ce temple,
Il faut regner à votre tour;
Partez, allez donner l'exemple.

Vous ne ſçauriez dégénerer
Du ſang qui coule dans vos veines;
Allez donc vous faire adorer
Juſques dans les belgiques plaines.

Rien n'eſt plus facile & plus doux
En ſuivant de ſi dignes traces;
Surtout quand on joint comme vous
Tant de vertus à tant de graces.

EPITRE XXX.

A Madame la Marquise de Paulmy d'Argenson.

M. Chupin de la Guitonniere avoit composé un ouvrage de musique qu'il vouloit dédier à Madame de Paulmy d'Argenson. Il lui en demanda la permission ; mais elle n'y consentit qu'à condition qu'on ne la nommeroit pas. M. Chupin pria M. l'Abbé de l'Attaignant de faire en vers l'Epître dédicatoire que voici.

Lorsque vous m'accordez votre protection,
Et lorsque vous daignez agréer mon hommage,
Que ne m'est-il permis d'annoncer cet ouvrage
Sous l'auspice flateur de votre illustre nom !
Que ne puis-je du moins ébaucher votre image !
Mon zèle suffiroit pour guider mon crayon.
De la vérité seule adoptant le langage,
Et sans rien emprunter de l'adulation,
Des graces, des talens, qui sont votre partage,

Je ferois voir ſi bien l'accord & l'union ,
Qu'on vous reconnoîtroit , & que chacun ,
je gage ,
Diroit dans le moment : c'eſt P** D***.

Si votre ordre précis n'arrêtoit pas mon zéle,
J'oſerois enlever le pinceau d'Apollon :
Je n'irois point chercher, comme fit Praxi-
telle ,
Des traits par tout épars , ou dans la fiction ;
Je me contenterois d'imiter mon modele ;
Et ſans vous offenſer par la comparaiſon
De Vénus ou d'Hebé , mais ſans être moins
belle,
Je dépeindrois ce cœur ſi généreux , ſi bon ,
Ce goût pour les talens , cette ardeur natu-
relle
Pour toutes les vertus ; je ferois de façon ,
J'exprimerois vos traits d'une main ſi fidelle,
Que chacun s'écrieroit , c'eſt P** D***.

Fin du quatriéme & dernier Livre des Epîtres , & du premier Tome de ces Poëſies.

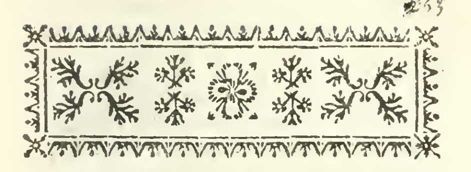


TABLE DES EPITRES

Contenues dans ce Volume.

LIVRE PREMIER.

LIVRE SECOND.

LIVRE TROISIÉME.

LIVRE CINQUIÉME.

Epitre

Fin de la Table des Epitres du premier Tome de ces Poëſies.



